



# ŒUVRES

POSTHUMES

DE D'ALEMBERT.

TOME PREMIER.

*Cet ouvrage se trouve chez les libraires suivans :*

BASLE, J. DECKER.
BERLIN, METTRA.
BORDEAUX, AUDIBERT, BURKEL et Cie.
BRESLAW, G. T. KORN.
FLORENCE, MOLINI.
GENÈVE, PASCHOUD; — MANGET.
HAMBOURG, P. F. FAUCHE et Cie.
LAUSANE, L. LUQUIENS.
LONDRES, J. DEBOFFE, *Gerard-Street.*
LUCERNE, BALTHAZAR MEYER et Cie.
LYON, TOURNACHON MOLIN.
MILAN, BARELLE.
NAPLES, MAROTTA frères.
ORLÉANS, BERTHEVIN.
STOKOLM, G. SYLVERSTOLPE.
ST.-PÉTERSBOURG, J. J. WEITBRECHT.
VIENNE, DEGEN.

# OEUVRES

## POSTHUMES

## DE D'ALEMBERT.

TOME PREMIER.



PARIS,

Charles POUGENS, Imprimeur-Libraire, rue Thomas-du-Louvre, N.° 246.

An VII. 1799 (vieux style).

Ces manuscrits m'ont été remis par la veuve du célèbre et malheureux Condorcet, auquel feu d'Alembert avoit légué tous ses papiers. Les détails qu'ils renferment sur la vie privée, les opinions, les affections particulières de ce philosophe si cher aux sciences, à la littérature, à l'amitié, intéresseront sans doute ceux de ses amis qui lui ont survécu, édifieront les sages, instruiront le public, qu'il ne faut jamais se lasser d'instruire, et étonneront peut-être ceux qui croient qu'un penseur et un géomètre ne savent ni sentir ni aimer comme les autres hommes.

Le morceau aux manes de Mlle. l'Espinasse démontrera aux sceptiques de ce genre, que le savant éditeur de l'Encyclopédie avoit autant de sensibilité que de profondeur. On verra aussi dans sa correspondance, que, pauvre et persécuté, ne jouissant que d'un mince revenu de dix-sept cents livres, il

refusa la présidence de l'académie de Berlin, avec douze mille livres d'appointemens.

Les amateurs de la saine littérature me sauront gré sans doute d'avoir placé à la fin du second volume plusieurs morceaux de feu d'Alembert, épars dans l'Encyclopédie, et qui ne se trouvent pas dans les Mélanges du même auteur, auxquels ces deux volumes-ci peuvent servir de suite.

Je ne chercherai point à prévenir ici le jugement des gens de lettres sur ces précieux restes de l'un des hommes qui ont le plus honoré la France; mais je dirai : J'étois son ami; j'ai examiné avec soin ces monumens sacrés de son cœur et de son génie ; j'ai voulu honorer sa mémoire, et je les ai publiés.

*N. B.* On n'a pas cru devoir supprimer les anciennes qualifications dans un recueil de pièces et de lettres écrites long-tems avant la révolution.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

LETTRES SUR M^me. GEOFFRIN.



LETTRES SUR MILORD MARÉCHAL.



LETTRES A D'ALEMBERT.

---

ERRATA.

Page 4, ligne 1, *défendit*, lisez *défendoit.*

Après la page 332, au lieu de 233, *lisez* 333.

Page 479, ligne 2, *me*, lisez *de*.

ŒUVRES

# ŒUVRES
## POSTHUMES
## DE D'ALEMBERT.

---

## FRAGMENS
### D'UN
### MÉMOIRE DE D'ALEMBERT
### SUR LUI-MÊME.

EAN LE ROND D'ALEMBERT, de l'aca-
ɛmie françoise, des académies des
iences de Paris, de Berlin et de
étersbourg, de la société royale
: Londres, de l'institut de Bolo-
ıe, de l'académie royale des belles-
:tres de Suède, et des sociétés
yales des sciences de Turin et de
ɔrwége, est né à Paris le 16 no-
mbre 1717.

Au sortir de la philosophie, qu'il fit
collége Mazarin, il fut reçu maître-
-arts à la fin de 1735; il étudia en-
ite en droit, et fut reçu avocat en

1738. Mais se sentant peu de goût pour la jurisprudence, il résolut d'étudier en médecine, ayant besoin d'un état qui pût suppléer à son peu de fortune. Il ne fut sur les bancs que durant une année, au bout de laquelle un attrait invincible pour les mathématiques l'obligea à renoncer à toute autre étude.

Quelques mémoires qu'il donna à l'académie des sciences en 1739 et en 1740, entre autres un mémoire sur la réfraction des corps solides, qui contenoit une théorie curieuse et nouvelle de cette réfraction, et un autre mémoire sur le calcul intégral, le firent désirer dans cette compagnie, où il entra en 1741, à l'âge de 23 ans. Depuis cette époque il a donné au public un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont la notice est jointe à ce précis historique.

En 1746 il remporta le prix à l'académie de Berlin *sur la cause générale des vents*, et l'ouvrage couronné lui valut de plus l'honneur d'être élu membre de cette académie sans scrutin et par acclamation.

En 1752 le roi de Prusse lui fit
ffrir la survivance de la place de
résident de l'académie de Berlin,
u'occupoit encore M. de Mauper-
uis, alors très malade. Le refus que
M. d'Alembert fit de l'accepter, n'em-
écha point ce prince de lui donner
n 1754 une pension de 1200 liv. (*a*)
ui est la première récompense que
M. d'Alembert ait reçue.

A la fin de cette même année,
754, il fut élu par l'académie fran-
oise à la place de M. Surian, évêque
e Vence.

Au mois de juin 1755 il alla à
Vesel, sur l'invitation du roi de
russe, qui étoit pour lors dans cette
ille. Ce prince combla M. d'Alem-
ert de bontés, et lui fit l'honneur
e l'admettre à sa table.

A la fin de la même année, il fut
eçu, à la recommandation du pape
enoît XIV, membre de l'*institut
e Bologne*. M. d'Alembert n'avoit
oint sollicité cette place; le pape
e le connoissoit que de réputation;
t quoiqu'il y eût alors dans l'ins-

(*a*) *Voy.* dans le Supplément, pag. 20, lettre du roi de Prusse à ce sujet.

titut de Bologne une loi qui défendît de recevoir de nouveaux académiciens jusqu'à ce qu'il en fût mort trois, Benoît XIV désira qu'on dérogeât à cette loi en faveur de M. d'Alembert.

En 1756 le roi lui accorda une pension de 1200 liv. (b) sur le trésor royal, et l'académie des sciences lui donna en même tems le titre et les droits de pensionnaire surnuméraire, quoiqu'il n'y eût aucune place de pensionnaire vacante ; ce qui ne s'étoit encore fait pour personne.

Cette même année 1756, la reine de Suède, aujourd'hui douairière, et sœur du roi de Prusse, ayant formé une académie des belles-lettres qui devoit s'assembler dans son palais, et à laquelle elle vouloit présider elle-même. fit écrire à M. d'Alembert par M. le baron de Scheffer, pour lui offrir dans cette académie une place d'associé étranger, que M. d'Alembert accepta avec reconnoissance..

A la fin de 1762, l'impératrice

(b) *Voy.* le Supplément, pag. 17.

de Russie, Catherine II, lui proposa de se charger de l'éducation du grand duc de Russie son fils ; et lui fit offrir pour cet objet jusqu'à 100,000 liv. de rente, par le ministre qu'elle avoit alors à Paris, M. de Soltikof. M. d'Alembert refusa de s'en charger. L'impératrice insista, et pressa de nouveau M. d'Alembert par une lettre écrite de sa main (c), et qui a été imprimée dans les papiers publics : mais l'attachement de M. d'Alembert pour sa patrie et pour ses amis, le fit résister encore à cette seconde tentative.

M. d'Alembert ayant communiqué cette lettre à l'académie françoise, cette compagnie arrêta, d'une voix unanime, qu'on l'inséreroit dans les registres, comme un monument honorable à un de ses membres et aux lettres.

En 1763, immédiatement après la conclusion de la paix, il alla, invité par le roi de Prusse, passer quelques mois à la cour de ce prince, qui le logea auprès de lui dans son

(c) *Voy.* cette lettre dans le Supplément, à la fin.

palais, l'admit tous les jours à sa table, et le combla de marques de bonté, d'estime, et même de confiance.

Cette même année M. d'Alembert reçut aussi l'accueil le plus honorable à la cour de Brunswick-Wolfenbuttel, où il étoit allé à la suite du roi de Prusse.

Le roi de Prusse fit tout son possible, pendant que M. d'Alembert avoit l'honneur d'être auprès de lui, pour l'engager à accepter la place de président de l'académie de Berlin, vacante depuis 1759 par la mort de M. de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avoient empêché M. d'Alembert de se rendre aux désirs de l'impératrice de Russie, ne lui permirent pas d'accepter les offres de Frédéric, malgré toutes les obligations qu'il avoit à ce prince. Il lui représenta d'ailleurs qu'il y avoit dans l'académie de Berlin des hommes du premier mérite, dignes à tous égards de cette place, et qu'il ne vouloit ni ne devoit en priver; ce qui n'empêcha pas le roi de Prusse d'écrire de sa main

à M. d'Alembert, deux jours avant son départ de Berlin *(d)*, qu'il ne nommeroit point à la place de président, jusqu'à ce qu'il plût à M. d'Alembert de venir la remplir ; et cette place est en effet toujours vacante.

En 1768, M. d'Alembert ayant prononcé à l'académie des sciences, en présence du roi de Danemarck, un discours qui a été depuis imprimé dans le vol. de l'académie pour l'année 1768, et dans différens journaux, l'infant duc de Parme, entre les mains duquel tomba une copie manuscrite de ce discours, en fit une traduction italienne qu'il envoya écrite de sa main à M. d'Alembert ; il y joignit, peu de tems après, une lettre aussi écrite de sa main, et pleine de témoignages d'estime pour les lettres en général et pour M. d'Alembert en particulier.

M. d'Alembert a reçu aussi plusieurs lettres écrites de la propre main de l'impératrice Catherine, du roi de Danemarck, du prince royal

(*d*) *Voy.* cette lettre dans le Supplément, pag. 21.

de Prusse et des princes de Brunswick. Le roi de Prusse lui fait l'honneur de lui écrire souvent, et il conserve un grand nombre de lettres de ce prince qui feroient le plus grand honneur aux lumières, aux connoissances, à la philosophie et à la bonté du monarque, si le respect permettoit à M. d'Alembert de les rendre publiques.

Outre les ouvrages de mathématiques de M. d'Alembert, qui sont au nombre de 15 vol. in-4.°, il a donné séparément 5 vol. in-12 de *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie.*

Il a revu toute la partie de mathématiques et de physique générale de l'Encyclopédie, et il a même refait en entier, ou presque en entier, plusieurs articles considérables relatifs à ces sciences, et qui contiennent, sur des objets élémentaires, des choses nouvelles qu'on chercheroit inutilement ailleurs; on peut citer les articles *cas irréductible*, *courbe*, *équation*, *différentiel*, *figure de la terre*, *géométrie*, *infini*, etc. et un grand

nombre d'autres. Outre ces articles, M. d'Alembert en a donné à l'Encyclopédie un nombre assez considérable de pure littérature ou de philosophie : on peut citer les articles *élémens des sciences*, *érudition*, *dictionnaire*, et plusieurs autres moins considérables, sans compter divers synonymes. On trouve aussi dans les volumes des académies des sciences de Paris et de Berlin, plusieurs mémoires de M. d'Alembert, la plupart sur des objets de géométrie transcendante.

---

# SUPPLÉMENT

## AU MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

M. d'Alembert, dès l'âge de quatre ans, fut mis dans une pension où il resta jusqu'à l'âge de douze. Mais à peine avoit-il atteint sa dixième année, que le maître de pension déclara qu'il n'avoit plus rien à lui apprendre, que M. d'Alembert perdoit son tems chez lui, et qu'on feroit bien de le mettre au collége, où il étoit capable d'entrer en seconde (*e*). Cependant la foiblesse

(*e*) La mémoire de ce maître, qui étoit comme on le voit un très-honnête homme, et qui aimoit tendrement M. d'Alembert, lui a toujours été chère; il a aidé ses enfans dans leurs études, du peu de secours que pouvoit lui permettre la fortune très-médiocre qu'il avoit alors. M. d'Alembert a conservé la même reconnoissance pour une femme qui l'avoit nourri et élevé jusqu'à l'âge de quatre ans : presque au sortir du collége il alla demeurer avec elle; il y resta près de trente années, et n'en sortit qu'en

de tempérament de M. d'Alembert fit qu'on ne le tira de cette pension que deux ans après, en 1730, pour lui faire achever ses études au collége Mazarin ; il y fit sa seconde et deux années de rhétorique, avec assez de succès pour que le souvenir s'en soit conservé dans ce collége. Il faut avouer cependant qu'il auroit pu avoir de meilleurs maîtres. Un de ses professeurs de rhétorique (car on sait qu'il y en a deux au collége Mazarin), homme savant d'ailleurs, et instruit sur-tout dans la scolastique de son art, mais qui n'excelloit pas dans la partie du goût, dictoit souvent dans sa classe des sujets de composition dont le plan et les détails déplaisoient beaucoup au jeune écolier ; aussi s'en écartoit-il souvent, et, ce qui est assez surprenant, sans que son professeur le trouvât fort mauvais. Un autre de ses maîtres, jan-

1765 après une longue maladie, par le conseil de M. Bouvart, son médecin, qui lui représenta qu'il étoit nécessaire à sa santé de chercher un logement plus sain que celui qu'il occupoit.

séniste fanatique, qui auroit voulu faire de son disciple un des élèves et peut-être un jour un des arc-boutans du parti, s'opposoit fort au goût vif que le jeune homme marquoit pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine, à laquelle il donnoit tous les momens que lui laissoient les occupations de la classe; ce maître prétendoit que la poésie *desséchoit le cœur*, c'étoit l'expression dont il se servoit; il conseilloit à M. d'Alembert de ne lire d'autre poème que celui de Saint-Prosper sur la Grâce : mais le jeune homme aimoit mieux Horace et Virgile.

Son professeur de philosophie, autre janséniste fort considéré dans le parti, et de plus cartésien à outrance, ne lui apprit autre chose pendant deux ans, que la prémotion physique, les idées innées et les tourbillons. Le seul fruit que M. d'Alembert remporta de ces deux années, ce fut quelques leçons de mathématiques élémentaires qu'il prit au même collége sous M. Caron, qui y professoit alors cette science,

et qui, sans être un profond mathématicien, avoit beaucoup de clarté et de précision. C'est le seul maître qu'ait eu M. d'Alembert ; le goût qu'il avait pris pour les mathématiques se fortifiant de plus en plus, il se livra avec ardeur à cette étude pendant son cours de droit, qui lui laissoit heureusement beaucoup de tems. Sans maître, presque sans livres, et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtoient, il alloit aux bibliothèques publiques, il tiroit quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisoit ; et de retour chez lui, il cherchoit tout seul les démonstrations et les solutions. Il y réussissoit pour l'ordinaire ; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyoit nouvelles ; et il avoit ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvoit dans des livres qu'il n'avoit pas connus. Cependant les jansénistes, qui n'étoient plus ses maîtres mais qui le dirigeoient encore, s'opposoient à son ardeur pour les ma-

thématiques, de la même manière et par les mêmes raisons qu'ils avoient combattu son goût pour la poésie : ils conseilloient à M. d'Alembert de lire leurs livres de dévotion qui l'ennuyoient beaucoup ; cependant, par une espèce d'accommodement, et comme pour leur faire sa cour, le jeune homme, au lieu de leurs livres de dévotion, lisoit leurs livres de controverse ; il y trouvoit du moins une sorte de pâture pour son esprit qui en avoit besoin, pâture un peu creuse à la vérité, mais qui donnoit à son avidité quelque espèce d'exercice. Cette complaisance du jeune homme ne contentoit pas ses austères directeurs, dont à la fin il se dégoûta, fatigué de leurs remontrances. Cependant d'autres amis, moins déraisonnables, dissuadoient aussi M. d'Alembert de l'étude de la géométrie, par le besoin qu'il avoit de se faire un état qui lui assurât plus de fortune. Ce fut par cette raison qu'il prit le parti d'étudier en médecine, moins par goût pour cette profession, que parce que les études qu'elle

exige étoient moins éloignées que la jurisprudence, de son étude favorite. Pour se livrer entièrement à ce nouveau genre de travail, M. d'Alembert abandonna d'abord l'étude des mathématiques ; il crut même éviter la tentation en faisant transporter chéz un ami le peu de livres de mathématiques qu'il avoit : mais peu-à-peu, et presque sans qu'il s'en aperçût, ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre, et au bout d'un an d'étude de médecine, il résolut de se livrer entièrement à son goût dominant et presque unique. Il s'y livra si complétement, qu'il abandonna absolument pendant plusieurs années la culture des belles-lettres, qu'il avoit cependant fort aimées durant ses premières études ; il ne la reprit que plusieurs années après son entrée dans l'académie des sciences, et vers le tems où il commença à travailler à l'Encyclopédie. Le discours préliminaire qui est à la tête de cet ouvrage, et dont M. d'Alembert est auteur, est, si on peut parler ainsi, la quintessence des connoissances mathéma-

tiques, philosophiques et littéraires que l'auteur avoit acquises pendant vingt années d'études.

M. d'Alembert est auteur d'un livre intitulé *de la Destruction des jésuites en France, par un auteur désintéressé.* Cet ouvrage, le seul qui ait été écrit avec impartialité sur cette affaire, produisit son effet naturel; il mécontenta les deux partis. Il parut au commencement de 1765; et peu de tems après, la mort de M. Clairaut ayant laissé vacante dans l'académie une pension à laquelle M. d'Alembert avoit plus de droits qu'aucun autre de ses confrères, et par son ancienneté et par ses travaux, le ministre (M. le comte de St.-Florentin) refusa constamment, pendant six mois, de mettre M. d'Alembert en possession de cette pension, quoique l'académie l'eût demandée pour lui dès le lendemain de la mort de M. Clairaut, et l'eût redemandée ensuite à différentes reprises. Le ministre céda enfin, quoique d'assez mauvaise grâce, aux remontrances de cet illustre corps, au cri public, et on

peut même ajouter à celui de tous les savans de l'Europe, qui, indignés de la manière dont leur confrère étoit traité, s'en expliquoient ouvertement. Le roi de Prusse fit en cette circonstance plus d'efforts que jamais pour attirer M. d'Alembert auprès de lui ; mais quelque forte que fût la tentation, M. d'Alembert eut encore le courage d'y résister. Ce prince, loin d'être offensé d'un refus si constant et presque si opiniâtre, redoubla pour M. d'Alembert de bontés et d'intérêt, et l'auroit consolé par-là, s'il avoit eu besoin de l'être, de la manière dont on le traitoit en France.

M. d'Alembert avoit été mieux traité par feu M. le comte d'Argenson, prédécesseur de M. de St.-Florentin dans le département des académies. C'est à ce ministre qu'il fut redevable de la pension de douze cents livres que le roi lui accorda en 1756 sur le trésor royal ; il lui en témoigna publiquement sa reconnoissance en 1758, en dédiant à ce ministre la seconde édition du traité de dynamique, un an après sa re-

traite du ministère, et lorsqu'il n'y avoit plus de grâces à en attendre. M. d'Alembert a toujours été plus jaloux de se montrer reconnoissant des bienfaits obtenus, qu'empressé d'en obtenir; il n'a dédié ses ouvrages qu'au roi de Prusse, son bienfaiteur, et à deux ministres disgraciés, dont le second étoit M. le marquis d'Argenson, frère du comte d'Argenson, et qui honoroit aussi M. d'Alembert de ses bontés.

M. d'Alembert a donné, en 1767, *un supplément à son ouvrage sur la destruction des jésuites.* Ce supplément consiste en deux lettres: dans la première, l'auteur rectifie quelques méprises légères qui lui étoient échappées; il répond à quelques critiques qu'on avoit faites de son ouvrage dans des brochures jansénistes, et à cette occasion il peint les fanatiques de ce parti avec les couleurs qu'ils méritent: dans la seconde lettre, M. d'Alembert parle de l'édit du roi d'Espagne qui a expulsé les jésuites de ce royaume, et fait à ce sujet des réflexions dic-

tées par l'humanité et par la philosophie; il y rappelle un beau trait d'une lettre qu'il avoit reçue du roi de Prusse. *Quoique invité*, dit ce prince, *par l'exemple des autres souverains, je ne chasse point les jésuites, parce qu'ils sont malheureux; je ne leur ferai point de mal, étant bien sûr d'empêcher qu'ils n'en fassent; et je ne les opprime point, parce que je saurai les contenir.*

Ce prince a donné en dernier lieu une nouvelle preuve de bienfaisance à M. d'Alembert. Ce savant ayant résolu d'aller en Italie pour rétablir sa santé, et n'ayant pas assez de fortune pour faire ce voyage à ses frais, s'adressa au roi de Prusse, qui avoit eu la bonté de lui faire souvent des offres à ce sujet, et qui ordonna à son banquier de lui faire toucher six mille livres. Des raisons particulières ne lui ayant permis d'aller que jusqu'en Languedoc et en Provence, il remit à son retour à Paris, au banquier du roi de Prusse, environ quatre mille livres qui lui restoient, et qu'il n'a-

voit pas dépensées. Le roi de Prusse fit écrire à son banquier de remettre ces quatre mille livres à M. d'Alembert, qui ne les accepta que sur les ordres réitérés du roi, et pour ne pas déplaire à son auguste bienfaiteur.

---

*Lettre du roi de Prusse à milord Maréchal, son ministre à la cour de France, en 1754.*

Vous saurez qu'il y a un homme à Paris du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talens et à son caractère; je pourrois servir d'yeux à l'aveugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres à M. d'Alembert; c'est peu pour son mérite, mais je me flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talens les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien,

vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici ; il a promis de me faire cette galanterie, dès qu'il aura achevé son Encyclopédie. Pour vous, mon cher milord, je ne sais quand je vous reverrai ; mais soyez persuadé que ce sera toujours trop tard, eu égard à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous.

---

*Autre lettre de la main du roi de Prusse, écrite à M. d'Alembert, lorsqu'il prit congé de ce prince, à Postdam, en* 1763.

Je suis fâché de voir approcher le moment de votre départ, et je n'oublierai point le plaisir que j'ai eu de voir un vrai philosophe : j'ai été plus heureux que Diogène, car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si long-tems ; mais il part, il s'en va : cependant je conserverai la place de président de l'académie,

qui ne peut être remplie que par lui. Un certain pressentiment m'avertit que cela arrivera, mais qu'il faut attendre jusqu'à ce que son heure soit venue. Je suis tenté quelquefois de faire des vœux pour que la persécution des élus redouble en certains pays ; je sais que ce vœu est en quelque sorte criminel ; puisque c'est désirer le renouvellement de l'intolérance, de la tyrannie, et de ce qui tend à abrutir l'espèce humaine. Voilà où j'en suis.... Vous pouvez mettre fin, quand vous le voudrez, à ces souhaits coupables qui blessent la délicatesse de mes sentimens. Je ne vous presse point; je ne vous importunerai pas, et j'attendrai en silence le moment où l'ingratitude vous obligera de prendre pour patrie un pays où vous êtes déjà naturalisé dans l'esprit de ceux qui pensent, et qui ont assez de connoissance pour apprécier votre mérite.

Féderic.

---

*Lettre de l'Impératrice de Russie, écrite de sa main, à M. d'Alembert.*

Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde ; à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée, et souvent blâmée à juste titre ; mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité ; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut, c'est man-

quer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité ; je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié. Mais à quoi tient-il ? venez avec tous vos amis ; je vous promets et à eux aussi tous les agrémens et facilités qui peuvent dépendre de moi ; et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse, et à la reconnoissance que vous lui devez ; mais ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

CATHERINE.

*P. S.* Dans toute cette lettre je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvés dans vos ouvrages ; vous ne voudriez pas vous contredire.

PORTRAIT

# PORTRAIT
## DE L'AUTEUR,
### FAIT PAR LUI-MÊME,

*Et adressé, en 1760, à Mme. ***.*

M. d'Alembert n'a rien dans sa figure de remarquable, soit en bien, soit en mal; on prétend, car il ne peut en juger lui-même, que sa physionomie est pour l'ordinaire ironique et maligne : à la vérité, il est très-frappé du ridicule, et peut-être a quelque talent pour le saisir ; ainsi il ne seroit pas étonnant que l'impression qu'il en reçoit, se peignît souvent sur son visage.

Sa conversation est très-inégale, tantôt sérieuse, tantôt gaie, suivant l'état où son ame se trouve, assez souvent décousue, mais jamais fatigante ni pédantesque. On ne se douteroit point, en le voyant, qu'il a donné à des études profondes la plus grande partie de sa vie ; la dose

d'esprit qu'il met dans la conversation, n'est ni assez forte, ni assez abondante pour effrayer ou choquer l'amour-propre de personne ; et ce qui est heureux pour lui, c'est qu'il ne lui vient pas plus d'esprit qu'il n'en montre, car il le laisseroit voir, ne fût-ce que par l'impuissance absolue où il est de se contraindre sur quoi que ce puisse être. Tout le monde est donc à son aise avec lui sans qu'il y tâche ; et on s'aperçoit bien qu'il n'y tâche pas ; ce qui fait qu'on lui en sait bon gré. Il est d'ailleurs d'une gaieté qui va quelquefois jusqu'à l'enfance ; et le contraste de cette gaieté d'écolier, avec la réputation bien ou mal fondée qu'il a acquise dans les sciences, fait encore qu'il plaît assez généralement, quoiqu'il soit rarement occupé de plaire : il ne cherche qu'à s'amuser, et à divertir ceux qu'il aime ; les autres s'amusent par contre-coup, sans qu'il y pense et qu'il s'en soucie.

Il dispute rarement et jamais avec aigreur : ce n'est pas qu'il ne soit, au moins quelquefois, attaché à son

avis ; mais il est trop peu jaloux de subjuguer les autres, pour être fort empressé de les amener à penser comme lui.

D'ailleurs, à l'exception des sciences exactes, il n'y a presque rien qui lui paroisse assez clair pour ne pas laisser beaucoup de liberté aux opinions ; et sa maxime favorite est que *presque sur tout on peut dire tout ce qu'on veut.*

Le caractère principal de son esprit est la netteté et la justesse. Il a apporté dans l'étude de la haute géométrie quelque talent et beaucoup de facilité ; ce qui lui a fait en ce genre un assez grand nom de très-bonne heure. Cette facilité lui a laissé le tems de cultiver encore les belles-lettres avec quelque succès ; son style, serré, clair et précis, ordinairement facile, sans prétention quoique châtié, quelquefois un peu sec, mais jamais de mauvais goût, a plus d'énergie que de chaleur, plus de justesse que d'imagination, plus de noblesse que de grâce.

Livré au travail et à la retraite

jusqu'à l'âge de plus de vingt-cinq ans, il n'est entré dans le monde que fort tard, et ne s'y est jamais beaucoup plu ; jamais il n'a pu se plier à en apprendre les usages et la langue, et peut-être même met-il une sorte de vanité assez petite à les mépriser : il n'est cependant jamais *impoli*, parce qu'il n'est ni grossier ni dur ; mais il est quelquefois *incivil* par inattention ou par ignorance. Les complimens qu'on lui fait l'embarrassent, parce qu'il ne trouve jamais sous sa main les formules par lesquelles on y répond : ses discours n'ont ni galanterie ni grâce ; quand il dit des choses obligeantes, c'est uniquement parce qu'il les pense, et que ceux à qui il les dit lui plaisent. Aussi le fond de son caractère est une franchise et une vérité souvent un peu brutes, mais jamais choquantes.

Impatient et colère jusqu'à la violence, tout ce qui le contrarie, tout ce qui le blesse, fait sur lui une impression vive, dont il n'est pas le maître, mais qui se dissipe en s'exprimant : au fond il est très-doux,

très-aisé à vivre, plus complaisant même qu'il ne le paroît, et assez facile à gouverner, pouivu néanmoins qu'il ne s'aperçoive pas qu'on en a l'intention ; car son amour pour l'indépendance va jusqu'au fanatisme, au point qu'il se refuse souvent à des choses qui lui seroient agréables, lorsqu'il prévoit qu'elles pourroient être pour lui l'origine de quelque contrainte ; ce qui a fait dire avec raison à un de ses amis, qu'il étoit *esclave de sa liberté*.

Quelques personnes le croient méchant, parce qu'il se moque sans scrupule des sots à prétention qui l'ennuient ; mais, si c'est un mal, c'est tout celui qu'il est capable de faire : il n'a ni le fiel ni la pat ence nécessaires pour aller au-delà ; et il seroit au désespoir de penser que quelqu'un fût malheureux par lui, même parmi ceux qui ont cherché le plus à lui nuire. Ce n'est pas qu'il oublie les mauvais procédés ni les injures, mais il ne sait s'en venger qu'en refusant constamment son amitié et sa confiance à ceux dont il a lieu de se plaindre.

L'expérience et l'exemple des autres lui ont appris en général qu'il faut se défier des hommes ; mais son extrême franchise ne lui permet pas de se défier d'aucun en particulier : il ne peut se persuader qu'on le trompe ; et ce défaut ( car c'en est un, quoiqu'il vienne d'un bon principe ) en produit chez lui un autre plus grand, c'est d'être trop aisément susceptible des impressions qu'on veut lui donner.

Sans famille et sans liens d'aucune espèce, abandonné de très - bonne heure à lui-même, accoutumé dès son enfance à un genre de vie obscur et étroit, mais libre ; né, par bonheur pour lui, avec quelques talens et peu de passions, il a trouvé dans l'étude et dans sa gaieté naturelle, une ressource contre le délaissement où il étoit ; il s'est fait une sorte d'existence dans le monde sans le secours de qui que ce soit, et même sans trop chercher à se la faire. Comme il ne doit rien qu'à lui - même et à la nature, il ignore la bassesse, le manége, l'art si nécessaire de faire sa cour pour arriver

à la fortune : son mépris pour les noms et pour les titres est si grand, qu'il a eu l'imprudence de l'afficher dans un de ses écrits ; ce qui lui a fait, dans cette classe d'hommes orgueilleux et puissans, un assez grand nombre d'ennemis, qui voudroient le faire passer pour le plus vain de tous les hommes ; mais il n'est que fier et indépendant, plus porté d'ailleurs à s'apprécier au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il vaut.

Personne n'est moins jaloux des talens et des succès des autres, et n'y applaudit plus volontiers, pourvu néanmoins qu'il n'y voie ni charlatanerie ni présomption choquante ; car alors il devient sévère, caustique, et peut-être quelquefois injuste.

Quoique sa vanité ne soit pas aussi excessive que bien des gens le croient, elle n'est pas non plus insensible ; elle est même très-sensible, au premier moment, soit à ce qui la flatte, soit à ce qui la blesse ; mais le second moment et la réflexion remettent bientôt son ame à sa place, et lui font voir les éloges

avec assez d'indifférence, et les satires avec assez de mépris.

Son principe est qu'un homme de lettres qui cherche à fonder son nom sur des monumens durables, doit être fort attentif à ce qu'il écrit, assez à ce qu'il fait, et médiocrement à ce qu'il dit. M. d'Alembert conforme sa conduite à ce principe; il dit beaucoup de sottises, n'en écrit guères, et n'en fait point.

Personne ne porte plus loin que lui le désintéressement; mais comme il n'a ni besoins, ni fantaisies, ces vertus lui coûtent si peu, qu'on ne doit pas l'en louer; ce sont plutôt en lui des vices de moins que des vertus de plus.

Comme il y a très-peu de personnes qu'il aime véritablement, et que d'ailleurs il n'est pas fort affectueux avec celles qu'il aime, ceux qui ne le connoissent que superficiellement le croient peu capable d'amitié: personne cependant ne s'intéresse plus vivement au bonheur ou au malheur de ses amis; il en perd le sommeil et le repos, et il n'y a point de sacrifice qu'il ne soit prêt à leur faire.

Son ame, naturellement sensible, aime à s'ouvrir à tous les sentimens doux; c'est pour cela qu'il est tout à la fois très-gai et très-porté à la mélancolie; il se livre même à ce dernier sentiment avec une sorte de délices; et cette pente que son ame a naturellement à s'affliger, le rend assez propre à écrire des choses tristes et pathétiques.

Avec une pareille disposition, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été susceptible, dans sa jeunesse, de la plus vive, de la plus tendre et de la plus douce des passions; les distractions et la solitude la lui ont fait ignorer long-tems. Ce sentiment dormoit, pour ainsi dire, au fond de son ame; mais le réveil a été terrible; l'amour n'a presque fait que le malheur de M. d'Alembert, et les chagrins qu'il lui a causés, l'ont dégoûté long-tems des hommes, de la vie et de l'étude même. Après avoir consumé ses premières années dans la méditation et le travail, il a vu, comme le sage, le néant des connoissances humaines; il a senti qu'elles ne pouvoient occuper son cœur, et

s'est écrié avec l'Aminte du Tasse :

J'ai perdu tout le tems que j'ai passé sans aimer.

Mais comme il ne prenoit pas aisément de l'amour, il ne se persuadoit pas aisément qu'on en eût pour lui; une résistance trop longue le rebutoit, non par l'offense qu'elle faisoit à son amour-propre, mais parce que la simplicité et la candeur de son ame ne lui permettoient pas de croire qu'une résistance soutenue ne fût qu'apparente. Son ame a besoin d'être remplie et non pas tourmentée ; il ne lui faut que des émotions douces; les secousses l'usent et l'amortissent.

---

# DIALOGUE

ENTRE

## LA POÉSIE ET LA PHILOSOPHIE,

*Pour servir de préliminaire et de base à un traité de paix et d'amitié perpétuelle entre l'une et l'autre.*

*N. B.* Ce dialogue devoit être lu ( et ne l'a point été ) dans une séance publique de l'académie françoise, après la lecture d'un ouvrage de poésie de M. Marmontel, qui avoit remporté le prix, et qui l'avoit bien mérité. Sa pièce avoit pour titre, *les Charmes de l'étude.*

LA POÉSIE.

J'AI besoin d'avoir un petit éclaircissement avec vous : il faut commencer par vous dire mon nom ; vous ne me connoissez guères, quoique vous vous mêliez de me juger. Je suis la Poésie.

LA PHILOSOPHIE.

Ah dieu ! vous allez me dire encore des vers

LA POÉSIE.

Non, non, ne craignez rien ; cependant si je prenois la liberté de vous aborder avec des vers semblables à ceux que vous venez d'entendre, je ne vous conseillerois pas, pour votre honneur, de vous montrer si difficile. Mais encore une fois ne craignez rien ; notre conférence sera en prose ; je veux bien m'abaisser jusque-là, sans tirer à conséquence pour la prééminence de la Poésie.

LA PHILOSOPHIE.

Vous ressemblez à ces princes qui en faisant avec la France leurs traités de paix en langue françoise, ont bien soin de stipuler que par l'usage de cette langue ils ne prétendent reconnoître aucune supériorité dans la nation qui la parle. Ils ne voient pas l'avantage qu'ils accordent à la France par cet excès même de précaution. Mais n'importe, je consens que la Poésie s'attribue toute la supériorité qu'elle voudra, pourvu qu'elle nous permette la prose. Le

genre humain n'est déjà que trop
nondé de méchans vers ; que de-
viendroit-il, s'il étoit réduit aux vers
pour tout aliment ! Mais au fait,
achons ce qui vous amène.

LA POÉSIE.

Nous sommes bien mal ensemble.

LA PHILOSOPHIE.

C'est ce que je ne sais pas ; je
uis être mal avec vous, mais vous
l'êtes point du tout mal avec moi.
On m'a bien parlé de quelques épi-
rammes de votre façon, dont j'ai
i toute la première de plaisir quand
e les ai trouvées bonnes, de pitié
uand elles m'ont paru mauvaises.
Mais bien loin d'en être offensée,
e puis vous protester que je vous
eux beaucoup de bien.

LA POÉSIE.

Vos protestations pourroient bien
essembler au vers de *Britannicus* :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Si vous me voulez tant de bien,
pourquoi donc me décriez-vous sans

cesse ? Pourquoi répétez-vous continuellement qu'on ne veut plus de vers ?

LA PHILOSOPHIE.

Moi décrier la Poésie ! moi dire qu'on ne veut plus de vers ! Je ne suis ennemie jusqu'à ce point, ni du plaisir des autres, ni du mien propre. Je me souviens même d'avoir lu, il n'y a pas bien long-tems, une pièce de vers qui auroit réconcilié Platon même avec la Poésie. Cette pièce avoit pour titre, *De l'Education d'un prince* (*a*) : tout m'a charmé dans cet ouvrage ; pensées, sentimens, images, harmonie, facilité, noblesse, mais sur-tout de grandes leçons, et des vérités utiles, qui n'en ont que plus de mérite pour être mises en beaux vers, parce qu'à leur mérite propre elles en joignent deux autres, celui de la difficulté vaincue sans que l'empreinte du travail y reste, et celui d'être exprimées dans un langage sonore qui

(*a*) Ce dialogue fut fait dans le tems où le conte de M. de Voltaire *sur l'Education d'un prince*, venoit de paroître.

les rend plus faciles à retenir. Voilà ce que j'ai trouvé dans cette pièce et dans mille autres du même auteur ; et quand je trouverai des vers pareils à ceux-là, je me garderai bien de dire que je n'en veux plus.

LA POÉSIE.

Avouez cependant que vous ne lisez guère de vers.

LA PHILOSOPHIE.

Je l'avoue, et ce n'est pas sans raison. J'en ai beaucoup lu autrefois, mais j'y ai été tant attrapée, que je ne m'y expose presque plus. Je me souviens de la réponse faite à ce grand seigneur, qui *ayant envie*, comme M. Jourdain, *de se connoître aux belles choses*, demandoit à un homme de lettres le moyen de se connoître en vers : *Monsieur*, lui dit celui qu'il consultoit, *vous n'avez qu'à dire toujours qu'ils sont mauvais ; il y a cent contre un à parier que vous ne vous tromperez pas*. Je pars de là ; et quand une pièce de vers me tombe sous la main, je ne la lis guère, à moins

que je ne sois prévenu qu'elle le mérite ou par elle-même, ou par son auteur.

LA POÉSIE.

Il faudroit pourtant avoir un peu d'indulgence. Si vous connoissiez les difficultés de l'art, vous vous relâcheriez de cette sévérité.

LA PHILOSOPHIE.

Voilà à quoi je ne puis me résoudre. Les difficultés de l'art sont faites pour ajouter au mérite des bons vers, mais non pour faire excuser les médiocres, parce qu'il n'y a point d'ordre du roi qui oblige personne à versifier.

LA POÉSIE.

Tout cela est à merveille ; mais en feignant de n'attaquer que les mauvais artistes, c'est à l'art même que vous en voulez.

LA PHILOSOPHIE.

Faites donc le même reproche à Horace, que vous n'accuserez pas de n'avoir point aimé les vers, et

[ui a prescrit aux poètes des lois
ussi sévères que moi.

LA POÉSIE.

Oui, mais ce même Horace a
rouvé le goût qu'il avoit pour les
ers, en prenant la peine d'en faire
'excellens; et vous, tout ce qui
e vous instruit pas, tout ce qui ne
ous apprend rien, en un mot tout
e qui n'est pas lecture utile, ne
eut obtenir votre suffrage.

LA PHILOSOPHIE.

Ce reproche est un peu chargé.
l est certain que les ouvrages qui
oignent l'instruction à l'agrément,
nt la première place auprès de moi;
t ce même Horace, que je ne me
asserai point de vous citer, pensoit
ussi de même : souvenez-vous de
*'omne tulit punctum qui miscuit
itile dulci.* Mais je ne proscris pas
es poésies de pur agrément, pourvu
u'elles contiennent des beautés pro-
res à l'auteur, et par conséquent
*nouvelles;* je dirai, si vous voulez,
en ce sens, que la poésie même

me déplaît quand elle ne m'apprend rien.

LA POÉSIE.

Vous faites plus que d'exiger des beautés nouvelles, vous n'en voulez que d'une certaine espèce : nierez-vous, par exemple, que vous êtes l'ennemie des images, qui sont pourtant l'ame de la Poésie?

LA PHILOSOPHIE.

Moi l'ennemie des images ! oui, de celles que les barbouilleurs débitent, et que le peuple recherche, mais non pas des dessins du Poussin et de Raphaël. Donnez-moi des images poétiques semblables à celles de la Ceinture de Vénus, à celles des prières dans Homère, de la Renommée dans Virgile, de Didon mourante et ouvrant les yeux pour les refermer, et mille autres aussi belles que je pourrois citer encore, j'admirerai le poète avec enthousiasme ! Mais pour ces images surannées qui ne font que répéter ce qu'on a entendu cent fois, voilà, je vous l'avoue, ce qui est fastidieux à mourir. Est-

;e la peine de parler en rimes et en ;adence pour ne dire que des choses ·ebattues et triviales ? je ne crains ›as que le petit nombre de bons ›oëtes soit offensé d'un dégoût si égitime ; mais je m'attends bien ṷu'il soulèvera contre moi tout le ›as Parnasse, des auteurs de pièces ifflées, des rimailleurs qui ont nanqué le prix de l'académie franoise, et qui le manqueroient penlant cent ans, quoique les juges ı'y soient pas toujours difficiles, :n un mot qui défendent leur art ussi mal qu'ils l'exercent ; voilà mes edoutables adversaires. Je ne prenlrai pas la liberté d'entrer en lice vec eux ; je les laisserai paisiblenent profaner la rime dans leurs ·ers, et outrager la raison dans leur ›rose. J'avoue pourtant qu'ils ont ;uelque raison d'avoir de l'humeur: ls entendent dire de tous côtés, *es vers m'ennuient ;* et dès qu'il en ›aroît de bons, ils voient que tout e monde les lit avidement. Comme ls ont *beaucoup de justesse d'esprit*, ls en concluent que ce ne sont pas es vers, en tant que vers, qui font

bâiller tant de lecteurs, mais les vers vides de choses et d'idées, qui ne disent rien, qui n'expriment rien, où il n'y a rien ni à retenir, ni à remarquer, où l'on ne trouve, si je puis parler de la sorte, que les haillons usés de la Poésie, et Zéphire et Flore, et les ailes de l'Amour, et la montagne au double sommet, et l'Hypocrène où il faudroit noyer tous les mauvais vers, et peut-être aussi les mauvais poètes. C'est la répétition éternelle de ces trivialités dont on a été ennuyé tant de fois, qui cause le dégoût de notre siècle pour les vers en général, dégoût qu'il est impossible de se dissimuler. Un de ces rimeurs fastidieux, qu'on appeloit *la Bouquetière* à cause de la ressource que Flore lui fournissoit souvent pour ses poésies, avoit fait dire de lui, que *si on avoit coupé les ailes à Zéphire et à l'Amour, on lui auroit coupé les vivres.*

LA POÉSIE.

Est-ce que vous proscrivez absolument ces images, si agréables en elles-mêmes?

LA PHILOSOPHIE.

Elles l'étoient beaucoup dans leur ouveauté ; aujourd'hui elles ne oivent reparoître que sous une forie nouvelle. La bouquetière Glière, puisqu'il est question de bouuetière, employoit toujours les nêmes fleurs, dit l'histoire ou la able ; mais elle avoit soin de les arier, et c'est ce que ne font pas ı plupart de nos poëtes.

LA POÉSIE.

A la bonne heure ; mais convenez que vous préférez les pensées aux mages.

LA PHILOSOPHIE.

D'abord, car j'aime la justesse, expliquons-nous un peu sur cette proposition, que les images sont l'ame de la Poésie. On dit et on nous répète par-tout, que le propre du poëte est de peindre, que la Poésie est une peinture parlante ; et d'après cette définition, il n'y a point au bas de l'Hélicon, de barbouilleur qui ne se croie un Raphaël : je deman-

derai d'abord ce qu'on entend par *peindre* ; c'est sans doute représenter l'objet à l'imagination, avec la même vivacité que si on l'avoit devant les yeux. En ce cas le talent de peindre n'est pas particulier au poète. L'orateur et l'historien même doivent peindre. Dira-t-on que le poète doit toujours peindre, et les autres quelquefois seulement? cela n'est pas vrai. Combien d'excellens vers on peut citer où il n'y a pas l'ombre d'image ; combien même y en a-t-il, comme les vers de sentiment, que toute espèce d'image affoibliroit, qui n'ont que l'expression la plus simple ; et qui n'en valent que mieux. Corneille, Racine, la Fontaine, Quinault sur-tout, en fourniroient cent exemples.

LA POÉSIE.

Convenez aussi, et par cette même raison, que ce sont les vers de sentiment que vous aimez de préférence, que vous les préférez même aux vers *pensés*, et que les vers d'*image* n'ont auprès de vous que la dernière place.

LA PHILOSOPHIE.

Expliquons-nous encore. Je crois que toute image poétique, pour être vraiment belle, doit renfermer une pensée ; et sur ce pied-là je préfère les vers d'image, dignes de ce nom, aux vers qui ne renfermeroient qu'une pensée sans image, quoique ces derniers puissent avoir aussi beaucoup de mérite. Serez-vous d'un avis contraire ?

LA POÉSIE.

Mais avouez du moins que vous préférez les beaux vers de sentiment aux plus beaux vers d'image ; en quoi je pense que vous avez tort.

LA PHILOSOPHIE.

Si dans les vers dont vous me parlez, l'image se joint au sentiment et ne l'affoiblit pas, c'est le plus grand charme de la Poésie ; et je préfère, ainsi que vous apparemment, ces vers-là à tous les autres : si le sentiment est de nature à exiger la plus grande simplicité dans l'expression, les vers de cette es-

pèce n'ont rien de commun avec les vers d'image, ni par conséquent aucun terme de comparaison avec eux ; on sera plus touché des uns ou des autres, selon qu'on sera plus sensible à ce qui touche ou à ce qui étonne. Mais ce seroit porter un jugement ridicule, que de donner en général la préférence aux uns ou aux autres. Tout dépend de la nature du sujet, de l'endroit où est placé le vers soit de sentiment, soit d'image, et sur-tout du genre de sensibilité de celui qui lit. Voyez Horace, qui nous fournit des modèles de beautés poétiques de toute espèce : vous trouvez dans ses épîtres et ses satires, des vers qui ne sont que *pensés* ; dans quelques-unes de ses odes le sentiment domine, dans d'autres ce sont les images. Je vous demande lesquelles de ces pièces vous préférez. Vous seriez bien fâché qu'Horace n'en eût fait que d'une seule espèce.

LA POÉSIE.

Mais puisque vous admettez dans les vers tant de genres de beautés

et

t d'ornemens, dont aucun ne les aractérise, puisque aucun n'y est ssentiel; quelle est donc selon vous i marque distinctive des bons vers?

LA PHILOSOPHIE.

Elle est bien simple; quand on a i des vers, on n'a qu'à se demander: oudrois-je les savoir par cœur? 'oilà la pierre de touche pour s'as- irer s'ils sont bons.

LA POÉSIE.

J'entends; mais qu'est-ce qui fait, elon vous, que des vers méritent être retenus?

LA PHILOSOPHIE.

Le voici : c'est d'abord quand s offrent des idées heureuses ou euves; c'est en second lieu quand expression est propre et juste sans re commune. C'est là le grand érite de Racine, la cause du iarme qu'on éprouve en le lisant; a fort enrichi la langue, non par es expressions nouvelles, qu'il faut oujours hasarder très-sobrement, iais par l'art heureux avec lequel

il sait réunir ensemble des expressions connues, pour donner à son vers ou plus de force ou plus de grâce ; par la finesse avec laquelle il sait relever une expression commune, en y joignant une expression noble ; enfin par la simplicité unie par tout à la noblesse, à la facilité et à l'harmonie. Voilà le dieu de l'art des vers, voilà le maître chez lequel il faut l'apprendre.

LA POÉSIE.

Vous êtes plus raisonnable que je ne pensois : mais Racine a-t-il toute votre estime? n'en gardez-vous point pour les autres? . . .

LA PHILOSOPHIE.

Je pense que Corneille est moins pur, moins correct, moins élégant que Racine ; mais je pense que quand il fait bien les vers, personne ne les fait mieux que lui. Je pense que Molière, indépendamment de ses autres qualités inestimables dont il est inutile de parler, en a une dont on ne parle pas assez, et dont on ne lui tient pas assez de compte ;

:'est d'être celui de nos écrivains
où l'on trouve le plus la *vraie lan-*
*'ue françoise*, les tours et la ma-
ıière qui lui sont propres ; que les
'uvrages de Despréaux sont le code
lu bon goût ; que la Fontaine a don-
é à la langue un tour naïf et ori-
inal ; et qu'enfin Quinault, mé-
'risé par Despréaux si injustement,
st non-seulement le plus naturel
t le plus tendre de nos poètes,
ıais le plus pur et le plus correct
e tous, mérite dont on ne lui sait
'as assez de gré, et qu'on n'a peut-
tre pas assez remarqué en lui.
ıprès cela faites-moi dire, si vous
osez, que nos bons poètes ne mé-
itent pas d'être lus.

LA POÉSIE.

Leur prose même mérite beau-
oup moins d'être lue que leurs
ers.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raison ; c'est encore
ıne chose singulière, mais cepen-
lant très-vraie, que chez toutes les
ıations il y a eu de bons poètes

avant de bons prosateurs, et que ce sont toujours les poètes qui ont formé les langues. J'en trouverois peut-être la raison dans les efforts que les poètes sont obligés de faire. Ces efforts leur font chercher, et trouver quand ils ont du génie, les expressions les plus justes et les tours les plus heureux dont leur langue soit susceptible.

LA POÉSIE.

Sur ce principe vous ne voudriez donc pas affranchir notre poésie des entraves qu'on lui a données; y permettre plus de licence, introduire les tragédies en prose et les vers sans rime ?

LA PHILOSOPHIE.

Quant aux tragédies en prose, cette discussion nous mèneroit trop loin; et si j'y entrois avec vous, j'ose croire que vous ne seriez pas mécontente de moi : mais quant à la sévérité des lois poétiques, je n'en voudrois rien relâcher; et quant à la rime, malgré la monotonie qu'elle cause dans nos vers, je la

:rois indispensablement nécessaire
ı notre poésie, qui sans cela ne me
)aroîtroit plus distinguée de la prose.

LA POÉSIE.

Il est vrai que la poésie des Grecs
·t des Latins avoit de grands avan-
ages ; mais vous ne voudriez pas
ıour cela que les François s'amu-
assent à faire des vers latins ?

LA PHILOSOPHIE.

Qu'ils s'en gardent bien ; je pense
u'on ne peut jamais savoir parfai-
ɜment qu'une seule langue ; c'est
ı sienne propre : encore cela est-il
ıré ; et je me souviens que Des-
réaux avoit fait une espèce de dia-
)gue satirique contre les versifi-
ıteurs latins modernes, qu'il sup-
rima de son vivant, pour ne point
lesser trois ou quatre latinistes de
ɜs amis, et sur-tout de ses admi-
ıteurs, qui avoient pris la peine
e mettre en vers latins son ode sur
'amur ; ouvrage d'ailleurs si foible
t si défectueux, que les traduc-
ons même, toutes latines qu'elles

sont, ne paroissent pas au-dessous de l'original.

LA POÉSIE.

Je vois qu'on m'avoit donné une très-injuste opinion de vous; vous me paroissez dans les bons principes, et je suis prête à signer tout ce que vous venez de me dire.

LA PHILOSOPHIE.

Et pourquoi la Poésie et la Philosophie seroient-elles mal ensemble? les premiers philosophes ont été poètes; Horace est le bréviaire des philosophes; Molière, par sa connoissance des hommes et du cœur humain, Corneille, par la force du raisonnement, étoient ou grands philosophes ou faits pour l'être. Celui qui nous a donné la meilleure poétique est un des plus grands philosophes de l'antiquité; les vers du Virgile de nos jours sont remplis d'une philosophie aussi solide qu'agréable; enfin j'ai vu un roi, qui pour avoir gagné douze batailles n'en est pas moins philosophe et homme de lettres, avoir auprès de

ui, sur la même table, Athalie et les Commentaires de César, et douter equel des deux ouvrages il aimeroit nieux avoir fait. Je sais que Platon a banni les poètes de sa république; nais entre nous, et je ne vous dis cela qu'à l'oreille, Platon étoit un ingrat, bien plus digne encore d'être compté parmi les poètes que parmi les philosophes. Je sais aussi que Pascal a dit qu'il n'y avoit point de *beauté poétique*; mais j'en suis fâché pour l'honneur de ce grand génie, qui après tout étoit peut-être excusable, s'il ne jugeoit de la poésie que sur le grand nombre de vers de son tems. Vous voyez que je vous abandonne de bonne grâce les philosophes qui ont eu des torts réels avec vous; abandonnez-moi de même les mauvais poètes. Après cette explication, si vous n'êtes pas contente de ce que je pense de vous, votre amour-propre est bien difficile.

LA POÉSIE.

Pour nous réconcilier tout-à-fait, je voudrois bien vous faire entendre quelques fables qui me paroissent

devoir être tout-à-fait de votre goût, et où la philosophie la plus éclairée, la plus utile, la plus pleine de sentiment, se trouve jointe à la poésie la plus agréable (*c*). C'est l'ouvrage d'un homme distingué par son rang, qui après avoir utilement servi sa patrie (*d*), n'a pas cru s'avilir en cultivant les lettres. Mais je ne sais si vous pourrez forcer sa modestie ; et qui sait d'ailleurs si ses pareils ne trouveront pas qu'il se dégrade ?

LA PHILOSOPHIE.

Alexandre, César, ce roi philosophe dont je viens de vous parler, tous d'aussi bonne maison que ces messieurs, et à ce que je crois, un peu plus grands hommes, seroient d'un autre avis, plus juste et plus flatteur pour celui dont je parle ; et

(*c*) M. le duc de Nivernois devoit terminer par la lecture de quelques-unes de ses fables, la séance publique où l'on se proposoit de lire ce dialogue.

(*d*) M. le duc de Nivernois a rempli avec succès, dans plusieurs cours étrangères, les fonctions d'ambassadeur.

e public, plus fort que tous les gens ı la mode, le dédommagera, par son ;uffrage, de ceux qu'il n'auroit pas e bonheur d'obtenir : ce public, un ›eu dur quelquefois, mais toujours 'espectable, prendroit la liberté de lire à ces frivoles censeurs : *Rien ı'est si ridicule que de vouloir at-acher du ridicule aux talens, et le paroître dédaigner ce qu'on n'est ›as en état de faire.*

---

# LE JOUEUR

## DANS SA PRISON,

*Essai de monologue dramatique.*

On sait que dans le drame très-intéressant et très-moral de Bévirley, ce joueur malheureux, après avoir tout perdu, après avoir réduit à la mendicité sa femme et ses enfans, est renfermé par ses créanciers dans une prison, où il s'empoisonne pour se délivrer de la vie. Le monologue qui dans la pièce angloise annonce cette catastrophe, est plein des expressions les plus vives de l'horreur et du désespoir. L'effet qu'il produit au théâtre, et qui a paru trop violent à un grand nombre de spectateurs, leur a fait demander s'il ne seroit pas possible d'y substituer une scène moins terrible et plus touchante : c'est ce qu'on a essayé dans le monologue suivant. On ne se flatte pas d'avoir réussi, mais on espère que cette foible tentative pourra engager nos meil-

ɜurs auteurs dramatiques à faire en ce
enre des efforts plus heureux, et l'on
pplaudira avec plaisir à leurs succès.

---

ME voilà donc renfermé pour ja-
ıais dans le lieu d'horreur et d'i-
nominie où mes crimes devoient
nfin me conduire, dans l'exécrable
éjour destiné aux plus odieux,
ıx plus méprisables des hommes.
élas! combien de malheureux qui
nt langui dans ces cachots, et qui
en sont sortis que pour expirer
ıns les tourmens et dans l'opprobre,
éritoient moins que moi leur horri-
e sort! ils n'étoient coupables
ı'envers la société, je le suis en-
ɜrs la nature et l'amour! A quoi
ɜnses-tu, Justice humaine? tu pu-
s les criminels, et tu laisses respi-
r les monstres! Mais, que dis-je?
ɔurquoi me ferois-tu goûter la fu-
ɜste consolation de perdre cette
e qui m'est odieuse, ce jour qui
e punit et qui m'accable? tu n'en
complis que mieux les décrets de la
stice éternelle qui me destinoit à

un châtiment plus affreux. C'est mon cœur qui a commis l'attentat, c'est dans mon cœur que le souverain juge a placé mon supplice. O mort ! que tu serois douce en comparaison des remords dont je suis dévoré ! tout me déchire et rien ne me console ; la nécessité et le malheur, ces deux foibles excuses du crime, ne sauroient même en servir au mien. Je jouissois d'un état honnête, d'une fortune considérable ; je jouissois de bien plus encore, du bonheur d'aimer et d'être aimé : l'exécrable soif de l'or est venue troubler la félicité de mes jours. De perfides amis, par leurs conseils et par leur exemple, ont creusé sous mes pas l'abîme qui m'engloutit ; le malheur d'une première faute, m'en a fait faire mille autres pour la réparer : en cherchant à étouffer mes remords, je les ai portés au comble ; l'espérance même ne me reste plus. Encore si mon supplice n'étoit que pour moi ; mais qu'avois-tu fait pour le partager, vertueuse et chère épouse, respectable et malheureux objet de mon amour et de mon désespoir !

i les tourmens que mon cœur éprou-
e justifient l'équité divine, ton mal-
ιeur l'accuse et la condamne. Hélas!
ιn sort si cruel devoit-il être le prix
le tes charmes, de ta tendresse,
le ta fidélité, de ta patience, de ta
louceur inaltérable! Combien de
ois, dans les transports de ma fu-
eur, ton cœur, envers lequel j'é-
ois si coupable, a-t-il employé, pour
:almer le mien, toutes les consola-
ions de l'amour! combien de fois
:es mains ont-elles essuyé les pleurs
le rage qui couloient de mes yeux!
Loin de m'accabler des reproches
que je méritois, tu n'étois occupée
qu'à adoucir ceux que je me faisois
à moi-même; chaque jour en me
revoyant, tu me revoyois plus cou-
pable; mais tu me revoyois, et ton
amour oublioit tout, ou n'y songeoit
que pour le réparer. L'appareil que
tu mettois sur mes plaies, ne ser-
voit qu'à les rendre plus vives; au-
jourd'hui même, nous avons tous
deux comblé la mesure; toi, de ce
que la tendresse et la vertu pouvoient
faire, et moi, de tout ce que l'atro-
cité peut commettre. Tu m'as sa-

crifié la seule ressource qui te restoit : cette ressource est engloutie ; il ne t'en reste plus que dans ton cœur vertueux et désolé. Hélas ! quelle sera la mienne ! je n'ai pas même celle de mourir....

Mais pourquoi cette ressource me manqueroit-elle ? pourquoi n'userois-je pas du funeste pouvoir que j'ai de me la procurer ? En horreur à moi-même et aux autres, que ferois-je à l'avenir de cette vie que l'Etre suprême m'avoit donnée pour la consacrer à mes semblables ? Si sa justice veut me la laisser pour me punir, pourquoi sa puissance m'a-t-elle laissé les moyens de me l'ôter ? à qui mon affreuse existence peut-elle désormais être utile ? seroit-ce à servir d'exemple aux malheureux qui seroient tentés de m'imiter ? qu'ils redoutent plutôt de ma part l'exemple de nouveaux forfaits. Je n'ai que trop éprouvé l'ascendant affreux de la destinée qui me poursuit, et qui a tourné contre moi les efforts même que je faisois pour y échapper ? Cher et malheureux objet de mon amour, toi pour qui j'ai

xisté quelques momens, les seuls
ıeureux de ma vie, toi pour qui
eule j'aurois dû respirer, toi pour
[ui je ne suis plus digne de vivre;
ıourquoi n'épargnerois-je pas à ton
:œur la douleur de me voir traîner
nes jours dans la misère et dans
'infamie? Ce cœur que tu m'as si
idellement conservé, lors même
que je faisois tout pour le perdre,
:e cœur étoit fait pour un autre que
ıour le mien; que ma mort au moins
e rende libre, et lui permette d'en
:hoisir un plus digne de lui. Puis-
ses-tu trouver dans la tendresse d'une
ime sensible et vertueuse, le bonheur
que tu mérites! puisses-tu, en goû-
:ant ce bonheur, te souvenir quel-
quefois que tu le dois à la justice
que je vais me rendre! puisses-tu
en te rappelant mes malheurs, mon
repentir et ma fin, donner quelques
larmes à ma mémoire! jusques ici
je ne t'en ai fait répandre que d'a-
mères et de cruelles. Si tu dois en-
core en verser pour moi, que ce
soit au moins de ces larmes que
la vertu paisible et heureuse donne
au crime puni et repentant. Mais

que dis-je ? oublie, s'il est possible, et mes forfaits et ma personne, et jusqu'à mon nom : je t'ai rendue trop malheureuse de mon vivant, pour ne pas souhaiter que ton cœur oppressé respire au moins quand j'aurai cessé de vivre, et ne soit plus troublé d'un sentiment douloureux dont je serois encore le coupable objet. Puisse, hélas ! puisse au moins ce dernier vœu de mon désespoir parvenir jusqu'à toi, et te faire juger combien je suis à plaindre malgré mes crimes, puisque je désire, en expirant, d'être privé de la seule consolation qui pouvoit me rester encore, l'espérance d'exister dans ton souvenir !

Et toi, Dieu vengeur, car les tourmens qui me dévorent me crient que tu existes ; si tu voulois que je les endurasse, que ne me donnois-tu la force de les souffrir ? Prends pitié de ma foiblesse et pardonne-moi si j'y succombe : tu m'es témoin que si je renonce à la vie, ce n'est point pour échapper au supplice de mes remords, c'est pour épargner de nouveaux malheurs à ce

que j'aime, à celle qui a si peu mérité ceux que je lui ai déjà fait souffrir. Etre éternel que j'ai trop long-tems offensé, tendresse conjugale que j'ai outragée; et vous, hommes mes semblables, dont j'ai encouru l'exécration et le mépris, recevez le sacrifice que je vous fais d'une vie dont je ne pourrois que profaner l'usage : si j'ai vécu digne d'horreur, que je meure au moins digne de regrets. Puissent tous ceux qui à l'avenir imiteront mes désordres, imiter aussi la manière dont je m'en punis, et qu'on lise un jour sur mon tombeau : *Ce n'est qu'en se donnant la mort qu'il s'est montré digne de vivre.*

(Il avale le poison.)

Qu'ai-je fait !... seroit-ce un nouvel attentat d'avoir vengé par ma mort, dieu, mon épouse et les hommes ?... non, non, c'est un criminel dont j'ai fait justice. Qu'une sombre et affreuse tranquillité succède au désespoir qui me déchiroit; que le froid mortel qui va glacer mes sens pénètre jusqu'à mon cœur :

l'engourdissement de l'ame est la seule consolation qui me reste. Eternité que j'attends, que je désire et que je crains, je ne te demande point un bonheur dont je suis indigne; l'affaissement que j'éprouve est l'unique bien que je te prie de ne me pas ôter; ne me laisse d'existence que ce qu'il faudra pour le sentir, et pour savoir que la justice suprême a rendu enfin plus heureuse celle que j'aimois?.... Qui la conduit ici.... ô dieu, vous ne m'aviez pas préparé à ce nouveau supplice!... faut-il mourir tant de fois en un jour!

---

# LETTRE

DE

## DAMILAVILLE A D'ALEMBERT,

*Sur les parlemens.*

Il ne faut pas croire que ces parlemens, devenus si redoutables en France, obtiennent, de la part des hommes sensés, les éloges qu'une partie de la nation leur prodigue ; aussi superstitieux que les capucins, et plus ignorans que la Sorbonne, on les a vus, dans ces derniers tems, persécuter les protestans en Languedoc et en Dauphiné; supprimer, sur des rapports infidèles, des ouvrages estimables et utiles aux progrès de la raison ; prendre pour oracles de leurs décisions, des écrivains méprisés et ridicules ; s'occuper avec beaucoup plus de chaleur de l'eucharistie refusée à une tourière de couvent,

que de la grande affaire des impôts ; refuser à tort et à travers d'enregistrer des édits bursaux qu'ils vérifioient quelques mois après sans résistance ; ne rejeter constamment que ceux de ces édits qui étoient contraires à leurs intérêts personnels ; se mêler de tout sans se connoître à rien, et vouloir gouverner à-la-fois l'église et l'Etat sans aimer ni l'un ni l'autre. On a très-bien défini les parlemens *un corps qui ne s'embarrasse guères, que le peuple ait du pain, pouvu qu'il ait la communion, et qui est beaucoup plus occupé de le faire enterrer que de le faire vivre.*

Il faut ajouter que de tous les parlemens du royaume, celui de Paris, composé pour la plus grande partie de bourgeois élevés dans les absurdités du jansénisme, qui ne connoissent de fléau dans l'Etat que la bulle *unigenitus*, est sans comparaison le moins éclairé, et celui dont les idées et les connoissances en tout genre sont les plus étroites ; en voici un exemple sensible. Le

parlement de Toulouse, au commencement de ce siècle, ordonna que le testament de Bayle seroit exécuté, quoique fait hors de France, *un tel homme ne devant pas être regardé comme étranger;* ce sont les termes de l'arrêt. Le parlement de Paris, au milieu de ce même siècle, après cinquante ans de nouvelles lumières, condamna au feu, il y a quelques années, l'*Analyse de Bayle;* et dans l'arrêt qu'il rendit à ce sujet, flétrit la mémoire de ce grand homme par les plus odieuses qualifications. Toulouse, le berceau de l'inquisition, avoit donc en 1700 des magistrats plus éclairés que Paris, le siége de la philosophie, n'en avoit en 1750 : et qu'on vienne après cela nous parler des progrès de l'esprit humain!

Aussi, n'est-ce point aux prêtres et aux moines en général, tout pernicieux qu'ils sont; c'est aux prêtres et aux moines de telle espèce, aux prêtres et aux moines constitutionnaires, que le parlement de Paris a

voué sa haine. Il voudroit élever, faire régner, déifier, s'il le pouvoit, leurs adversaires, et les rendre maîtres des consciences et des esprits: c'est à la sollicitation inspirée par ces fanatiques que le roi rendit, il y a quelques années, une déclaration qui condamne *à la peine de mort* quiconque écrira *quelque chose de contraire* à la religion; déclaration également révoltante par le genre de punition qu'elle prononce, par l'arbitraire qu'elle laisse dans le genre du crime, et par la carrière qu'elle ouvre à l'inquisition la plus atroce. On ose avancer que de toutes les compagnies du royaume, séculières et régulières, ecclésiastiques et laïques, le parlement de Paris est le plus nuisible aux progrès des lumières, et par l'ignorance qui est son apanage, et par le fanatisme qui le guide, et par la nature des peines qu'il peut infliger à ceux qu'il voudra perdre. Les théologiens excommunient, la cour exile, mais le parlement fait pendre et brûler.

Aussi ennemi de la raison que des jésuites, il n'est presque aucun ouvrage favorable à la tolérance, contraire à la superstition, ou même à quelque préjugé que ce puisse être, qui n'éprouve de la part de ce corps une opposition marquée, et quelquefois une persécution ouverte. On l'a vu, en dernier lieu, rendre un arrêt pour demander, sur l'inoculation, l'avis de la Sorbonne, qu'il se garde bien de consulter sur l'acceptation de la bulle, quoique l'une semble un peu plus que l'autre du ressort de la théologie; et cette Sorbonne, que le parlement opprime et méprise, plus sage en cette occasion qu'en beaucoup d'autres, a eu le bon sens de répondre, toute Sorbonne qu'elle est, que ce qui concernoit la santé du corps ne la regardoit pas. On a vu ce même parlement, qui n'a pas les premières notions d'administration ni de commerce, s'opposer à la libre circulation des grains dans l'intérieur de la France, tandis que d'autres parlemens, plus

instruits, demandoient même la libre exportation des grains hors du royaume; et MM. du parlement de Paris n'ont enfin consenti au commerce des blés de province à province, que lorsqu'ils ont vu, sans en pouvoir douter, que leur résistance à ce sujet les rendoit la fable de l'Europe. En un mot, pourvu que la société soit détruite, et que les jansénistes communient *à leur appétit*, peu leur importe d'ailleurs que les ministres soient des tyrans, les citoyens malheureux, la France opprimée au-dedans et avilie au-dehors.

Tels sont, dans la plus exacte vérité, ces hommes qui se disent l'appui de l'Etat; qui, pour avoir acheté six à sept mille écus la permission de juger des procès, se croient le droit et le talent d'être les régens du royaume, les mentors et les tuteurs des rois, et qui seroient tout au plus d'assez bons marguilliers de leur paroisse. On a dit très-finement, à l'article *Gazette* de l'Encyclopédie, que dans ces

ces relations hebdomadaires, dont le mérite doit être la simplicité, les épithètes et les éloges sont ridicules; et qu'en parlant par exemple du parlement de Paris, il ne faut pas dire comme les gazetiers d'Amsterdam et d'Utrecht: *Ces pères de la patrie, cet auguste corps,* qu'il faut dire, *le parlement* tout court.

Néanmoins, avec tant de titres pour être méprisés, la foiblesse du gouvernement et l'autorité qu'il a laissé prendre à ces bourgeois, les a rendus redoutables à tous les ordres de la nation, au roi comme au peuple, aux grands comme aux petits, aux philosophes comme au clergé, aux foux comme aux sages. Ce sont ces hommes sans génie, sans connoissances, sans véritable amour du bien public, qui ont consommé si rapidement la destruction de cette société, redoutable aux souverains mêmes ».

Ici se termine le manuscrit : vraisemblablement il devoit avoir une suite, que sans doute on regrettera peu ; la conduite des parlemens est une apologie suffisante de tous les reproches amers et injustes dont

leur détracteur ose les charger. Les membres les plus éclairés de ce corps en auraient dû conclure combien il lui importait de favoriser en tout genre le progrès des lumières, de réprimer les fanatiques de toutes les sectes ; enfin de se montrer de plus en plus digne de la confiance du monarque, qu'il avait obtenue, et de celle de la nation, dont il avait le bonheur de jouir.

---

## *AVERTISSEMENT.*

*La pièce suivante, qui est proprement une critique anonyme du Discours préliminaire de l'Encyclopédie, a été insérée dans le Journal des savans, édition de Hollande, et non de Paris, au mois de novembre* 1751. *L'auteur du* Discours *y a joint quelques notes, où il répond à son censeur.*

# CRITIQUE

DU

# DISCOURS PRÉLIMINAIRE

## DE L'ENCYCLOPÉDIE,

*Et réponse de d'Alembert.*

On ne sauroit assez louer les auteurs du *Dictionnaire encyclopédique*, d'une entreprise aussi considérable qu'est la leur à tous égards. S'il a fallu du courage pour en braver les difficultés, il n'a pas été besoin de moins d'habileté pour les surmonter; et le service qu'ils rendent par-là à la république des lettres, est assurément de nature à mériter toute sa reconnoissance. Rassembler ainsi les arts et les sciences dans un corps d'ouvrage, est le moyen sans doute d'en faciliter l'étude jusqu'à un certain point. Quoiqu'un tel secours soit bien éloigné de former par lui-même des savans en tout genre, il

invite du moins à le devenir ; et s'il peut avoir d'un côté le mauvais effet de flatter à-la-fois la paresse et la vanité de mille gens, qui aiment mieux prendre une légère teinture de tout que de s'assujettir au travail nécessaire pour savoir quelque chose à fond, il peut aussi donner lieu aux vrais partisans des lettres, d'étendre davantage leurs lumières, et de profiter des rapports qu'ont entre eux les divers objets de nos connoissances, pour cultiver avec plus de succès le genre qu'ils ont embrassé. Les sciences ainsi rapprochées, s'entr'aident les unes les autres, et il en rejaillit un certain éclat très-propre à fortifier l'esprit et à l'embellir. Mais un travail si vaste demande aussi une grande étendue de talens. En effet, quelles lumières ne faut-il pas, non-seulement pour embrasser le cercle entier des sciences, mais pour saisir dans chaque science ce qu'elle a d'essentiel ; pour les apprécier toutes, en marquant à chacune le vrai rang qui lui convient, en expliquant leurs dépendances mutuelles, et cette espèce de généalogie

par où on les voit remonter vers une souche commune, naître pour ainsi dire les unes des autres, et s'assujettir aux lois d'une juste subordination ? La préface que M. *d'Alembert* a mise à la tête de ce grand ouvrage, est bien propre à prévenir en sa faveur. C'est un morceau de génie, où brille un savoir exquis, revêtu de toutes les grâces du style. On y voit un esprit noble, élevé, vraiment philosophique ; un discours nourri, pour ainsi dire, de réflexions lumineuses qui forment un tissu très-serré et très-délicat.

Qu'il me soit cependant permis de lui reprocher, que pour un philosophe ennemi des préjugés, il se livre un peu trop au goût de sa nation et de son siècle ; et que pour un juge qui devroit tenir la balance égale entre les sciences et les savans, la mode et les préventions régnantes ont un peu trop de pouvoir sur lui. On sait qu'il n'est pas jusqu'au choix des études, qui ne soit soumis chez les hommes à l'empire de la mode. Celle d'aujourd'hui, c'est la *géométrie*, la *physique* et le *bel-esprit*;

tout le reste est presque regardé comme s'il n'existoit point. De là le peu de cas qu'on fait des autres sciences, et le peu de justice quel'on rend à ceux qui les ont cultivées avec le plus de succès. Le discours de M. *d'Alembert*, quelque excellent qu'il soit d'ailleurs, se ressent de ce défaut. Je vais le montrer par rapport à la *métaphysique*, en examinant ce que l'auteur dit de celle de *Descartes*. Au reste, si je prends la liberté de relever à cet égard quelques-unes de ses méprises, tout ce qui en résultera, ce sera de regretter qu'avec le beau génie qu'il a reçu du ciel, il ne se soit pas appliqué plus particulièrement à une science à laquelle il auroit pu faire tant d'honneur.

Ecoutons-le parler. Selon lui, la *métaphysique de* Descartes, *aussi ingénieuse et aussi nouvelle que sa physique, a eu le même sort à-peu-près*, c'est-à-dire, d'être abandonnée. *Il se trompa sans doute,* ajoute-t-il, *en admettant les idées innées : mais s'il eût retenu de la secte* Péripatéticienne *la seule vérité qu'elle*

*enseignoit sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs qui déshonoroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner.* L'apologie qu'il prête ici à *Descartes* n'a nulle solidité. Et pourquoi, je vous prie, les erreurs mêlées à cette vérité prétendue, en eussent-elles été plus mal-aisées à déraciner (*a*), si *Descartes* eût pris

(*a*) Il faut, ce me semble, bien peu connoître les hommes, et sur-tout les philosophes, pour faire cette objection. Il leur est bien plus aisé et bien plus ordinaire de passer tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, que de faire tranquillement le triage des systèmes et des opinions. La comparaison de l'or ne prouve rien : 1.° il est des matières dont on ne le sépare qu'avec beaucoup de difficultés ; 2.° les opinions les plus disparates s'amalgament ensemble à merveille dans l'esprit des hommes. A l'égard de Descartes, il pouvoit être de bonne-foi sur les idées innées ; ainsi, sans être *mal-adroit*, il est très-possible qu'il n'ait pas même pensé à faire la séparation dont nous parlons. Mais quand il l'auroit faite, je crois que sa philosophie auroit eu encore plus de peine à être reçue : elle eût été moins connue, et cela lui auroit fait tort. Il y a ici bien des nuances à distinguer : un philosophe qui veut tout renverser, révolte d'abord, et il est

le parti de la retenir, puisqu'elles le déshonoroient, et qu'après tout ce sont des erreurs ? Est-il donc si mal-aisé de séparer d'avec l'or, des matières étrangères, incapables par leur nature de s'incorporer avec lui ? On ne conçoit pas bien que cet alliage, unique effet du hasard, ou d'une mauvaise adresse des hommes, soit si difficile à détruire, ni que *Descartes* ait été assez mal-adroit pour n'en pouvoir venir à bout.

*En donnant le change aux philosophes, ou à ceux qui croient l'être,* poursuit M. d'Alembert, *on leur*

persécuté long-tems : cependant comme il attire l'attention, on se résout avec beaucoup de peine à l'écouter enfin ; on trouve qu'il a raison sur certains points, bientôt l'enthousiasme s'en mêle, et il a raison sur tout. Au contraire, un philosophe qui fait, comme Bacon, la séparation de l'erreur et de la vérité, sans ostentation et sans bruit, n'est presque pas regardé ; on va son train, et on ne s'avise de le trouver admirable que long-tems après sa mort, lorsque le flux et reflux des esprits, à force d'agiter les différentes matières, a enfin tout mis à sa place. D'ailleurs j'ai dit *peut-être*, quoique j'eusse pu le supprimer.

*apprend du moins à se défier de leurs lumières ; et cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi* Descartes *a-t-il été persécuté de son vivant* (*b*), *comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.* Je ne sens pas la liaison de cette dernière réflexion avec ce qui la précède. Si *Descartes*, en apprenant aux philosophes à se défier de leurs lumières, leur fit faire un premier pas vers la vérité, ils en furent donc plus disposés à la recevoir; et l'idée qu'il la leur apportoit, ne dut point les engager à le persécuter de son vivant. Qu'on y prenne garde, il y a je ne sais quoi de louche dans cette pensée : c'est du pur bel-esprit *.

(*b*) L'auteur, dans cette objection, confond les *hommes* du siècle de Descartes, avec les *philosophes* du siècle suivant, ou avec le petit nombre de *philosophes* qu'il éclaira de son tems. En faisant cette distinction, énoncée dans plusieurs endroits du discours préliminaire, l'objection s'évanouit.

* Telle est cette autre phrase du *discours : Lulli, créateur d'un chant propre à notre langue, rendoit par sa musique aux poëmes de* Quinault, *l'immortalité*

Au sujet de l'*attraction Newtonienne*, on lit cette réflexion *Après tout quel mal auroit-il* ( Newton ) *fait à la philosophie, en nous donnant lieu de penser que la matière peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, et en nous désabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connoître toutes?* Ce langage s'entend de reste, c'est-à-dire qu'il n'y a nul inconvénient à croire que cette matière, que nos yeux voient, et que notre esprit conçoit comme une substance étendue, impénétrable *, uniquement susceptible d'être mue par un

*qu'elle recevoit* (c). Cette immortalité que la musique de *Lulli* reçoit des poëmes de *Quinault* et qu'elle leur rend, frise un peu le galimatias. On ne peut recevoir l'immortalité de celui à qui on la donne.

(c) Je ne vois pas où est le galimatias, quand je dis que Quinault et Lulli se sont donné réciproquement l'immortalité à l'un et à l'autre : c'est dire, ce me semble, fort clairement que Lulli, auroit suffi pour immortaliser Quinault, si Quinault eût été moins grand, et que Quinault est dans le même cas par rapport à Lulli.

* Plus haut il dit que l'impénétrabilité, rendue à l'étendue figurée, est ce qui constitue le corps physique.

agent, ou ébranlée par le choc d'une autre matière, est capable aussi d'ébranler sans choc, et par une vertu différente de son propre mouvement, d'autres corps éloignés d'elle; d'agir sur eux sans les toucher, à la manière des esprits; de produire en eux un mouvement, ou une tendance au mouvement, qu'elle ne peut produire en soi. Il me semble pourtant que ce seroit corrompre la philosophie et en étouffer les plus pures lumières, que de nous persuader cela; que ce seroit nous faire marcher à grands pas, non vers la vérité, mais vers un *pyrrhonisme* (*d*)

(*d*) Il n'y a point de *pyrrhonisme* à tout cela. Tout peut être réglé par un être suprême, l'attraction comme l'impulsion. L'auteur de l'objection croit-il les lois de l'impulsion nécessaires? ce seroit donner beau jeu aux athées. Mais si ces lois dépendent de Dieu, et s'il pouvoit en établir d'autres, pourquoi n'auroit-il pas voulu aussi que les corps éloignés tendissent à s'approcher? A l'égard de la cause de l'attraction, il est clair pour qui a lu Newton, que ce philosophe étoit très-porté à la regarder comme une loi primitive; la seule *réciprocité* d'attraction qu'il admettoit en

qui obscurcit les notions les plus claires, embrouille les principes les plus simples, et par ce moyen renverse toute vérité. Assurément le chevalier *Newton* n'eut jamais cette pensée; et lui imputer un pareil dessein, c'est faire outrage à sa mémoire. Il crut, il étoit trop grand philosophe pour ne le pas sentir, que l'*attraction* a pour cause une impulsion cachée dont nous ignorons les lois. Il l'a même assez clairement insinué dans son *Optique*.

*A l'égard de la métaphysique* (c'est M. *d'Alembert* qui parle), *il paroît que* Newton *ne l'avoit pas entièrement négligée. Il étoit trop*

est la preuve; il faisoit mouvoir les planètes dans un espace *non résistant*, en s'attirant les unes les autres : je ne vois point là d'impulsion; il a laissé imprimer à la tête de ses principes l'écrit de M. Cotte sur l'attraction, où on la regarde comme essentielle à la matière : il est vrai qu'il dit en deux ou trois endroits, que *peut-être* elle vient de l'impulsion; cela veut dire que *peut-être* aussi n'en vient-elle pas. D'ailleurs je voudrois bien savoir si une *impulsion cachée dont nous ignorons les lois* est plus aisée à comprendre que l'attraction.

*grand philosophe pour ne pas sentir qu'elle est la base de nos connoissances*, et qu'il faut chercher dans elle seule des notions nettes et exactes de tout.* Un peu plus bas il la qualifie pourtant de *science souvent incertaine et contentieuse*, sur laquelle *Newton* crut difficile de donner au genre humain des lumières bien satisfaisantes et bien étendues. On diroit, à l'entendre parler de la sorte, que la physique n'a point d'incertitudes, et qu'il n'y eut jamais de disputes parmi les physiciens. D'ailleurs, M. *d'Alembert* nous obligeroit de nous apprendre comment une *science si contentieuse* et *si incertaine* (e), peut être *la base de nos connoissances*, et leur devenir tellement nécessaire qu'il faille *chercher dans elle seule des notions exactes*

(e) La métaphysique peut être *la base de nos connoissances* et être *souvent incertaine.* De là il s'ensuit seulement que nous savons clairement et certainement très-peu de chose. Elle nous fournit des notions nettes et exactes de tout ce que nous savons clairement; mais elle reste souvent en chemin, et nous y *cherchons* ce que nous n'y trouvons pas toujours.

*de tout.* On ne sait pas trop comment accorder ici le blâme avec l'éloge.

*Ce que* Newton *n'avoit osé*, Locke *l'entreprit et l'exécuta avec succès. On peut dire qu'il créa la métaphysique, à-peu-près comme* Newton *avoit créé la physique.* Ce sont là des hyperboles que l'on passeroit à certains poètes que nous connoissons, mais qui siéent mal dans la bouche d'un philosophe, qui doit tout dire du ton simple et tranquille de la vérité. Nos jeunes écrivains d'aujourd'hui enflent tout autrement le leur : ils ne parlent que de *créer*, comme si les sciences ne faisoient que de sortir du chaos, comme si le monde venoit de naître. On ne sauroit nier que M. *d'Alembert* ne soit un peu trop sur ce ton-là. Pour mieux exalter son secret, il falloit absolument anéantir tous ceux qui l'ont devancé dans la même carrière; il falloit qu'avant lui la *métaphysique* n'existât pas ; que *Descartes*, *Arnaud*, *Mallebranche*, *Cudworth*, n'eussent pas seulement ébauché cette sience. En effet, à l'égard

de *Locke*, notre auteur semble n'avoir eu d'autre crainte que de ne le pas louer assez. *Il conçut*, dit-il, *que les abstractions et les questions ridicules qu'on avoit jusqu'alors agitées, et qui avoient fait comme la substance de la philosophie, étoient la partie qu'il falloit surtout proscrire, pour connoître notre ame, ses idées, ses affections. Il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auroient mal instruit ; il se contenta de descendre profondément en lui-même ; et après s'être pour ainsi dire contemplé long-tems, il ne fit, dans son* Traité de l'entendement humain, *que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vu.* Tout cela est agréablement dit. Je me contente de demander si ces éloges appartiennent à *Locke* exclusivement à tout autre ? Avant lui *Descartes* n'avoit-il point proscrit mille questions ridicules (*f*),

(*f*) Sans doute ; mais il est ici question des *abstractions*, de l'abus des signes, et des questions ridicules qui en résultoient : c'est sur quoi Locke me paroît avoir surpassé tous les autres philosophes. Voy. son ch. *sur*

qui avoient fait jusqu'alors la substance de la philosophie ? Plusieurs années avant que M. *Locke* se fût avisé d'écrire, le P. *Mallebranche* n'avoit-il point démêlé les principales causes de nos erreurs ? n'avoit-il point distingué celles qui viennent des sens, celles que produit l'imagination, celles que nos passions font naître ? Que l'auteur du *Dictionnaire encyclopédique* daigne ouvrir la *Recherche de la vérité;* il verra que pour connoître notre ame, au lieu d'étudier les livres qui l'auroient mal instruit, le P. *Mallebranche* se contenta de descendre profondément en lui-même; et qu'après s'être pour ainsi dire contemplé long-tems, il ne fit dans son livre que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vu (g); miroir

*l'abus des mots*; à l'égard de Mallebranche, on croit lui avoir rendu exactement justice. Voy. le Disc. préliminaire, pag. 28.

(*g*) Ce miroir a été souvent terne pour le P. Malebranche : il lui a appris que *nous voyons tout en Dieu*; *qu'on ne sauroit prouver l'existence des corps par la raison*; et mille autres choses tout aussi vraies.

où, pour l'observer en passant, M. *Locke* lui-même a vu bien des choses dont, sans s'en vanter, il a su faire son profit. Dérober ainsi au célèbre auteur de la *Recherche*, des traits qui le caractérisent, pour en orner le portrait d'un écrivain plus moderne, est un procédé, ce me semble, où l'exacte justesse et l'impartialité sont un peu blessées. Je me suis aperçu, en lisant le discours préliminaire de M. *d'Alembert*, qu'il y tombe plus d'une fois dans ce défaut de précision. Par exemple, en parlant de l'auteur du *Discours sur la figure des Astres*, *il joint*, dit-il, *à des connoissances géométriques très-étendues, ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lu ses ouvrages*. Mais avant lui, d'autres n'avoient-ils pas pleinement désabusé le public d'un tel préjugé? n'avoit-on point lu des ouvrages (*h*) où la réunion de ces deux talens

(*h*) On veut sans doute parler ici de M. de Fontenelle ; mais il n'est rien moins que grand géomètre. D'ailleurs cet éloge de M. de Maupertuis n'est point exclusif.

paroît avec encore plus d'éclat ? Ailleurs, au sujet de l'auteur de *la Henriade*, après avoir remarqué qu'il est sûr d'obtenir, parmi le très-petit nombre des grands poëtes, une place distinguée, et qui n'est qu'à lui; il ajoute que cet écrivain possède en même tems au plus haut degré un talent *que n'a presque aucun poëte*, même dans un degré *médiocre*, celui d'écrire en prose (*i*). Quoi ! *Corneille*, *Racine*, *Despréaux*, *la Fontaine*, M. *de la Motte* ( je pourrois grossir cette

(*i*) Despréaux, de l'aveu de tous les gens de goût, écrivoit très-mal et très-lourdement en prose. La Motte écrivoit bien, mais ne doit pas être regardé comme un poëte; la Fontaine et Rousseau écrivoient très-mal en prose l'un et l'autre : les discours de Corneille sur la tragédie, sont excellens pour le fond ; mais si on veut en juger le style, qu'on le compare aux Provinciales, et à d'autres bons ouvrages du même tems. Racine a écrit en prose très - peu, quelquefois bien, comme dans son discours à l'académie pour la réception de Thomas Corneille, et quelquefois mal ou médiocrement, comme dans les préfaces de ses tragédies. Il n'y a donc *presque* aucun poëte qui ait médiocrement écrit en prose.

liste, mais c'est en nommer assez sur *le très-petit nombre de grands poètes*), n'eurent-ils pas, même dans un degré médiocre, le talent d'écrire en prose? Je dirai plus : celle de M. *de Voltaire* efface-t-elle la leur? On voit bien que l'enthousiasme saisit quelquefois les géomètres, et que la chaleur de l'amitié les emporte.

Pour ce qui regarde *Locke*, M. *d'Alembert* nous assure qu'il réduisit la *métaphysique* à ce qu'elle doit être en effet, *la physique expérimentale de l'ame*. A cette courte définition, il ajoute, afin de la mieux éclaircir, que *cette espèce de physique est très-différente de celle des corps, non-seulement par son objet, mais par sa manière de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir et on découvre souvent des phénomènes inconnus; dans l'autre, les faits aussi anciens que le monde, existent également dans tous les hommes : tant pis pour qui croit en voir de nouveaux*. Je ne sais si c'est ma faute, mais cette différence m'échappe. En effet, rien n'empêche

que ces faits, aussi anciens que le monde, et qui existent également dans tous les hommes, ne puissent demeurer long-tems inconnus à ces mêmes hommes (*k*). Ils seront nouveaux aux yeux de quiconque les aperçoit pour la première fois. Ces mêmes faits dont il nous parle, *Locke* ne les a-t-il pas découverts, en descendant profondément en lui-même? Le miroir où il s'étoit vu, ce miroir

(*k*) Locke n'a proprement rien *découvert*; il n'a fait que l'*histoire* de ce que sentent tous les hommes,

> De ce vrai dont tous les esprits
> Ont en eux-mêmes la semence,
> Qu'on ne cultive point, et que l'on est surpris
> De trouver vrai quand on y pense.

Il n'y a en métaphysique que cette manière de *créer*. Les phénomènes de physique, au contraire, n'existent point dans nous et nous sont totalement étrangers. Ces phénomènes dépendent de différentes combinaisons des parties de la matière; et si plusieurs sont aussi anciens que le monde, il en est aussi un très-grand nombre qui existent *pour la première fois*, lorsqu'on donne à certaines parties une combinaison nouvelle. Le phénomène de la boussole n'a commencé d'exister que lorsqu'on s'est avisé de suspendre une aiguille aimantée sur un pivot; la quantité de sa déclinaison et de son inclinaison

que son livre présente aux hommes, ne leur avoit donc rien montré qui leur fût nouveau ? ou bien seroit-ce qu'il n'y a plus rien à voir après lui ? Que M. *d'Alembert* se désabuse ; les nouveautés en ce genre ne seront épuisées de long-tems. Demandez-le à ceux qui étudient le cœur humain ; car cette étude est aussi une espèce *de physique expérimentale de l'ame. Mais dans la physique*, dit M. *d'Alembert, on peut découvrir et*

varie tous les jours, et offre par conséquent tous les jours des faits nouveaux : on ne savoit presque rien sur l'électricité, avant qu'on se fût avisé de suspendre un homme avec des cordes de soie, ou de le placer sur un gâteau de résine, d'approcher un tube de ses pieds ; etc. ; en un mot les expériences sont tout-à-fait nouvelles, lorsqu'on fait de nouvelles combinaisons. Nous voyons tous les jours en chimie, des faits qui peut-être arrivent pour la première fois, parce qu'on ne s'étoit point encore avisé d'opérer de certaine façon sur telle et telle matière. Le phénomène de la poudre à canon n'a commencé que du tems du moine Bacon, etc. ; au contraire le fond d'idées primitives et de passions est réellement le même chez tous les hommes, et ce fond n'offre pas des combinaisons immenses, à beaucoup près.

*on découvre souvent des phénomènes inconnus.* Ces phénomènes ne sont-ils donc pas aussi anciens que le monde? L'attraction des corps, la différente réfrangibilité des rayons du soleil, l'électricité, tout cela n'a-t-il donc commencé d'être que du moment que nos physiciens modernes ont commencé d'en parler?

*La métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang et servir comme de base.* C'est à cette *physique expérimentale de l'ame*, que se réduit, selon M. *d'Alembert*, toute la *métaphysique* : car on voit assez qu'il en exclut un autre objet, qui sembleroit également devoir lui appartenir, et qu'il n'admet, par conséquent, aucune science naturelle de Dieu (*l*).

(*l*) Cette imputation est d'autant plus injuste, que je reconnois formellement l'existence de Dieu ; il est vrai que je ne crois pas que nous puissions aller beaucoup plus

Tout

Tout consiste en de simples faits touchant l'ame humaine ; faits dont l'expérience nous instruit, comme elle nous instruit des différentes propriétés des corps physiques, et qu'il ne s'agit plus que de réunir et d'expliquer du mieux qu'on peut les uns par les autres. La *métaphysique* une science de faits ! vraiment l'idée est singulière. Mais M. *d'Alembert* me permettra de l'arrêter ici pour lui dire qu'il se trompe.

J'avoue que la première de nos connoissances, qui est celle que nous avons de nous-mêmes, nous la devons à l'expérience. L'existence de notre ame est un fait dont le sentiment intime que nous en avons nous donne la certitude : nous découvrons de même ses diverses pro-

loin, par la raison seule. D'ailleurs c'est par la *physique expérimentale de l'ame*, c'est-à-dire, en réfléchissant sur nous et en nous observant nous-mêmes et nos propres idées, que nous découvrons que Dieu existe, et que nous parvenons à nous former des notions nettes sur les principes même des autres sciences, ou du moins à nous assurer que sur plusieurs points les notions nettes sont impossibles pour nous.

priétés, à mesure qu'elle agit, qu'elle reçoit de certaines impressions, qu'elle passe d'un état à un autre; de même que par l'impression que les corps font sur nos sens, et par l'action réciproque des corps entre eux, nous découvrons leurs qualités physiques, les lois de leur mouvement, etc. Ce sont là autant de faits qui s'enchaînent, qui se déduisent l'un de l'autre, qui s'expliquent par leur liaison mutuelle. Mais ces faits, devenus l'objet de nos réflexions, réveillent en nous des idées par où nous nous représentons la nature de ces mêmes choses, dont l'existence actuelle est un simple fait. Ce sont ces idées abstraites, immuables, universelles, considérées dans leurs rapports innombrables, qui sont l'objet propre de la *métaphysique*. De là ces axiomes, ces vérités éternelles (*m*), ces premiers prin-

(*m*) Ces axiomes et ces premières vérités sont des propositions purement identiques, et inutiles pour répandre du jour sur nos connoissances. C'est ce que Locke a très-bien prouvé. Voy. l'article *axiome* de l'Encyclopédie.

cipes auxquels viennent s'assujettir en dernier ressort toutes nos connoissances : c'est d'eux qu'elles tiennent tout ce qu'elles ont de lumière et de certitude. Ainsi la *physique*, la *morale*, l'*histoire* même, doivent remonter jusque-là, pour mériter le titre de *vraies sciences*. C'est dans les idées que nous montrent les raisons, la nature et la vérité des choses, que se trouve la cause de tout ce que l'expérience nous apprend. Nos sens nous avertissent de l'existence des corps : un sentiment intime nous convainc de la nôtre propre, c'est-à-dire, de l'existence de notre ame et de ses diverses opérations. Jusque-là s'étend le ressort de la *physique :* mais au-dessus d'elle s'élève le monde des pures idées, qui nous éclaire sur l'essence des corps et sur celle des esprits, pour nous apprendre à distinguer ces deux genres de substances, et pour nous rendre raison des divers phénomènes que l'expérience nous y découvre. Voilà en quoi consiste la *métaphysique*, qu'on peut définir *la science des idées*. Sans cette science par

excellence, les autres n'auroient rien de clair ni rien de certain ; elles ne seroient qu'un amas de faits, dont la liaison arbitraire laisseroit notre esprit dans de profondes ténèbres. C'est à cette *métaphysique*, aujourd'hui si décriée, que nous devons les preuves de l'existence d'un Dieu, de ses perfections infinies ; celle de l'immatérialité de notre ame, et de sa distinction d'avec le corps, malgré le lien incompréhensible qui les unit : c'est elle qui nous montre la différence essentielle du juste et de l'injuste, et qui nous découvre dans les lois éternelles de l'ordre, la base de toute morale ; c'est elle qui nous assurant qu'il y a des corps et un univers matériel, nous convainc que Dieu l'a créé de rien, qu'il en est le premier moteur, et que, par les lois du mouvement, il y a produit et y entretient les innombrables merveilles qui y reluisent de toutes parts. La *physique* a bien pour son domaine le détail des faits qui roulent sur l'application de ces lois ; mais il appartient à la seule *métaphysique* de nous apprendre leur conformité avec

la nature des corps, et de nous montrer clairement leur origine dans la volonté infiniment sage d'un être qui n'est point corps. En un mot, si l'industrie qui compare entre eux les différens rapports de nos sens pour constater par cette comparaison les phénomènes sensibles, est ce qui fait le *physicien*, la science intellectuelle, qui consiste à consulter les idées immuables et primitives, forme le *vrai philosophe*, tandis qu'elle confond le *pyrrhonien* et l'*athée*.

Je ne craindrai point de le dire, rien n'a davantage favorisé les rapides progrès du *pyrrhonisme* et du *matérialisme* dans notre siècle, que l'oubli où tombe de nos jours cette science si mal connue, si peu goûtée, si hautement méprisée de ceux-là même qui en devroient le mieux connoître le prix. L'affectation de certaines gens à la décrier, ne fait que trop justement soupçonner leur penchant pour ces communes pestes de la *religion* et de la *vraie philosophie*. Je joins le *matérialisme* au *pyrrhonisme*, parce que ces deux

folies ont ensemble une liaison intime. En effet, quand on doute si la matière n'est pas capable de pensée et d'action proprement dite ; s'il n'y a point en elle de propriétés inconnues qui la rendent cause du mouvement, du sentiment, etc., on peut alors hardiment douter de tout. Si malgré la clarté des notions qui distinguent les corps d'avec les esprits, il est seulement possible que les attributs des uns puissent se communiquer aux autres, dès-lors il n'y a plus absolument rien de certain. Adieu désormais l'évidence de nos idées. Et si nous y renonçons une fois, nous voilà réduits à n'en croire que le témoignage des sens ; encore ce témoignage, devenu très-équivoque et très-incertain, ne nous laisse-t-il pour toute vérité connue, que celle de notre propre existence.

Si nous en croyons M. *d'Alembert*, *Descartes* se trompe sans doute en admettant les idées innées. Non-seulement il décide de la sorte, mais dédaignant comme il le fait d'en alléguer la moindre raison, il laisse entendre que la fausseté de cette opi-

nion de *Descartes* est généralement reconnue. Il ajoute que *l'origine de nos idées par les sens est la seule vérité que la secte* péripatéticienne *ait enseignée.* La seule, c'est beaucoup dire; mais tenons-nous-en au point en question. *Descartes se trompa sans doute.* M. *d'Alembert* nous auroit fait plaisir de nous apporter la preuve d'une assertion si positive et si fière. Qu'il la cherche dans sa *physique expérimentale de l'ame*, j'ose lui déclarer bien positivement qu'il ne l'y trouvera jamais. Je pourrois m'en tenir à ce défi : mais je veux faire plus; je vais, avec sa permission, lui prouver les idées innées (*n*); ce qui me sera d'autant plus aisé, que dans son discours prélimi-

(*n*) Voilà un galimatias bien ridicule sur les *idées innées.* Les corps sans doute ne sauroient agir sur l'ame. Donc c'est Dieu, qui, à l'occasion des corps, produit dans l'ame les sensations, lorsque les corps agissent sur nos sens; il ne les produit pas auparavant. Par les réflexions que nous faisons sur ces sensations, *Dieu* nous conduit à la connoissance de lui-même, et aux autres notions intellectuelles qu'il produit en nous. Voilà ce que j'ai développé claire-

naire il reconnoît formellement l'immatérialité de l'ame. Prenant droit sur cet aveu, voici comment je raisonne. Si l'ame n'est point matière, il est bien sûr que les corps extérieurs qui agissent sur nos organes, ne lui communiquent ni la sensation ni l'idée qu'elle a d'eux; ils n'agissent point sur elle, puisque n'étant point corporelle ils ne sauroient la toucher. Ils ne lui donnent point des idées qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Ils ne peuvent tout au plus que servir d'occasion pour exciter en elle de pareilles idées. Il est constant que ni nos perceptions sensibles ne naissent de l'ébranlement de nos organes, ni nos idées intellectuelles de nos idées sensibles; car *le moins ne sauroit produire le plus; et une*

ment dans le discours préliminaire. En un mot, nous commençons par les sensations, et nous *acquérons* ensuite les autres idées que Dieu nous donne à mesure : il n'y a donc point d'*idées innées*. En voilà assez pour réduire à sa juste valeur la prétendue démonstration qu'on donne ici, et dont il seroit facile de montrer toutes les obscurités et les inconséquences : je les ai simplement soulignées.

*sensation quelconque renferme plus de perfection que n'en renferme un mouvement local ; comme une idée pure en renferme plus qu'une sensation.* Seulement est-il vrai qu'en vertu d'un ordre établi de Dieu, cet ébranlement est suivi des sensations, et les sensations occasionnent la naissance des pures idées. *Ces sensations, ces idées pures, sont autant de perceptions qui naissent de notre fond intelligent*, autant de modifications de notre substance pensante, *autant de propriétés* de cette substance; puisque, soit que Dieu les excite en nous, *soit que l'ame par sa propre action se les rende actuellement présentes, elles n'appartiennent pas moins à sa nature, que les figures à celle de la matière. Mais ces perceptions nous représentant essentiellement leurs objets, il s'ensuit que notre ame a le pouvoir de se représenter les objets; que sa seule nature, sans y rien ajouter du dehors, la rend capable de les voir; que ses idées appartiennent à son essence, où Dieu pour ainsi dire les grava en la for-*

*mant ; que par conséquent il ne les crée nullement en elle après coup, ni ne les lui fournit à mesure qu'elle en a besoin ; beaucoup moins peut-on dire qu'elles nous viennent par le canal des sens.*

J'avoue que le *développement* des notions intellectuelles est assujetti à certaines lois, et que notre ame ne parvient que par degrés *à s'en faciliter l'usage.* C'est *avec effort*, au moyen de la réflexion et du raisonnement, qu'elle les *démêle.* Cela s'appelle vulgairement acquérir des idées : mais *on parleroit plus juste*, en disant que *c'est se rendre leurs objets présens, apprendre à se familiariser avec eux, contracter l'habitude de les voir.* C'est donc d'abord sur ces perceptions sensibles que l'ame travaille ; elle les abstrait, les généralise, les décompose, en forme divers assemblages et divers assortimens. Ainsi tout ce que *Locke* observe et que l'expérience nous montre au sujet de nos idées, doit arriver en effet : mais on auroit tort d'en conclure, ou que les sens nous les envoient du dehors, ou que nous en

soyons nous-mêmes les créateurs. Songeons-y bien, le raisonnement ne produit point nos idées ; il les suppose ; il n'est autre chose que l'attention ou l'action de l'ame, *qui opère dans une certaine suite dont ces mêmes idées sont la règle. Et de là vient que la raison est immuable, et la même dans tous les hommes ; ces idées se réveillent à l'occasion de nos perceptions sensibles ; comme celles-ci naissent à leur tour à l'occasion de l'ébranlement de nos organes.* Telle est la doctrine de *Descartes*, que M. *Arnaud* a si bien développée dans sa dispute avec le P. *Mallebranche*, et que depuis, l'illustre *Leibnitz* a mise dans un si beau jour. L'expérience n'apporte rien pour la réfuter, et il s'en faut beaucoup qu'*Aristote* n'ait ici gain de cause contre *Platon*. En établissant que notre ame, dans la suite de ses opérations, s'assujettit à de certaines lois, on ne prouve point, ni qu'il ne soit pas essentiel à l'ame de penser, ni que chacune de ses pensées particulières ne soit pas essentiellement représentative

de quelque objet. Voilà pourtant, à la bien entendre, à quoi se réduit la doctrine des idées innées; et il y a lieu de s'étonner qu'un esprit aussi subtil que *Locke* n'ait point vu cela. Mais ce qui étonneroit bien plus, si on ne connoissoit pas les hommes, c'est que sa seule autorité ait empêché tant d'autres esprits de la voir. Notre siècle témoigne pour cet écrivain une prévention, dont, mettant son mérite à part, qui véritablement n'est pas médiocre, on ne peut s'empêcher de reconnoître la source dans le libertinage même du siècle, et dans ce que certains principes du philosophe *anglois* ne favorisent que trop l'impiété, par des conséquences que lui-même n'admettoit pas; car tous ceux qui l'ont connu, attestent unanimement la sincérité de son *christianisme*, et son grand respect pour la *religion*; respect dont plusieurs de ses écrits sont les monumens. Mais il doutoit si la matière n'est point capable de penser; il nioit que nous ayons en nous les principes innés de la morale: c'est-là plus qu'il n'en falloit pour le ren-

dre l'idole de nos *beaux-esprits pyrrhoniens*; espèce de raisonneurs qui savent, mieux que qui que ce soit, s'aider de l'autorité des grands noms. Aussi le petit nombre de juges en ces matières, rabattent-ils un peu, sur cela seul, de la haute idée qu'on a prise de son talent métaphysique, et mettent-ils à cet égard les *Cudworth* (o), les *King*, les *Clarke*, les *Berkeley* beaucoup au-dessus de lui. Revenons à *Descartes*. M. *d'Alembert* entreprend à la fois son apologie et son éloge : pour son apologie, c'est lui faire assurément beaucoup de grâce ; quant à l'éloge, quoique magnifique en apparence, il me paroît assez maigre dans le fond. Il est vrai que sur son mérite en *géométrie* on lui rend pleine justice : mais en qualité de *philosophe*, de quoi le loue-t-on? d'avoir eu le

(o) Je ne connois point King. Cudworth a, ce me semble, été bien moins sage que Locke ; ses natures intellectuelles et plastiques le prouvent assez : j'en dis autant de Clarke, qui d'ailleurs a été postérieur à Locke ; pour Berckley, c'étoit un fou de beaucoup d'esprit.

courage de combattre les vieux préjugés, seulement pour en mettre d'autres à la place : il n'est point venu apporter la vérité aux hommes. Sa *métaphysique* ne contient que des chimères : pour sa *physique*, M. *d'Alembert* n'avoit garde de ne la pas traiter de roman. *Ses tourbillons aujourd'hui*, dit-il, *sont devenus presque ridicules, et ses plus zélés partisans n'osent plus même les nommer.* Mais n'est-il pas bien surprenant qu'avec tout ce qu'il falloit pour changer la face de la *philosophie*, avec un esprit très-conséquent, avec des connoissances puisées dans lui-même, beaucoup plus que dans les livres, avec beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus ; de plus, aidé d'une méthode qui seule auroit suffi pour le rendre immortel, il n'ait pourtant débité que des chimères, il n'ait point enseigné la vérité aux hommes, si ce n'est peut-être dans quelques théorèmes de *dioptrique* (*p*), et n'ait fait

(*p*) Il falloit dire, *la dioptrique presque toute entière*, et y ajouter *toutes ses décou-*

par l'effort de ses sublimes méditations, que fournir à ses successeurs des armes pour le combattre. Sans mentir, il faut que cet homme rare ait bien joué de malheur.

Parlons plus sérieusement : si la fortune de *Descartes* a tant varié en moins d'un siècle, ne pourroit-on point s'en prendre un peu à l'inconstance des hommes, à leur indifférence pour la vérité, qui a bien pour eux un certain attrait, qu'ils saisissent bien au premier abord quand on la leur montre, mais dont ils se dégoûtent bientôt après, et qui leur échappe faute d'y avoir collé leur esprit ? Cela ne viendroit-

*vertes en géométrie :* c'est ce que nous ont produit *ces connoissances puisées dans lui-même plus que dans les livres ;* ces connoissances lui ont fait sentir d'ailleurs l'absurdité de la scolastique. *Avec un esprit très-conséquent, mais une imagination forte,* Descartes a pu très-bien raisonner dans les conséquences en se trompant sur les principes ; on en peut donner mille preuves. Au reste personne ne rend à ce grand homme plus de justice que moi, et on a grand tort de soupçonner ma sincérité dans l'éloge que j'en ai fait.

il point de ce qu'on ne s'entête pas moins des préjugés modernes que des anciens, et de ce que l'amour de la nouveauté séduit les esprits, du moins autant que le respect de l'antiquité les captive? Ces deux maladies, qui quoique contraires ont régné de tout tems chez les humains, nuisent également au progrès de la bonne *philosophie*. Il semble que l'auteur du discours n'ait pas assez pris garde à cela, quand il dit, en comparant ensemble celles de *Newton* et de *Descartes*, que ce sont les jeunes *géomètres* qui ont réglé en *France* et ailleurs le sort des deux philosophes; et quand il ajoute que les jeunes gens, qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les *matières philosophiques* et dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvus de lumières, parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir. Ce plaidoyer, en faveur des jeunes gens, renferme de l'équivoque : il est vrai qu'à cet âge l'ame n'a point encore

pris ce pli dangereux qui nous attache aux opinions dans lesquelles nous avons vieilli ; mais souvent aussi un autre motif peut les entraîner, c'est l'exemple du grand nombre ; souvent un autre charme les fascine, celui de la nouveauté. Pour peu que vous consultiez la *physique expérimentale* de l'ame, vous verrez que la nouveauté est une idole après laquelle les hommes courent, et les jeunes gens sur-tout. Leur présomption naturelle n'étant point bridée par les conseils d'une longue expérience, leur persuade aisément que les dernières opinions sont les meilleures ; que la sagesse, pour me servir d'une expression de *Job*, est née avec eux ; que ce n'est que d'aujourd'hui que l'on commence à voir clair sur les matières les plus importantes, et qu'au prix de nous nos pères n'ont été que des enfans. En vérité, préjugés de vieillesse, préjugés de jeunesse, tout est bien égal : après tout, pour juger sainement des sectes de *philosophie*, je m'en fierois assez à quelque *Mathusalem*, à qui je suppose un es-

prit éclairé, et nullement affoibli par l'âge. Car enfin, il n'auroit d'autre intérêt que celui de bien choisir; il ne seroit esclave ni des vogues, ni des noms. Successivement ami de tant de grands hommes avec lesquels il auroit vécu, il le seroit encore davantage de la vérité. De combien de révolutions, dans la manière de penser, n'auroit-il pas été témoin! il auroit vu de ses propres yeux, dans le *monde philosophique*, la chute et la succession des empires; il auroit fait là-dessus de profondes réflexions : de plus, ayant lu avec soin tous les bons livres, anciens et modernes, il prononceroit en grande connoissance de cause : au lieu qu'il arrive aux jeunes gens, même aux *jeunes géomètres*, de n'étudier que les livres de leur siècle (*q*), de mépriser ceux qui

(*q*) Toute cette sortie contre les jeunes gens est une pure déclamation : il me paroît évident qu'ils sont, par rapport aux philosophes, dans le cas d'un juge devant deux parties qui plaident, et qui voient leur affaire moins *à froid* que le juge. A l'égard du *Mathusalem*, j'attendrai qu'il vienne pour

sont d'une plus ancienne date, du moins de ne les point lire avec la même application et le même goût, et de juger ensuite les philosophes sans les bien connoître. Quel dommage que le *Mathusalem* que j'ai dépeint, n'existe pas! il donneroit aux auteurs de *l'Encyclopédie* d'excellens avis pour la perfection de leur dictionnaire.

Je reviens à *Descartes*. C'étoit un de ces génies qui, supérieur à son siècle, étoit né pour éclairer les siècles futurs; son éloge est celui de la *métaphysique*: il ne l'a point créée, mais on n'avoit jamais rendu à cette science d'aussi grands services avant lui: il l'a éclaircie, approfondie, posée sur une base immuable, rendue plus accessible à des esprits ordinaires. Par elle il a jeté les fondemens de la bonne *physique* et de la saine *morale*; par elle

juger les philosophes: mais jusqu'à ce qu'il soit venu, je croirai toujours qu'en beaucoup de matières, les jeunes gens sont *peut-être* les meilleurs juges. A dieu ne plaise néanmoins que je veuille établir ici une loi générale.

il a solidement prouvé l'existence d'un Dieu, la distinction du corps et de l'ame, l'immatérialité des esprits, l'inefficace de la matière, essentiellement dépendante dans toutes ses modifications de l'impression du premier moteur; et par ce moyen il a facilité l'accord de la raison avec la foi. A l'aide de cette science transcendante, il a parfaitement senti l'usage de la *géométrie* dans l'étude de la nature, et s'est ouvert cette vaste carrière de la *physique expérimentale*, où d'autres venus ensuite ont fait de si étonnans progrès. Tous ceux qui depuis lui pensent et raisonnent, lui doivent cet art précieux de raisonner et de penser, qui nous a valu une foule d'excellens ouvrages. Enfin les *Boyle*, les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Mallebranche*, les *Fontenelle*, sont ses disciples. Se vante qui pourra, dans l'ordre de l'esprit et dans un ordre purement humain, d'avoir fait d'aussi grandes choses.

*A . . . . ce 2 novembre* 1751.

# JUGEMENT

DU

# CHEVALIER D'AYDIE

*Sur un ouvrage de M. d'Alembert.*

Nous avions déjà vu, avant mon départ de Paris, le premier tome; et vous savez que sans prétendre être capable de juger de tout le mérite du Discours préliminaire de l'Encyclopédie, je m'étois rangé à l'opinion de ceux qui le regardent comme un chef-d'œuvre. Les deux éloges m'ont aussi paru très-bien faits. J'aime en général sa manière d'écrire; on sent par-tout une main ferme, un style mâle, qui répond parfaitement aux pensées toujours libres et courageuses de l'auteur.

Je goûte et j'adopte sans restriction tout ce qu'il dit dans son extrait des Mémoires de la reine Christine; toutes les maximes qu'il avance, tous les jugemens qu'il

porte sur les gestes de cette reine bizarre, qui n'ayant d'autre loi que ses caprices, abandonna lâchement le trône et la gloire qu'elle auroit acquise en gouvernant sagement ses états, pour s'attacher à la vanité qu'elle tiroit de son amour pour les arts, et vraisemblablement pour se livrer avec plus de liberté à d'autres inclinations moins honnêtes.

L'Essai sur les gens de lettres, quoique d'ailleurs plein d'esprit et de choses dignes de louange, ne me paroît pas exempt d'humeur et de prévention; et sans blâmer les règles de conduite qu'il se prescrit à lui-même, il me semble que ses confrères, avec autant de courage qu'il en a, mais avec plus de flexibilité dans le caractère, peuvent se faire un autre système, et suivre une autre route plus utile à la société, dont l'intérêt doit toujours être le premier objet des spéculations d'un philosophe, ou du moins des préceptes qu'il donne.

# PORTRAIT

DE

# M. LE MARQUIS DE CARRACIOLI,

*Ambassadeur de Naples à la cour de France, en 1774.*

C'EST un des esprits les plus *complets* que l'on connoisse, c'est à-dire, qui réunit à un degré très-distingué, le plus de différentes sortes de mérite. L'étendue de ses connoissances est très-grande ; et ce qui en fait sur-tout le prix, c'est de savoir nettement et sûrement tout ce qu'il sait, et de le rendre avec autant de précision que d'agrément ; il n'y a pas jusqu'à la théologie à qui il a fait l'honneur de l'étudier : il est vrai que la théologie ne s'en est pas bien trouvée, car il n'en a que mieux connu toute la sottise de cette production absurde de l'esprit humain. Il a l'esprit très-fin, très-clair et très-juste ; et il joint à ces qualités

une gaieté qui se communique à tous ceux avec qui il se trouve, le ton de la meilleure plaisanterie, une vérité franche et naïve pour se montrer tel qu'il est, une conversation facile, un caractère aimable, et une bonté dont les effets dispensent de s'informer s'il est sensible.

---

# JUGEMENT

## SUR

## LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

S'IL est vrai que le meilleur livre est celui dont il y a le plus à retenir, cet ouvrage peut avec justice être placé au nombre des bons : il m'a paru bien supérieur à tout ce que je connoissois jusqu'ici de l'auteur. J'avois trouvé dans quelques-unes de ses productions, une métaphysique souvent fausse et toujours inutile ; je n'avois été bien frappé que du mérite du style, et j'avoue que la vérité est ce dont je fais le plus de cas dans les ouvrages comme dans les hommes : dans celui-ci ce n'est plus, comme dans les autres livres de M. Rousseau, une nature gigantesque et imaginaire ; c'est la nature telle qu'elle est, à la vérité, dans des ames tout-à-la-fois tendres et élevées, fortes et sensibles ; en

un mot, d'une trempe peu commune. Mais je crois que le mérite de ce roman ne peut être bien senti que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde, heureuse ou malheureuse. Si par hasard cette réflexion étoit juste, faudroit-il s'étonner que ce livre essuie tant de critiques ?

J'entends dire que toutes les lettres sont du même ton, et que c'est toujours l'auteur qui parle et non pas les personnages : je n'ai point senti ce défaut ; les lettres de l'amant me paroissent pleines de chaleur et de force, celles de Julie, de tendresse et de raison. Cependant il y en a quelques-unes où elle me semble manquer de réserve et de modestie ; je ne voudrois pas décider si elle a tort de penser et de sentir avec autant de chaleur, mais il est contre la décence qu'elle se permette de l'exprimer. L'auteur a cru sans doute qu'une personne aussi honnête et aussi bien née que Julie, ne devoit

employer aucune sorte de déguisement ; il n'a pas songé que le lecteur ne pouvoit jamais se mettre assez parfaitement à la place de l'amant, pour ne pas blâmer un ton si libre : c'est peut-être celui du véritable amour ; mais ce ton paroît affoiblir l'amour même dans la bouche d'une femme, dont il faut que l'expression, pour être tendre et vive, ait toujours l'empreinte de la modestie. A l'égard des lettres de Claire, de Wolmar et d'Edouard, je ne conçois pas comment on peut les trouver du même ton que celles des deux personnages principaux.

Les épisodes, les accessoires, les détails sur l'économie domestique, sur les plaisirs de la campagne, sur l'éducation, etc., que l'auteur a semés dans son ouvrage, me plaisent beaucoup en eux-mêmes, mais me paroissent refroidir un peu l'intérêt, parce que l'unité est pour moi la première qualité des romans : aussi quelque excellens que soient les romans anglois, je les lis avec presque autant de fatigue que de plaisir. Cependant l'intérêt, c'est-à-dire l'inté-

rêt de la passion, m'a paru si vif dans le livre de M. Rousseau, que peut-être l'auroit-il été jusqu'à me faire plus de mal que de plaisir, s'il étoit soutenu et sans interruption; et je le remercierois volontiers d'avoir ménagé de tems en tems quelque repos à mon ame, que les impressions vives affectent trop profondément et trop tristement.

Peut-être seroit-on fondé à lui reprocher de n'avoir pas mis assez de variété dans le genre d'intérêt qu'il inspire : c'est toujours l'expression d'un sentiment vif et violent; il l'auroit pu montrer vif et doux, et passer de l'amour effréné à l'amour-tendre, de l'amour timide à l'amour heureux. Mais en vérité c'est la réflexion qui m'a fait trouver quelque chose à désirer à la manière dont j'ai été affecté; car j'étois tellement occupé, que je ne m'apercevois point qu'il manquoit un peu de gradation et de variété à mon plaisir, pour être parfait.

J'ai trouvé la préface mauvaise; elle m'avoit même un peu prévenu contre l'ouvrage : on voit que l'au-

teur ne pense pas un mot de ce qu'il dit, et qu'il seroit très-fâché que son livre ne plût qu'à *lui seul*. Rien d'ailleurs n'est plus déplacé que des injures dites au public : il est vrai que si quelqu'un s'est jamais pu acquérir ce droit-là, c'est Rousseau, puisqu'il a pour ainsi dire renoncé à la société ; mais du moins quand on veut insulter quelqu'un, il faut être de bonne foi, et je crois qu'il n'y en a point dans cette préface. Les notes, ce me semble, sont encore pires ; il n'y en a qu'une seule, la dernière, qui m'a paru bonne, et je ne l'ai trouvée telle que parce qu'elle m'a rendu clairement raison du plaisir que m'avoit fait le roman.

Quant au style, je n'y vois rien ou presque rien à désirer ; il est plein de vérité, de naturel, de clarté, de chaleur et de force : cependant j'ai cru y remarquer (mais assez rarement) un peu de recherche ; il y a aussi des expressions hors d'usage ; il y a même de tems en tems quelques pages de mauvais goût et quelques jugemens où l'on voit trop l'auteur. Tout ce qu'il dit sur l'Opéra et

sur la musique, est à faire éclater de rire, tant il y met de dénigrement et de partialité. Peut-être n'en trouvera-t-on pas moins dans le jugement que je viens de porter de son livre ; je crois néanmoins pouvoir assurer que j'ai parlé d'après ce que j'ai senti.

# JUGEMENT

## SUR

# ÉMILE.

Vous exigez, madame, que je vous donne par écrit mon jugement sur le livre de *l'Éducation.* Sans complimens, car vous savez que je n'en sais point faire, j'aimerois bien mieux avoir votre avis que de vous dire le mien ; j'ai trop souvent éprouvé combien, dans tout ce qui tient au sentiment et à l'ame, vous avez le tact supérieur à moi. Je serois du moins content, si après m'avoir obligé à écrire des sottises, vous vouliez prendre la peine de les redresser : mais vous n'en ferez rien; vous êtes comme Dieu, qui dit aux hommes, *je veux être obéi*, et qui ne s'embarrasse guère de leur en faciliter les moyens.

Ce livre m'a paru, en général, plein d'éclairs et de fumée, de cha-

leur et de détails puériles, de lumière et de contradiction, de logique et d'écarts; en mille endroits l'ouvrage d'un écrivain du premier ordre, et en quelques-uns celui d'un enfant. La philosophie de l'auteur est plus dans son ame que dans sa tête : quand il ne veut que raisonner, il est quelquefois commun, souvent sophiste, et de tems en tems obscur; quand son objet l'échauffe, c'est alors qu'il est tout-à-la-fois, clair, précis, intéressant et sublime. Cette différence se remarque sur-tout (je n'observe pas l'ordre des volumes, mais n'importe) dans les deux parties de la profession de foi du vicaire savoyard, il n'est guère que rhéteur quand il parle de l'existence de Dieu, de la vie à venir, et de l'immortalité de l'ame; quand il attaque ce qu'il appelle les mensonges que les hommes ont nommés religion, il est orateur et presque philosophe : ce morceau est peut-être celui de son livre qui a réuni le plus de suffrages. Ce n'est pas qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qui méritent autant et peut-être

plus d'estime. Il y a bien plus de talent à sonder, comme l'auteur le fait en cent endroits, les profondeurs et les replis du cœur humain, qu'à fronder les inepties théologiques. Mais les hommes s'intéressent encore moins au plaisir de découvrir la vérité au-dedans d'eux-mêmes, qu'à celui de prouver à un autre qu'il ne l'a pas trouvée.

On dit, et peut-être avec raison, qu'il n'y a pas un homme au monde qui ait fait de son esprit le plus grand usage possible ; on peut dire, et peut-être avec encore plus de fondement, qu'il n'y a pas un écrivain qui, dans ses ouvrages, montre à ses lecteurs l'esprit qu'il a : les uns font parade de l'esprit d'autrui ; les autres tiennent le leur contraint et captif ; ceux-là n'ont d'avis sur rien, ceux-ci n'osent dire le leur. M. Rousseau est peut-être le seul qui fasse une classe à part : la crainte de choquer les opinions reçues, de révolter par des paradoxes, de passer pour cynique, de se faire des ennemis et des affaires, rien de tout cela ne l'ar-

rête ; il s'est mis à son aise avec le public de tous les rangs et de toutes les espèces ; et cette liberté, qui se trouve heureusement jointe en lui à beaucoup de talent, lui donne un prodigieux avantage. C'est pour s'être mis à son aise comme lui, que Diogène a dit beaucoup plus de choses dignes d'être retenues, qu'aucun philosophe de l'antiquité, quoiqu'il ne fût peut-être pas le plus grand des philosophes. Il est vrai que quand tout le monde se feroit Diogène comme M. Rousseau, il faudroit parcourir bien des tonneaux avant de rencontrer un Diogène tel que celui-là. Il faut avoir connu comme moi M. Rousseau, pour voir à quel point la hardiesse de braver tout a donné l'essor à son esprit : je l'ai vu il y a vingt ans (a), circonspect, timide, et presque flatteur ; ce qu'il écrivoit pour lors étoit médiocre. Si dans ce moment on s'étoit pressé de le juger, on se trouveroit aujourd'hui bien ridicule ; et il est un exemple qu'il ne faut pas se hâter de

(a) Ceci est écrit en 1762.

prononcer sur les hommes, avant d'être bien sûr qu'ils sont à leur place.

La préface de cet ouvrage est peut-être ce qui doit y surprendre le plus; elle est simple, modeste, et presque froide; assurément elle est de bien plus fraîche date que le reste du livre : ah! M. Rousseau, depuis deux ou trois ans vous vous êtes un peu gâté; voilà ce qu'on gagne aussi à jouer aux échecs avec des princes du sang (*b*), à prendre un appartement au château de Montmorency.

J'écris, comme l'auteur, mes jugemens sans beaucoup d'ordre, et à mesure que les idées me viennent; les écarts qu'il se permet si fréquemment dans ses livres, doivent moins choquer dans celui-ci que dans aucun autre, parce que l'objet en est si vaste, qu'il n'y a, pour ainsi dire, rien qui n'y tienne. Il est vrai que l'auteur s'est épargné la peine des liaisons et de la fonte; mais la mé-

(*b*) M. Rousseau, dans le tems qu'il habitoit le château de Montmorency, jouoit quelquefois, avec feu M. le prince de Conti, une partie d'échecs.

thode et la chaleur sont peut-être incompatibles.

A propos de chaleur, je dirai ce que je pense de celle de M. Rousseau ; c'est-là, selon l'opinion publique, le caractère distinctif de ses ouvrages, c'est-là ce qui en fait le succès, c'est-là ce qui le fait préférer par bien des lecteurs à tous nos écrivains, sans en excepter aucun. Je ne dirai point, pour diminuer le mérite de cette chaleur, réelle ou prétendue, que M. Rousseau a l'avantage de s'être mis à son aise avec ses lecteurs ; car on pourroit dire aux autres écrivains : *que n'en faites-vous autant ?* mais je dirai que la chaleur de M. Rousseau me paroît tenir plus aux sens qu'à l'ame. Il y a dans Virgile, dans Voltaire, dans Tacite même, telle phrase de sentiment que je préférerois à toute cette chaleur *physique ;* malgré tout l'effet qu'elle produit sur moi, elle ne fait que m'agiter, et la véritable expression du sentiment laisse dans mon ame une impression douce et délicieuse. Je ne prétends pas donner ici mon avis pour règle ; d'autres peuvent être affectés différemment ;

mais c'est ainsi que je le suis. La nature de ce feu qui embrase M. Rousseau, se remarque sur-tout dans ce qu'il dit des femmes : on sent qu'il les a aimées et les aime encore à la fureur ; et les détails de convoitise sont, à mon gré, ceux où il réussit le mieux. C'est de tous les philosophes, passez-moi cette expression, le plus *concupiscent*.

Il n'y a pas grand mal à cela ; mais où j'en trouve davantage, c'est que tant d'esprit, de lumières, de vie et de chaleur, soit dépensé presque en pure perte, pour considérer l'homme dans des états d'abstraction, dans des états métaphysiques où il ne fut et ne sera jamais, et non l'homme tel qu'il est dans la société. M. Rousseau a beau dire que ce n'est point là l'homme de la nature, que c'est l'homme corrompu et gâté, et que ce n'est pas sa faute si l'homme a perdu, par le commerce de ses semblables, sa perfection originelle et primitive, qu'il veut tâcher de lui rendre. Vous voulez, lui dirois-je, former un enfant qui doit vivre parmi des magots, et vous voulez

en faire un géant : cela n'est pas praticable ; le géant choquera les magots, qui se réuniront tous contre lui, et le chasseront de chez eux à coups de pierre. Faites donc de votre enfant un magot comme les autres, mais à la vérité le moins magot qu'il soit possible ; qu'il le soit assez pour ne pas trop déplaire à ses semblables, et pas assez pour se déplaire trop à lui-même. Voilà le véritable ouvrage du philosophe, quand il a réellement pour but d'être utile ; ce n'est pas de se déchaîner contre les maux, c'est d'y chercher des remèdes, et, s'il ne peut faire autrement, des palliatifs : il ne s'agit pas de battre l'ennemi ; il est trop avant dans le pays pour entreprendre de l'en chasser ; il s'agit de faire avec lui la guerre de chicane.

Il faut cependant être vrai. Quoiqu'en tout la méthode d'éducation proposée par M. Rousseau ne soit pas praticable, quoiqu'elle n'aboutisse qu'à former une espèce de sauvage très-instruit et très-éclairé, les réflexions de l'auteur sur ce grand sujet renferment quantité de vues

profondes et utiles, dont on peut tirer beaucoup d'avantages pour une éducation moins imaginaire. Presque tout ce qu'il dit sur les vices de l'éducation ordinaire est excellent; mais on pourroit lui faire le même reproche qu'il fait à la philosophie moderne, d'être plus habile à *détruire qu'à édifier.*

Le déchaînement qu'il se permet contre cette philosophie, soit par humeur, soit par franchise, soit par adresse, car M. Rousseau n'en est pas exempt, sera fort utile à son livre; il empêchera vraisemblablement les dévots de crier contre lui autant qu'ils l'auroient fait. *L'auteur,* diront-ils pour se consoler, *nous traite assez mal; mais il maltraite nos ennemis encore plus que nous; et c'est quelque chose.*

L'intérêt vif que M. Rousseau prend aux femmes, paroît sur-tout dans son quatrième volume: comme il est beaucoup plus attaché à cette moitié du genre humain qu'à l'autre, il s'est aussi beaucoup plus utilement occupé du soin de son éducation; presque tout ce qu'il dit à ce

sujet est vrai, bien pensé, et sur-tout praticable. Il oublie pourtant quelquefois l'extrême respect qu'il porte au sexe, à qui il dit impitoyablement les plus grossières injures : mais ces injures ne gâteront pas sa cause auprès des femmes ; et comme je l'ai déjà dit ailleurs, *beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'il a beaucoup aimé.*

Je suis étonné qu'un écrivain si supérieur ait affecté dans quelques endroits un langage scientifique dont il auroit pu se passer, et qui n'a qu'un air d'étalage ; comme quand il dit que l'*homme de la nature est une unité absolue, et que celui de la société est une unité fractionnaire qui tient au dénominateur ;* et tout cela pour dire que l'homme isolé est *un tout*, et que celui de la société n'est que *la partie d'un tout.* Avouez, M. Rousseau, qu'en étalant ces grands mots si peu nécessaires, vous avez cédé à un petit mouvement de vanité. *Ce trait, pour parler le langage de Montagne, me semble bas de poil, pour une ame de votre trempe.*

Le dialogue n'est pas le talent de l'auteur : des quatre qu'il y a dans son livre, celui du jardinier est fort au-dessous de ce que le sujet fournissoit ; celui du gouverneur et de l'enfant, très-mauvais ; celui de la bonne et de la petite*, médiocre ; celui même de l'inspiré et du raisonneur, moins bien qu'il n'auroit pu être.

Ce que l'auteur dit des voyages à la fin de son quatrième volume, est étranglé et superficiel, et n'est là que pour amener un extrait sec et déplacé d'un autre ouvrage du même écrivain sur le *Contrat social.*

Un des endroits du livre qui m'a plu davantage, c'est le tableau qu'il fait, à la fin du troisième volume, de la vie qu'il voudroit mener, s'il avoit de la liberté et de la fortune. Cela est vrai, raisonnable, sans exagération, sans affectation de cynisme ; aussi cet endroit-là ne fera presque pas de sensation.

Si vous voulez, madame, mon jugement en détail sur chaque volume, le premier m'a paru le plus foible et le plus traînant ; le second, le plus

réfléchi et le plus philosophique ; le troisième, le plus usuel ; le quatrième, le plus égal. L'ouvrage est un magasin de diamans que peut-être l'auteur auroit pu mieux mettre en œuvre ; mais le grand mérite est d'avoir su les tirer de la mine. Voilà mon avis, que vous aurez peut-être bien de la peine à lire, parce que je l'écris fort à la hâte ; mais vous ne voulez point attendre, et j'ai mieux aimé courir le risque de vous ennuyer, que celui de vous impatienter.

---

# LETTRES DE D'ALEMBERT.

## A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

SIRE,

MON entrée dans une académie que votre majesté a rendue florissante, et le suffrage public dont un corps si illustre vient d'honorer cet ouvrage (*a*), sont les titres sur lesquels j'ose m'appuyer pour vous faire hommage de mon travail : j'espère que ces titres me suffiront auprès d'un prince qui favorise les sciences, et qui se plaît même à les cultiver. La protection que vous leur accordez, sire, est d'autant plus flatteuse,

(*a*) Sur la cause générale des vents.

qu'elle est éclairée. Comme votre majesté sait animer les talens par son exemple, elle sait aussi les discerner par ses propres lumières : le vrai mérite l'intéresse, parce qu'elle en connoît le prix, et qu'elle contribue trop à la gloire de l'humanité pour ne pas aimer tout ce qui en fait l'honneur. Elle appelle de toutes parts ceux qui se distinguent dans la noble carrière des lettres ; elle les rassemble autour de son trône ; et pour mettre le comble aux bienfaits qu'elle répand sur eux, elle y joint une récompense supérieure à toutes les autres, sa faveur et sa bienveillance. Ainsi ce même Frédéric qui, dans une seule campagne, remporte trois grandes victoires, soumet un royaume et fait la paix, augmente encore le petit nombre des monarques philosophes, des princes qui ont connu l'amitié, des conquérans qui ont éclairé leurs peuples et les ont rendus heureux. Tant de qualités, sire, vous ont, à juste titre, mérité le nom de *Grand* dès les premières années de votre règne : vous l'avez en même

tems reçu de vos sujets, des étrangers, de vos ennemis; et les siècles futurs, d'accord avec le vôtre, admireront également en vous le souverain, le sage et le héros. Puis-je me flatter, sire, que parmi les acclamations de toute l'Europe, votre majesté entendra ma foible voix, et qu'au milieu de sa gloire elle ne dédaignera point l'hommage d'un philosophe? Si cet hommage ne répond pas à la grandeur de son objet, il a du moins les principales qualités qui peuvent le rendre digne de vous; il est juste, il est libre, et je ne pouvois le mieux placer qu'à la tête d'un livre dont toutes les pages sont consacrées à la vérité.

Je suis, etc.

---

*Au même.*

SIRE,

Votre majesté a bien voulu recevoir mes premiers hommages dans un tems où elle étoit principalement connue par des victoires. La philo-

sophie, plus sensible au bonheur des hommes que frappée de ce qui les éblouit, pardonne aux conquérans le mal qu'ils font à leurs ennemis, à proportion du bien qu'ils font à leurs sujets. Tout ce que votre majesté a exécuté, depuis six années de paix, pour le bonheur de ses peuples, pour la réformation de la justice, pour le progrès des sciences et du commerce, tout cela, sire, a convaincu l'Europe entière que vous savez aussi bien régner que vaincre. J'ai consacré l'un de mes ouvrages à Frédéric conquérant; c'est à Fréderic roi que je présente celui-ci.

Je suis, etc.

---

*Au même.*

Paris, juillet 1754.

Sire,

La lettre dont V. M. vient de m'honorer, ajouteroit encore à ma reconnoissance, s'il étoit possible qu'elle augmentât. Vos bienfaits

m'ont honoré bien au-delà de ce que j'aurois osé attendre, et m'ont rendu beaucoup plus riche que je n'avois besoin de l'être; mais quand j'aurois à me plaindre de l'injustice du sort ou de celle des hommes, ces bienfaits, sire, auroient suffi pour m'en consoler. Je regarderai comme le plus heureux moment de ma vie, celui où il me sera permis enfin d'aller témoigner à V. M. les sentimens tendres et respectueux dont je suis pénétré pour elle, et je n'oublierai rien pour hâter ce moment que mon cœur désire. Mon amour-propre le redouteroit peut-être, si vos bontés, sire, ne me répondoient de votre indulgence, et si je ne savois d'ailleurs que je dois ces bontés à ma façon de penser bien plus qu'à mes foibles talens. C'est aussi principalement, sire, par cette façon de penser, par ma reconnoissance et mon attachement inviolable, que je suis jaloux de conserver l'estime de V. M.; et j'ose me flatter, en me laissant voir tel que je suis, de n'avoir point le malheur de la perdre.

Je suis, etc.

*Du même.*

## AU COMTE DE FUENTES,

*Sur la mort de son fils.*

Paris, ce 30 septembre 1774.

MONSIEUR,

M. le chevalier de Magallon nous a fait part, à M[lle]. de l'Espinasse et à moi, d'une lettre dans laquelle vous voulez bien nous témoigner votre reconnoissance du tendre attachement que nous avions l'un et l'autre pour M. le marquis de Mora (*a*). C'est à nous-même à vous remercier, monsieur, de vouloir bien attacher quelque prix au sentiment le plus juste qui fut jamais, pour l'incomparable

(*a*) Fils aîné de M. le comte de Fuentes, mort au mois de mai 1774. Il étoit tel qu'on le peint dans cette lettre. L'auteur a cru qu'on lui pardonneroit de rendre publique cette expression de ses sentimens pour un des hommes les plus estimables qu'il ait connus, et pour un ami dont il révère et chérit la mémoire.

l'incomparable ami que nous avons eu le malheur de perdre. Toutes les fois que notre nom pourra revenir à votre mémoire, nous vous prions d'être bien persuadé qu'au moment où vous penserez à nous, nous partageons amèrement votre douleur, et que nos cœurs répondent au vôtre. Mais si ce cœur paternel pouvoit recevoir quelque soulagement à ses maux, si quelque chose, monsieur, pouvoit adoucir votre affliction profonde, ce seroit le regret universel que donnent à la mémoire de monsieur votre fils tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître. La voix publique fait son éloge funèbre : mais que cette éloge est touchant de la part de tous ceux qui, comme Mlle. de l'Espinasse et moi, ont pu jouir à fond de son ame ; qui en ont vu toute la sensibilité, toute la délicatesse, toute l'élévation ; qui ont connu la solidité, la justesse, les grâces de son esprit ; qui ont été étonnés de la variété et de l'étendue de ses connoissances, et plus étonnés encore de la modestie avec laquelle il les

cachoit, ou plutôt de la simplicité aimable et naïve qui ne cherchoit jamais à s'en parer. Quelle perte pour l'Espagne, monsieur, que celle d'un homme si supérieur et si vertueux! que de lumières il y auroit répandues, et que de grands exemples il y auroit donnés! Quelle perte pour vous, dont il eût été la consolation, dont il retraçoit les vertus par les siennes, et qu'il chérissoit avec la plus vive tendresse! quelle perte pour sa famille, dont il étoit aimé et respecté, et dont il eût été le conseil, l'exemple et l'appui! quelle perte enfin pour moi, qu'il honoroit de son amitié et de ses bontés, et qui conserverai jusqu'au tombeau le plus cher et le plus douloureux souvenir de la plus parfaite créature que j'aie jamais connue! Les sentimens dont il a bien voulu me donner tant de preuves, sont à mes yeux la récompense la plus flatteuse du peu de bonnes qualités qu'il a cru voir en moi; elles me sont précieuses puisqu'elles m'ont valu l'honneur et la douceur d'avoir un tel ami: son esprit donnoit au mien une éner-

gie qu'il n'aura plus ; mais je me souviendrai éternellement des instans chers à mon cœur, où cette ame si pure, si noble, si forte et si douce, aimoit à se répandre dans la mienne. Depuis son départ de Paris, je n'ai pas été un moment sans les plus vives alarmes. Je me plaignois de la fatalité qui vous avoit obligé de quitter un pays où vous étiez, à juste titre, si chéri et si honoré, et où vous avez laissé des regrets éternels. Je me flattois que des circonstances plus favorables vous rendroient à la France, et avec vous l'homme le plus digne et le plus capable de vous succéder. J'espérois au moins le revoir encore; j'espérois que les soins de M. Lorry le rétabliroient; j'espérois enfin, si je n'avois pas le bonheur de vivre avec lui, de pouvoir dire encore long-tems. *Il vit et il m'aime.* Hélas! monsieur, il faut renoncer à cette espérance; il faut renoncer même à la cruelle douceur de mêler mes larmes avec les vôtres, et de parler de M. de Mora à la personne du monde qui sauroit le mieux m'en-

tendre. Il ne me reste que la triste consolation de penser sans cesse aux rares qualités qu'il avoit reçues de la nature, aux bontés dont il m'honoroit, aux doux momens que j'ai passés avec lui et qui ne reviendront plus, enfin à la vive et respectueuse tendresse que j'avois pour sa personne. C'est dans ces pensées que je finirai ma vie; et cette chère et affligeante image sera toujours présente à mon cœur.

Permettez-moi, monsieur, de faire ici pour vous les vœux que je ne puis plus faire pour lui. Puisse votre vertu être à l'avenir mieux récompensée! puissiez-vous trouver dans les enfans qui vous restent, la consolation que cette vertu mérite! Vous leur direz toute la perte que vous avez faite et qu'eux seuls peuvent adoucir; ils imiteront M. le marquis de Mora dans ses vertus et dans sa tendresse pour vous; et ils rendront autant qu'il est possible, à leur patrie et à leur famille ce qu'elles pleurent si justement l'une et l'autre.

Je suis avec bien plus de respect encore pour votre personne que pour votre rang et votre nom, etc.

*Du même*

## A Mme. DU DEFFAND.

J'ai été, madame, dès lundi, prendre une souscription pour vous; vous aurez votre volume lundi prochain, ou mercredi au plus tard: j'aurois eu l'honneur de vous le mander tout de suite, si j'avois eu un moment pour respirer. Il me semble que la préface réussit: j'en suis fort aise, sur-tout à cause de l'ouvrage, auquel les persécutions des jésuites m'ont vivement intéressé. Nous allons voir comment ils en parleront; on dit qu'ils commencent à changer de ton: nous avons fait patte de velours avec eux dans le premier volume; mais s'ils n'en sont pas reconnoissans, nous avons dans les autres volumes six à sept cents articles à leur service, *Chinois*, *Confucius*, *Ballets*, *Rhétorique*, *Molinisme*, etc. J'ai eu tort de ne pas vous envoyer l'épître dédicatoire; la voici:

Monseigneur,

L'autorité suffit à un ministre pour lui attirer l'hommage aveugle et suspect des courtisans ; mais elle ne peut rien sur le suffrage du public, des étrangers et de la postérité : c'est à la nation éclairée des gens de lettres, et sur-tout à la nation libre et désintéressée des philosophes, que vous devez, monseigneur, l'estime générale, si flatteuse pour qui sait penser, parce qu'on ne l'obtient que de ceux qui pensent. C'est à eux qu'il appartient de célébrer, sans s'avilir par des motifs méprisables, la considération distinguée que vous marquez pour les talens ; considération qui leur rend précieux un homme d'état, quand il sait, comme vous, leur faire sentir que ce n'est point par vanité, mais pour eux-mêmes, qu'il les honore. Puisse, monseigneur, cet ouvrage, auquel plusieurs savans et artistes célèbres ont bien voulu concourir avec nous, et que nous vous présentons en leur nom, être un

monument durable de la reconnoissance que les lettres vous doivent, et qu'elles cherchent à vous témoigner. Les siècles futurs, si notre Encyclopédie a le bonheur d'y parvenir, parleront avec éloge de la protection que vous lui avez accordée dès sa naissance, moins sans doute pour ce qu'elle est aujourd'hui, qu'en faveur de ce qu'elle peut devenir un jour. Nous sommes, avec un profond respect, etc.

---

### *A la même.*

Je reçus hier, madame, en arrivant de la campagne, une lettre de l'abbé de Canaye, qui m'instruit de la tracasserie que M. de St.-Mard m'a faite avec vous, et de la lettre qu'il vous a écrite pour me justifier. Comme il ne vous a mandé sûrement que la vérité, je me flatte que vous êtes pleinement détrompée : je n'ai donc rien à ajouter, madame, à ce qu'il a pu vous mander, sinon que je suis toujours et plus

que jamais dans les dispositions où vous m'avez vu, de ne rien demander; que je ne pense point du tout et n'ai jamais pensé à la place de secrétaire de l'académie, que je serois très-fâché, quand je le pourrois, d'en dépouiller celui qui la remplit bien ou mal, que je ne veux point non plus aller sur les brisées de Montigny, qui, je crois, pense à cette place, en cas que Dieu, ou M. d'Argenson sous sa figure, dispose du titulaire; que si j'avois pensé à cette place, j'aurois cru vous manquer que de vous en faire parler par un autre que par moi, et moins par M. de St.-Mard que par un autre; que si j'ai fait la préface de l'Encyclopédie, ç'a été pour contribuer de mon mieux au bien de l'ouvrage; qu'à l'égard des deux éloges, je ne les ai faits que parce que les auteurs du Mercure me les ont demandés dans le tems; que je n'ai eu dans tout cela aucune vue d'intérêt ni de fortune, et point d'autre que de prouver qu'on peut être géomètre et avoir le sens commun, *ce qu'il falloit démontrer*. Etes-vous contente à pré-

sent, madame, et me condamnerez-vous sur la parole de M. de St.-Mard; car selon ce que l'abbé de Canaye m'écrit, je vois que vous étiez fort en colère. Je lui pardonne cette démarche, parce qu'il n'a point eu d'envie de me désobliger; je vous pardonne même de l'avoir cru; mais je ne vous pardonnerois pas de le croire encore. Si j'avois eu un moment de tems, j'aurois été vous dire tout cela; mais je ne fais que passer à Paris: et d'ailleurs, afin de vous ôter tout sujet de plainte, j'aime encore mieux vous écrire et vous signer mes dispositions, que de vous les dire de vive voix. Si je suis à Paris encore quelques jours, j'aurai l'honneur de vous voir et de vous assurer de mon respectueux attachement.

M. l'abbé de Canaye vous prie de ne point parler de sa lettre au St.-Mard.

---

## *A la même.*

Paris, ce 4 décembre 1752.

Je serois bien fâché, madame, que vous crussiez m'avoir perdu; mais malgré toute l'envie que j'ai de vous écrire souvent, il ne m'a pas été possible, depuis deux mois, de satisfaire ce désir aussi souvent que je l'aurois voulu. J'ai été fort occupé à différens ouvrages. J'ai achevé une grande diablerie de géométrie sur le système du monde, à laquelle il ne manque plus que la préface; j'ai des articles de mathématique étendus et raisonnés pour l'Encyclopédie, j'ai répondu à un homme qui avoit attaqué mes élémens de musique, et ma réponse est sous presse; mais cela vous ennuiera. Ce qui vous ennuiera peut-être moins, mais dont je vous supplie très-instamment de ne parler à personne, ce sont deux volumes de mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie, que je fais imprimer, et qui paroîtront à la fin de ce mois, ou au plus tard dans les premiers jours de janvier. Je vou-

drois que vous m'indiquassiez une occasion pour vous les faire tenir promptement. A la tête de ces mélanges est un avertissement assez philosophique ; ensuite viennent le discours préliminaire de l'Encyclopédie, et l'éloge de l'abbé Terrasson : celui de Bernoulli est fort augmenté de détails que tout le monde pourra lire. Le second volume est entièrement neuf : il contient des réflexions et anecdotes sur la reine Christine; un essai sur les gens de lettres, les grands, les Mécènes, et la traduction d'une douzaine des plus beaux morceaux de Tacite, qui m'encouragera à traduire le reste, si cette traduction est goûtée. Voilà, madame, ce qui m'a occupé tout cet été, et sur-tout depuis deux mois. Je viens d'envoyer le reste de mon manuscrit à l'imprimeur, et je n'y pense plus ; je vous supplie encore une fois de me garder un grand secret sur cet ouvrage, et sur-tout de n'en rien écrire à Paris. Très-peu de personnes sont ici dans ma confidence, et je hâte l'impression le plus qu'il m'est possible.

Mais c'est assez et trop vous parler de moi. Je vois par votre dernière lettre que Chamron ne vous a pas guérie : vous me paroissez avoir l'ame triste jusqu'à la mort ; et de quoi, madame ? pourquoi craignez-vous de vous retrouver chez vous ? avec votre esprit et votre revenu, pouvez-vous y manquer de connoissances ? je ne vous parle point d'amis, car je sais combien cette denrée-là est rare, mais je vous parle de connoissances agréables : avec un bon souper on a qui on veut ; et si on le juge à propos, on se moque encore après de ses convives. Je dirois presque de votre tristesse ce que Maupertuis disoit de la gaieté de M^me. de la Ferté Imbault, qu'elle n'étoit fondée sur rien. A propos de Maupertuis, nous ne l'aurons point cet hiver : il est actuellement malade, et accablé de brochures que l'on fait contre lui en Allemagne et en Hollande, au sujet d'un certain Kœnig, avec qui il vient d'avoir assez mal-à-propos une affaire désagréable pour tous les deux. Cela vous ennuieroit et ne m'amu-

seroit guères à vous conter. Le roi de Prusse est fort occupé de lui chercher un successeur dans la place de président ; et c'est encore ici un secret que je vous demande, et que je ne vous dirois pas, si je n'avois pas aujourd'hui la liberté de le dire à mes amis. Il y a plus de trois mois que le roi de Prusse m'a fait écrire par le marquis d'Argens pour m'offrir cette place, de la manière la plus gracieuse. J'ai répondu en remerciant le roi de ses bontés et de sa place : je voudrois pouvoir vous faire lire ma réponse ; elle a touché le roi, et n'a fait qu'augmenter l'envie qu'il avoit de m'avoir. M. d'Argens m'a récrit, a répondu tant bien que mal à mes objections; j'ai fait réponse et j'ai remercié une seconde fois. Voltaire vient d'écrire encore pour cela à Mme. Denis; mais je persiste, et je persisterai dans ma résolution. Ce n'est pas que je sois fort content du ministère, et surtout de l'ami ou soi disant tel de votre président ; il s'en faut beaucoup : je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est très-mal disposé pour

moi, et j'ignore absolument pour quelle raison : mais que m'importe ! je resterai à Paris, j'y mangerai du pain et des noix, j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y vivrai libre. Je vis de jour en jour plus retiré; je dîne et soupe chez moi ; je vais voir mon abbé à l'opéra ; je me couche à neuf heures, et je travaille avec plaisir, quoique sans espérance. Je vous sollicite instamment de ne rien écrire au président ni à personne, des propositions qu'on me fait à Berlin : quoique M. d'Argens me mande que le secret à présent est inutile, je suis trop reconnoissant des bontés du roi pour me parer de cette petite vanité. On a eu raison de vous mander beaucoup de bien de l'apologie de l'abbé de Prades, mais je ne sais si elle vous amusera beaucoup. La réponse à l'évêque d'Auxerre est ce qui vous ennuiera le moins, et la fin sur-tout de cette réponse me paroît un morceau très-éloquent. J'ai ajouté, dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, quelques traits à l'éloge du président Montesquieu, parce qu'il le

mérite, et parce qu'il est persécuté. J'ai lu ces jours-ci une petite apologie que Voltaire a faite de milord Bolinbroke contre je ne sais quel journaliste : cela est charmant, à deux ou trois mots près ; mais cela est fort rare. Je demanderai à M^me. Denis, la première fois que je la verrai, si elle a envoyé votre lettre. Cette pauvre Denis a retiré sa pièce des mains des comédiens, après avoir été ballottée pendant trois mois ; elle auroit mieux fait de ne la pas donner.

Que vous dirois-je des sottises des Chaulnes ! et puis tout cela vous étonne-t-il ? On assure que les états ont manqué de respect à M^me. la duchesse et l'ont taxée quinze cents livres ; ce n'est pas là une nuit de fille. Duclos s'est aussi un peu barbouillé dans tout cela ; j'en suis fâché, car je le crois au fond bon diable ; c'est peut-être parce qu'il me fait amitié : mais de quoi s'avise-t-il aussi de vouloir être tout-à-la-fois courtisan et philosophe ; cela ne sauroit aller ensemble.

Nous avons ici, depuis trois mois,

à l'Opéra, des intermèdes italiens dont la musique est excellente ; c'est en vérité une langue dont nous n'avions point l'idée que cette musique, mais c'est une langue expressive, pleine de vivacité, presque toujours vraie et bien plus vivement que la nôtre. Cela est près de faire un schisme dans l'Opéra, comme les billets de confession dans l'église. Adieu, madame ; croyez que le tems ni l'absence ne diminueront rien du respectueux attachement que je vous ai voué pour toute ma vie.

---

*A la même.*

Paris, 22 décembre 1752.

Voila, madame, un bien gros paquet qui ne vous dédommagera guères de ce qu'il vous coûtera de port ; mais puisque vous voulez avoir mes lettres et celles de M. d'Argens sur la proposition que le roi de Prusse m'a faite, les voilà : je vous prie de me les renvoyer quand vous n'en aurez plus affaire. Le bruit

commence à se répandre ici que j'ai refusé cette présidence; une personne que je connois à peine, me dit hier qu'elle en avoit reçu la nouvelle par une lettre de Berlin; je lui répondis que je ne savois pas ce qu'elle me vouloit dire. Après tout, que cela se répande ou ne se répande pas, je n'en suis ni fâché ni bien aise: je garderai au roi de Prusse son secret, même lorsqu'il ne l'exige plus; et vous verrez aisément que mes lettres n'ont pas été faites pour être vues du ministère de France. Je suis bien résolu de ne lui pas demander plus de grâces qu'au ministère du roi de Congo, et je me contenterai que la postérité lise sur mon tombeau: *Il fut estimé des honnêtes gens, et est mort pauvre parce qu'il l'a bien voulu.* Voilà, madame, de quelle manière je pense: je ne veux ni braver ni aussi flatter les gens qui m'ont fait du mal, ou qui sont dans la disposition de m'en faire; mais je me conduirai de manière que je les réduirai seulement à ne me pas faire de bien. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vais don-

ner, des choses vraies et hardies, mais sages : j'ai sur-tout évité d'y offenser personne, mais j'ai peint nos ridicules et nos mœurs, surtout celles des *Mécènes*, avec la franchise *d'un soldat qui sait mal farder la vérité*. Vous recevrez vraisemblablement mes opuscules vers le 15 du mois prochain : je compte que l'impression sera achevée dans quinze jours, et je ne perdrai pas de tems pour vous les faire parvenir par la voie que vous m'indiquerez.

Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle me fait croire que vous vous portez mieux. Il falloit en vérité être bien malade pour ne pas s'ennuyer de la vie que vous meniez depuis neuf mois, et je commence à croire que vous ne l'êtes plus, puisque cette vie commence à vous déplaire : vous parlez de votre état passé avec un effroi qui me divertit; je me flatte qu'au moins cet effroi servira à ne vous y pas replonger. Au reste, vous faites très-bien de ne pas vous en vanter, quoique au fond vous n'ayez rien fait que de très-raisonnable : vous vous dé-

plaisiez à Paris, vous avez cru que vous vous trouveriez mieux à Chamron, vous y avez été; cela est naturel: vous vous êtes ennuyée à Chamron, vous avez essayé de Mâcon, vous ne vous en trouvez guères mieux, vous brûlez de revoir Paris; cela est naturel. (Voilà la confession de Mlle. de Clermont.) En vérité il vous est très-aisé, même en dînant, de mener à Paris une vie agréable: je vous y verrai le plus souvent qu'il me sera possible; mais je n'irai guères dîner avec vous que quand vous ne craindrez pas que je vous ennuie en tête à tête; car je suis devenu cent fois plus amoureux de la retraite et de la solitude, que je ne l'étois quand vous avez quitté Paris. Je dîne et soupe chez moi tous les jours, ou presque tous les jours, et je me trouve très-bien de cette manière de vivre. Je vous verrai donc quand vous n'aurez personne, et aux heures où je pourrai espérer de vous trouver seule. Dans d'autres tems j'y rencontrerois votre président, qui m'embarrasseroit parce qu'il croiroit avoir des reproches à

me faire, que je ne crois point en mériter, et que je ne veux pas être dans le cas de le désobliger en me justifiant auprès de lui. Ce que vous me demandez pour lui est impossible, et je puis vous assurer qu'il est bien impossible, puisque je ne fais pas cela pour vous. En premier lieu, le discours préliminaire est imprimé il y a plus de six semaines, ainsi je ne pourrois pas l'y fourrer aujourd'hui, même quand je le voudrois; en second lieu, pensez-vous de bonne foi, madame, que dans un ouvrage destiné à célébrer les grands génies de la nation et les ouvrages qui ont véritablement contribué au progrès des lettres et des sciences, je doive parler de l'Abrégé chronologique. C'est un ouvrage utile, j'en conviens, et assez commode, mais voilà tout en vérité : c'est là ce que les gens de lettres en pensent ; c'est là ce que l'on en dira quand le président ne sera plus : et quand je ne serai plus, moi, je suis jaloux qu'on ne me reproche pas d'avoir donné des éloges excessifs à personne. Si vous prenez la peine de relire mon

discours préliminaire, vous y verrez que je n'y ai loué Fontenelle que sur la méthode, la clarté et la précision avec laquelle il a su traiter des matières difficiles, et c'est là en effet son vrai talent; Buffon, que sur la noblesse et l'élévation avec laquelle il a écrit les vérités philosophiques, et cela est vrai; Maupertuis, que sur l'avantage qu'il a d'avoir été le premier sectateur de Newton en France, et cela est vrai; Voltaire, que sur son talent éminent pour écrire, et cela est vrai; le Pr. de Montesquieu, que sur le cas qu'on fait dans toute l'Europe, et avec justice, de l'Esprit des lois, et cela est vrai; Rameau, que sur ses symphonies et ses livres, et cela est vrai: en un mot, madame, je puis vous assurer qu'en écrivant cet ouvrage, j'avois à chaque ligne la postérité devant les yeux, et j'ai tâché de ne porter que des jugemens qui fussent ratifiés par elle. Celui qui fera l'article *Chronologie* dans l'Encyclopédie, est bien le maître de dire ce qu'il voudra du président; mais

cela ne me regarde pas ; et je n'entreprendrai pas même d'en parler, parce que je n'en pourrois dire autre chose, sinon que son livre est utile, commode, et s'est bien vendu ; je doute que cet éloge le contentât. J'ai d'ailleurs été choqué à l'excès du ressentiment qu'il a eu contre moi à cette occasion ; je lui ai envoyé mon livre sur les Fluides, il n'a pas seulement daigné m'en remercier. C'est à vous, beaucoup plus qu'à lui, que je dois mes entrées à l'Opéra, auxquelles d'ailleurs je ne tiens guères, parce qu'on me les a accordées de mauvaise grâce, et qu'on me les a bien fait payer depuis, par la manière dont on s'est conduit dans l'affaire de l'Encyclopédie, et par les discours qu'on a tenus à mon sujet, mais qui ne m'inquiètent guères.

Je n'ai point travaillé à l'apologie de l'abbé de Prades, mais cela n'empêche point l'ouvrage d'être bon : je doute pourtant qu'il vous amuse. La fin de la réponse à l'évêque d'Auxerre, et plusieurs endroits de cette réponse, sont autant de chefs-

d'œuvre d'éloquence et de raisonnement. Les propositions sont très-bien justifiées dans la seconde partie, et la première est une histoire vraie et bien écrite de son affaire, et de toutes les noirceurs qu'on lui a faites. Je doute, au reste, que cela vous amuse. Vous pouvez lire la préface de la première partie, la fin de la troisième, et les deux péroraisons de la première et de la seconde partie. Il y a un passage de Cicéron qui est très-beau, et que vous vous ferez expliquer, si vous trouvez à *Mâcon* quelqu'un qui sache le latin.

Je pense comme vous sur les premières lettres de Bolinbroke ; le second volume vaut mieux, encore cela est-il trop long : Voltaire vient d'en faire une apologie fort plaisante sur l'article de la Religion. Julien aura cela et vous l'envoiera. Il a fait aussi *le Tombeau de la fortune*, qui est l'histoire de l'abbé de Prades. Cela ne vaut pas l'apologie Bolinbroke, mais cela est encore bon.

Mme. Denis m'a dit qu'elle ne vous avoit point fait réponse, parce qu'elle

ignoroit vôtre adresse; mais que votre lettre avoit été envoyée sur-le-champ. Je lui demanderai un Essai sur le siècle de Louis XIV, et je tâcherai de vous l'envoyer avec mes opuscules, pour lesquels cet ouvrage sera un bien mauvais voisin. Vous avez bien raison sur l'abbé de Bernis. J'ai voulu lire ses vers, et le papier m'est tombé des mains; toute cette galanterie me paroît bien froide, et les Zéphirs, et l'Amour, et Cithère, et Paphos: ah, mon dieu! que tout cela est fade et usé!

Vous pouvez continuer M. Rollin, dont vous jugez, ce me semble, très-bien. Ses derniers volumes sont à peu-près comme les premiers; et d'ailleurs le sujet les rend agréables. C'est l'histoire des Macédoniens et des Grecs.

Je vous exhorte à ménager beaucoup vos yeux; c'est un mal réel que d'avoir une mauvaise *vue*, mais ce n'est point un mal, et c'est quelquefois un bien, que de ne pas *voir* beaucoup de gens. C'en seroit en vérité un que de ne pas entendre et voir toutes les sottises qui se font ici;

ici; et les billets de confession, et l'archevêque, et le parlement. Nous avons été fort occupés pendant quinze jours d'une sœur Perpétue, de la communauté de Ste. Agathe, à qui le parlement a voulu faire donner les sacremens, et à qui l'archevêque les refusoit. Le temporel de l'archevêque a été saisi vingt-quatre heures ; pour son *spirituel*, on auroit été fort embarrassé de le trouver. Le roi a donné main-levée de la saisie, et a empêché la convocation des pairs : la sœur Perpétue se porte mieux ; elle a fait dire au parlement qu'elle n'étoit plus en danger, qu'elle le remercioit de ses attentions, et tout cela s'est terminé par bien des petitesses de part et d'autre.

Nous sommes menacés d'un autre schisme sur la musique. On prétend que je suis à la tête de la faction italienne ; mais je n'ai point de goûts exclusifs, et j'approuverai toujours, dans la musique françoise, ce qu'elle aura d'agréable. Il est vrai que je crois que nous sommes à cent lieues des Italiens sur cet art. Le parle-

ment veut leur renvoyer leur constitution; il faudroit au moins prendre leur musique en échange. Adieu, madame : voilà une grande diable de lettre qui vous ennuiera; mais le plaisir de m'entretenir avec vous m'a entraîné plus loin que je ne voulois. Ayez soin de votre santé et de vos yeux, et soyez bien persuadée de mon respectueux attachement.

---

*A la même.*

16 février 1752.

J'ATTENDS, madame, avec beaucoup d'impatience les remarques que vous me promettez. Je les crois d'avance fort justes, et je vous réponds de toute ma docilité. Le déchaînement contre moi et contre mon ouvrage, est prodigieux; l'intérêt que vous y prenez suffiroit pour m'en consoler, si je n'avois de la philosophie de reste pour supporter patiemment et écouter très-indifféremment tout le mal que j'en entends dire : mais ce qui vous sur-

prendra, ce n'est pas tant le mal que j'ai dit des grands, que le bien que j'ai dit de la musique italienne, qui m'a fait une nuée d'ennemis. Je croyois qu'on pouvoit aimer jusqu'aux marionnettes inclusivement, sans que cela fît de tort à personne; mais je me suis trompé. Une faction puissante et redoutable, à la tête de laquelle sont MM. Jeliotte et le Pr. Hénault, va clabaudant de maison en maison contre moi. Jugez de toute l'impression que cela m'a fait, et combien j'aurois besoin en cette occasion de mon stoïcisme, si je n'avois cru devoir le garder pour des conjonctures encore plus importantes. M. de Forcalquier, dit on, étoit aussi fort ulcéré contre moi, je ne sais pas par quelle raison; pour celui-là il est mort, dieu merci, et nous n'entendrons plus dire à tout le monde; *Comment se porte M. de Forcalquier*, comme s'il étoit question de Turenne ou de Newton. Pour les Bissy et compagnie, je crois que c'est comme *grands* et comme *Mécènes* qu'ils m'en veulent; quoiqu'on pût, comme vous dites

fort bien, leur disputer ces titres. On dit que le comte de Bissy a pris pour lui le commencement de la page 157 du second volume ; cela ne le regarde pas plus qu'un autre, mais il est vrai que cela lui convient assez. Vous voyez, madame, qu'il n'y a qu'heur et malheur. Vous me savez bon gré d'avoir évité la satire dans mon ouvrage, et on me regarde ici comme le plus satirique de tous les écrivains. Vis-à-vis de moi même je n'ai rien à me reprocher ; et vivant retiré sans voir personne, que m'importent tous les discours qu'on tient? Mon ouvrage est public ; il s'est un peu vendu : les frais de l'impression sont retirés ; les éloges ou les critiques et l'argent viendront quand ils voudront. J'ai fait avec mes libraires un assez plat marché ; c'est qu'ils feront les frais, et que nous partagerons le profit. Je n'ai encore rien touché. Je vous manderai ce que je gagnerai : il n'y a pas d'apparence que cela se monte fort haut; il n'y a pas d'apparence non plus que je continue à travailler dans ce genre. *Je ferai de la géométrie et je lirai*

*Tacite*. Il me semble qu'on a grande envie que je me taise, et en vérité je ne demande pas mieux. Quand ma très-petite fortune ne suffira plus à ma subsistance, je me retirerai dans quelque endroit où je puisse vivre et mourir à bon marché. Adieu, madame; estimez, comme moi, les hommes ce qu'ils valent, et il ne vous manquera rien pour être heureuse.

*P. S.* On dit Voltaire raccommodé avec le roi de Prusse, et Maupertuis retombé. Ma foi les hommes sont bien foux, à commencer par les sages.

---

*A la même.*

17 janvier 1753.

En bien, madame, puisque vous êtes si contente de mes lettres, je vous permets de les garder, et de les faire lire à Formont, pourvu que d'autres que lui ne soient pas du secret. Je crois que vous tenez à

présent mon livre, et je serois fort flatté que vous en fussiez aussi contente que vous l'avez été de mes lettres. Depuis huit jours qu'il est en vente, il s'en est déjà enlevé sept à huit cents : il fait, ce me semble, plusieurs enthousiastes ; sur-tout parmi les gens de lettres, et quelques frondeurs qui croient que j'ai voulu les peindre, quoique je ne leur aie jamais fait l'honneur de penser à eux.

Tout ce qu'on vous a mandé de Voltaire est très-vrai ; il est on ne peut pas plus mal avec le roi de Prusse : il a fait contre Maupèrtuis une brochure injurieuse, qui a été brûlée par la main du bourreau, ce qu'on n'avoit point vu à Berlin de mémoire d'homme. Il a nié qu'il en fût l'auteur, et ne l'a avoué que lorsque le roi de Prusse l'a menacé d'une amende qui le réduiroit à l'aumône. *Je ne vous chasse point*, lui a dit le roi, *parce que je vous ai appelé ; je ne vous ôte point votre pension, parce que je vous l'ai donnée ; mais je vous défends de paroître jamais devant moi*. Il est

actuellement un des plus malheureux hommes de la terre.

Je n'ai aucune part à la brochure en style de prophétie, ni Diderot non plus, quoiqu'on la lui ait attribuée; mais comme vous je la trouve très-plaisante. La musique françoise prend actuellement le dessus sur la musique italienne, car l'opéra nouveau de Mondonville, quoique très-médiocre, réussit beaucoup: cela changera peut-être la semaine prochaine; dans ce pays-ci il ne faut compter sur rien.

J'ai bien mal interprété votre dernière lettre; j'avois cru y voir une espèce d'effroi de votre état passé, mais j'aime encore mieux que cet état n'ait rien d'effrayant pour vous. Je vis hier Pondevesle à l'Opéra: nous parlâmes beaucoup de vous; je lui dis que vous n'aviez commencé à être malheureuse que du jour que vous aviez été plus à votre aise, et que cela me faisoit grand peur de devenir riche: il est vrai que cette peur-là est un peu gratuite; car ma conduite, mes lettres et mes écrits y mettent bon ordre. Adieu, madame:

j'aspire avec beaucoup d'impatience au moment de vous revoir, et j'attends votre jugement sur mon ouvrage. Si par hasard j'avois mis dans le paquet où étoient mes lettres de Prusse, quelque autre papier qui n'en fût pas, je vous prie de me le renvoyer.

---

*A la même.*

27 janvier 1753.

Je suis, madame, d'autant plus sensible à votre suffrage, qu'en vérité je désirois ardemment de l'obtenir : votre approbation me flatte infiniment, parce que je vous connois un goût très-sûr et très-juste; je n'ai pas attendu, pour vous le dire, que je fisse des livres et que vous les trouvassiez bons. Vous me rendez justice en ne trouvant dans mon ouvrage ni malice ni satire; tout le monde n'en pense pas de même : on m'assure que les Bissy, Brancas, etc., etc., etc., etc., etc., etc., crient bien haut contre moi; ils me feroient

beaucoup d'honneur de ne pas plus penser à moi que je n'ai pensé à eux : mais que m'importe, puisque vis-à-vis de moi-même je n'ai rien à me reprocher.

Je ne sais si j'aurois bien fait de mettre l'Essai sur les gens de lettres, en portraits et en maximes, comme vous le voulez. Outre que nous avons déjà bien des livres en ce genre, on auroit encore bien plus pensé à faire des applications : cette forme n'auroit d'ailleurs convenu ni au ton que je voulois prendre dans cet ouvrage, ni à la liaison que je voulois mettre dans les idées; et il me semble, si j'en crois du moins tous ceux qui m'en parlent, que ce ton et cette liaison rendent le morceau plus intéressant encore à une seconde lecture.

Les pédans disent le plus de mal qu'ils peuvent de ma traduction de Tacite, mais je puis vous répondre que leurs critiques ne m'effraient pas, et je voudrois bien les voir à pareille besogne. Je ne crois pas que l'original perde beaucoup à ma traduction, mais j'avoue de bonne foi

que je le crois du moins aussi beau. Je pense exactement de Tacite ce que j'en ai dit dans mon avertissement, que je vous prie de lire, si vous ne l'avez pas fait. Quel homme que ce Tacite ! demandez plutôt à Formont. A propos de lui, je serois bien aise de savoir son avis sur mes deux volumes. Si vous relisez le premier, vous trouverez dans l'éloge de Bernoulli, des additions que je crois assez intéressantes.

Je viens d'avoir mes entrées à la Comédie françoise. C'est une galanterie que mademoiselle Clairon m'a faite sur la lecture de mon livre ; car je ne la connoissois que pour lui avoir parlé une fois dans sa loge. Latour a voulu absolument faire mon portrait, et je serai au salon de cette année, avec la Chaussée, qu'il a peint aussi, et un des bouffons Italiens. Je serai là en gaie et triste compagnie.

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que vous pouviez garder mes lettres, et les faire lire à Formont, mais à lui seul. Très-peu de personnes les ont vues, et vous seule

en avez copie. C'est de tout ce que j'ai fait en ma vie ; la seule chose que je désire qui subsiste quand je ne serai plus. Je vis, ces jours passés, à l'Opéra, M. de la Croix, qui me donna des nouvelles de votre santé, et avec qui je parlai beaucoup de vous. Il dit que vous vous couchez fort tard : ce n'est pas là le moyen de dîner quand vous serez à Paris. Au surplus je crois que vous vous porterez bien, quelque genre de vie que vous suiviez, pourvu que vous vous observiez sur le manger; car, comme dit Vernage, *il ne faut point trop manger*. A propos, quel compliment faut-il vous faire sur la mort de madame la duchesse du Maine ? Voilà le moment d'imprimer les mémoires de madame de Staal. Adieu, madame ; soyez persuadée du tendre attachement que je vous ai voué pour toute ma vie.

---

*A la même.*

10 mars 1753.

Je viens d'apprendre, madame, dans le même moment, votre maladie et votre convalescence. M. de la Croix m'a dit que vous aviez eu un accès de fièvre très-fort, qui vous avoit fort agitée et fort inquiétée; mais que cet accès n'avoit point eu, heureusement, de suites fâcheuses. Ménagez, je vous en supplie, votre santé; observez vous sur-tout sur le manger: ce sera peut-être un peu de gourmandise qui vous aura procuré cet accès de fièvre. Je suis très-convaincu que vous pourrez vous soutenir avec du soin et du régime; mais je ne le suis pas moins que le soin et le régime vous sont absolument nécessaires. Vous devez cette attention à vos amis, quand vous n'y seriez pas vous-même la première intéressée. Profitez des beaux jours qui commencent à revenir. Faites un peu d'exercice, mais très-modérément, le plus souvent en carrosse; essayez même un peu de marcher,

vous vous trouverez bien d'avoir ce courage. J'ai donné le même conseil à quelques personnes qui s'en sont très-bien trouvées, et je suis persuadé que cela vous réussiroit aussi. Pardonnez-moi de faire ici le Vernage, et de lui voler ses lieux communs; l'intérêt que je prends à votre santé et à votre bonheur, sera mon excuse.

Savez-vous bien que l'abbé de Canaye, à qui j'ai lu quelques-unes de vos lettres, raffole de vous, de votre esprit et de votre manière de penser? cela est au point, que je ne désespère pas de l'engager à vous voir; et je puis vous assurer que cela seroit bientôt fait, sans les obstacles presque insurmontables que son genre de vie y mettra toujours.

Je vous suis très-obligé des remarques que vous m'avez envoyées, et je vous supplie d'en faire mes remercîmens à l'auteur. Toutes ces remarques sont certainement d'un homme d'esprit; quelques-unes m'ont paru très-justes: il me semble qu'on pourroit en chicaner quelques autres; mais sur cet article un auteur

doit toujours être suspect. J'attends avec impatience le jugement de Formont. Ce n'est pas la peine de lui écrire pour cela, et d'ailleurs il vous écrira encore plus librement qu'à moi. Je suis bien surpris que le président lui ait mandé tant de bien de mon livre; il n'a pas tenu le même langage à tout le monde : mais au fond, qu'importe? me voilà claquemuré pour long-tems, et vraisemblablement pour toujours, dans ma triste, mais très-chère et très-paisible géométrie. Je suis fort content de trouver un prétexte pour ne plus rien faire, dans le déchaînement que mon livre a excité contre moi. Je n'ai pourtant ni attaqué personne, ni même désigné qui que ce soit, plus que n'a fait l'auteur du Méchant et vingt autres, contre lesquels personne ne s'est déchaîné. Mais il n'y a qu'heur et malheur : je n'ai besoin ni de l'amitié de tous ces gens-là, puisque assurément je ne veux rien leur demander; ni de leur estime, puisque j'ai bien résolu de ne jamais vivre avec eux : aussi je les mets à pis faire.

J'ai déjà tiré de mon livre 500 fr. de profit net et quitte : cela pourra aller à 2000 liv. en tout, quand l'ouvrage sera vendu ; mais il n'est encore qu'à moitié. Adieu, madame ; portez-vous bien, et hâtez votre retour. Que ne savez-vous de la géométrie ! qu'avec elle on se passe de bien des choses !

---

## *A la même.*

14 avril 1755.

Quoique je vous croie à Lyon, madame, je vous adresse cette lettre à Mâcon, parce que j'espère qu'elle vous sera envoyée, et qu'ainsi vous ne l'aurez guère plus tard. L'abbé de Canaye trouve que vous ne ressemblez point du tout au greffier de Vaugirard ; il est enchanté de vos lettres et de votre manière d'envisager et de rendre tout : et en vérité il faudroit qu'il fût bien difficile ! Vous me demandez une recette contre l'ennui ; je vous répondrai d'écrire toujours des lettres quand vous n'au-

rez rien de mieux à faire, car on ne peut pas s'ennuyer quand on écrit de la sorte. Eh bien, vous ne voulez donc pas, ni Formont non plus, que je me claquemure dans ma géométrie; j'en suis pourtant bien tenté! Si vous saviez combien cette géométrie est une retraite douce à la paresse! et puis les sots ne vous lisent point, et par conséquent ne vous blâment ni ne vous louent : et comptez-vous cet avantage-là pour rien? En tout cas, j'ai de la géométrie pour un an tout au moins. Ah! que je fais à présent de belles choses que personne au monde ne lira! J'ai bien quelques morceaux de littérature à traiter, qui seroient peut-être assez agréables; mais je chasse tout cela de ma tête comme mauvais train. La géométrie est ma femme, et je me suis remis en ménage. Je ne tirerai pas grand argent de mon livre, et cela ne me fait encore rien. J'avois compté, comme vous savez que je compte, sur deux mille écus environ, que j'étois bien honteux de gagner, car je n'en saurois que faire; et je n'en ai touché encore que cinq

cents livres, pas même tout-à-fait. Avec cela, j'ai plus d'argent devant moi que je n'en puis dépenser. Ma foi on est bien fou de se tant tourmenter pour des choses qui ne rendent pas plus heureux : on a bien plutôt fait de dire, Ne pourrois-je pas me passer de cela ? et c'est là recette dont j'use depuis long-tems. J'attends avec impatience le mois de juin, où vous m'annoncez votre retour. Je serois enchanté de vous mener l'abbé ; mais je doute qu'il puisse obtenir un congé de *Thérèse Philosophe.* *(a)* Je lui disois, il y a quelque tems, que j'avois été le recommander aux religieux de la Merci pour la rédemption des captifs : il y en a à Maroc et à Tunis de moins esclaves que lui. Avec cela il est content, se moque de tout, est fou à lier, et a près de soixante ans. Je mourrois de passer un jour comme il passe l'année. Adieu, madame ; avec mon abbé ou sans lui, je serai toujours enchanté de vous revoir.

(a) Madame de Meniglés.

*A la même.*

Blancmesnil, 5 septembre.

Il m'a été impossible, madame, d'avoir l'honneur de vous voir à Paris, quelque envie que j'en eusse; car je suis parti mercredi matin pour Blancmesnil, où je suis à présent. Je suis très-sensible à toutes vos bontés et à tout ce que vous avez dit pour moi à M. d'Argenson; mais je vous supplie de ne point penser à la place de secrétaire de l'académie. Quand cette place seroit aussi facile à obtenir qu'elle l'est peu, je n'en serois pas plus disposé à faire aucune démarche pour y parvenir. J'y suis bien moins propre que vous ne l'imaginez : elle demande beaucoup de sujétion et d'exactitude; et vous me connoissez assez pour savoir que ma liberté est ce que j'aime le mieux; elle demande d'ailleurs beaucoup de connoissances de chimie, d'anatomie, de botanique, etc. que je n'ai point, et que je n'ai guères d'empressement d'acquérir;

elle met dans le cas de louer souvent des choses et des personnes fort médiocres, et je ne sais comment on peut se résoudre à louer ce qui ne mérite pas de l'être, ni comment on en vient à bout : cette affaire-là est trop difficile pour moi. Le public d'ailleurs est accoutumé, depuis M. Fontenelle, à voir faire cette besogne d'une certaine manière, qui ne seroit point du tout la mienne; et il y a trop de risque à vouloir lui faire changer d'allure quand une fois il en a pris une, bonne ou mauvaise. Ainsi je vous supplie, madame, d'oublier les vues que vous avez sur moi pour remplir cette place, et que M. de St.-Mard vous a inspirées à mon grand regret. Si j'ai quelque talent pour écrire, il me sera fort aisé de l'exercer sans être secrétaire de l'académie; et j'en aurai plus de tems pour la géométrie, à laquelle je serois bien fâché de renoncer : c'est une ressource sûre, avec laquelle on ne s'ennuie guères ; on ne fait pas grand bruit, mais on a peu d'ennemis. La place que je tiens dans le monde n'est

pas grande, et je travaille tous les jours à la rétrécir : le moyen d'être heureux est de ne se trouver sur le chemin de personne. Je n'en suis pas moins sensible à tout ce que vous voulez faire pour moi ; mais M. de Maur..... et M<sup>me</sup>. Ten.... m'ont appris à me passer de place, de fortune et de considération.

J'étois prié à dîner le jour de la St. Louis chez M. le Pr. H...., mais je ne suis revenu à Paris que le lendemain ; d'ailleurs, quand j'aurois pu y aller, je crois, entre nous, que je m'en serois dispensé. Comme M. le Pr. H.... se plaint de moi, et que je crois qu'il a tort, j'aurois fait chez lui une assez sotte figure. J'avois envie de parler de lui dans l'article *Chronologie*; mais cela ne se peut pas ; je vous en dirai la raison : et d'ailleurs je ne l'aurois peut-être pas assez loué à son gré. Tout ceci, je vous prie, madame, entre nous. Je reviendrai à Paris vers le 12 ; et si vous y êtes, j'aurai l'honneur de vous voir.

## *A la même.*

Blancmesnil, 11 octobre 1753.

J'avois appris, madame, par M. Duché, une partie de votre conversation avec M. de Paulmy ; je trouve tout simple que sa cousine sollicite pour l'abbé de Condillac, pour qui, en cas de besoin, je solliciterois moi-même ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'elle aille disant que je suis assez jeune pour attendre. Ma conduite avec elle lui prouvera du moins que je ne suis pas assez jeune pour attendre long-tems. Vous ne me mandez point que vous avez dormi quatorze heures en arrivant à Nanteau ; cette nouvelle-là en valoit cependant bien une autre : c'est reste à huit heures sur les vingt-deux que vous voudriez dormir par jour, et peut-être que ces huit heures-là viendront ; je vous les souhaite, pourvu que vous me permettiez de passer avec vous les deux autres. Vous avez mandé à M. de Mâcon que vous étiez fort contente de

ce que vous aviez vu, et que vous n'aviez rien vu encore. Je crois cette recette-là fort bonne, de ne rien regarder pour être satisfait de ce qu'on voit. Nous sommes à Blancmesnil, Duché et moi, depuis hier mercredi, et nous retournons ce soir à Paris. L'Encyclopédie paroît d'hier; ainsi vous pouvez faire lire l'avertissement à qui vous voudrez. Priez Dieu pour nous qui allons peut-être faire bien crier les hommes, et qui ne nous en soucions guères. J'ai lu à Duché votre lettre, et l'endroit qui le regarde sur-tout; il vous aime à la folie, et je pense qu'il a bien raison. Le chevalier Lorenzi est venu me voir; il faut absolument que je vous le présente cet hiver; il en a grande envie, et vous n'en auriez guères moins si vous saviez comme il pense sur votre compte. La reine a fait promettre à Hardion sa voix pour Bougainville, et elle a fait écrire Hardion à l'abbé Sallier. Nous soupçonnons, Duché et moi, quelqu'un de votre connoissance d'être du complot. Franchement il ne peut pas nous souffrir; et pourquoi se dissi-

muler cela, quand cela n'empêche ni de dormir ni de digérer; je lui ai envoyé mon avertissement : si vous aviez été à Paris, il ne l'auroit reçu que par vous. J'ai une confession à vous faire; j'ai parlé de lui dans l'Encyclopédie, non pas à *Chronologie*, car cet article-là est pour Newton, Petau et Scaliger, mais à *Chronologique* : j'y dis que nous avons en notre langue plusieurs bons Abrégés chronologiques; le sien, un autre qui vaut pour le moins autant, et un troisième qui vaut mieux. Cela n'est pas dit si crûment, ainsi ne vous fâchez pas; il trouvera la louange bien mince, sur-tout la partageant avec d'autres; mais Dieu et vous, ou même vous toute seule, ne me feriez pas changer de langage. Nous irons certainement à Fontainebleau, et certainement aussi au Boulay. Dites, je vous prie, bien des choses pour moi à Mme. d'Héricourt, et assurez-la bien de l'impatience que j'ai de lui faire ma cour chez elle. Je pourrai bien voir Quesnay à Fontainebleau; je lui parlerai de votre affaire certaine-

ment. Si Mme de Pompadour veut me voir, je lui ferai dire que je crains de l'importuner encore pour l'affaire de l'abbé Sigorgne, dont je sais qu'elle ne veut point se mêler, quoiqu'elle m'eût promis le contraire ; voilà comme il faut traiter ces gens-là. On n'est point de l'académie, mais on est quaker, et on passe, le chapeau sur la tête, devant l'académie et devant ceux qui en font être. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles. Je ne crois pas que nous partions pour Fontainebleau que vers le tems des fêtes, c'est-à-dire vers le 22 ou le 23. Ce n'est pas que nous nous soucions de ces fêtes-là, que peut-être nous ne verrons pas ; mais nous sommes tentés d'aller braver la musique françoise jusque sur le Rhône, soit en l'écoutant, soit en ne l'écoutant pas. A propos ; dites-moi ce que vous pensez du père *Mat*, et de son confrère, qui doit s'appeler le père *Echec*. Je vais écrire à Maupertuis ; je laisse un peu de place à Duché, pour qu'il vous dise lui-même tout ce qu'il sent pour vous.

Votre

Votre absence, madame, augmente, comme vous le voyez, la quakrerie de mon confrère; mais je puis vous assurer qu'elle ne diminue rien de son attachement pour vous. Depuis qu'une certaine péronnelle ne lui tourne plus la tête, il nous aime tous bien davantage; l'amitié dort pendant l'amour, mais elle en profite après. Pour moi, madame, dont rien ne fait dormir la mienne, je vous supplie de croire qu'elle sera toujours très-éveillée pour vous, et que je conserverai précieusement ce sentiment, comme celui qui peut me faire et le plus d'honneur et le plus de plaisir, DUCHÉ.

---

*A la même.*

Paris, 19 octobre.

VOTRE lettre, madame, est venue fort à propos; car j'étois en peine de vous, et je vous aurois même écrit, si je n'avais attendu de vos nouvelles. Vous aviez écrit à M. de Mâcon une lettre plus noire que le

Tartare et plus triste que les Champs-Elysées. Je m'imagine que votre secrétaire est mieux, car vous ne m'en parlez pas. Ne vous effarouchez point trop de ce que je vous ai mandé sur l'article *chronologique*. Je crois bien que le Pr. Hénault ne m'en remerciera pas : il le devroit pourtant; car je dis que nous avons en notre langue plusieurs bons ouvrages en ce genre, le sien, celui d'un nommé Macquer, qui vaut mieux, quoique je ne le dise pas, et celui de deux bénédictins, qui vaut mieux que les deux précédens, mais que je me contente de nommer. Il fera sur l'académie tout ce qu'il lui plaira : ma conduite prouve que je ne désire point d'en être; et en vérité je le serois sans lui si j'en avois bien envie. Mais le plaisir de dire la vérité librement, quand on n'outrage ni n'attaque personne, vaut mieux que toutes les académies du monde, depuis la françoise jusqu'à celle de Dugast. Il m'a écrit sur ma préface une lettre de compliment fort entortillée, et ne m'a pas dit ni fait dire un mot de ce qu'il vous a mandé. L'affaire du

Journal des savans est claire pour les gens de lettres, et pour les personnages intéressés ; et voilà, ce me semble, tout ce qu'il faut pour cet endroit-là. A l'égard des critiques, la raison qui m'a déterminé à m'étendre, c'est que plusieurs nous ont été faites, que quelques-unes avaient fait impression dans le public, qu'elles regardent un ouvrage important sur lequel la nation a les yeux, et qu'enfin aucune ne tombe sur moi personnellement. Si elles m'avoient regardé, j'aurois été plus court, ou je n'aurois rien dit. Je suis au reste très-flatté que vous soyez contente de cet ouvrage ; des gens qui se disent mes amis, comme Condillac et Grimm, n'en parlent pas de même, à ce qu'on m'assure ; mais je sais d'où cela vient : ils ne sont pourtant pas faits ni l'un ni l'autre pour être l'écho d'un oison ; cependant je leur pardonne, s'ils ont été plus heureux ou plus sots que moi ; mais je ne leur envie ni leur bonheur ni leur docilité.

Nous irons sûrement à Fontainebleau la semaine prochaine, et nous

y resterons peu. Je vous manderai à point nommé le jour de notre arrivée. Je verrai Quesnay, et presserai de nouveau pour l'abbé Sigorgne. Je jouis actuellement d'une tranquillité qui me rend très-heureux : je mène une vie fort retirée, et je m'en trouve à merveille. Il ne me manque que de vous voir. Ne vous inquiétez point de ma quakrerie ; elle ne sera jamais pour vous : au contraire, plus on est quaker avec les gens qu'on méprise, plus on est sensible à l'amitié des personnes qu'on aime et qu'on estime. Adieu, madame ; Duché me charge de vous assurer de son respect et de son attachement ; et pour moi, on ne sauroit rien ajouter à tout ce que je sens pour vous.

Madame d'Aumont et le vicomte de Chabot sont morts de la petite vérole. Cela vous fait-il quelque chose ? Je ne sais si vous les connoissiez.

---

## *A la même.*

Sans-Souci, le 25 juin 1763.

Vous m'avez permis, madame, de vous donner de mes nouvelles et de vous demander des vôtres, je n'ai rien de plus pressé que d'user de cette permission. Je suis arrivé ici le 22, après un voyage très-heureux et très-agréable; ce voyage n'a pas même été aussi fatigant que j'aurois pu le craindre, quoique j'aie souvent couru jour et nuit : mais le désir que j'avois de voir le roi, et l'ardeur de le suivre depuis Gueldres, où je l'ai trouvé, jusqu'ici, m'a donné de la force et du courage. Je ne vous ferai point d'éloges de ce prince; ils seroient suspects dans ma bouche : je vous en raconterai seulement deux traits qui vous feront juger de sa manière de penser et de sentir. Quand je lui ai parlé de la gloire qu'il s'est acquise, il m'a dit avec la plus grande simplicité., qu'il y avoit furieusement à rabattre de

cette gloire; que le hasard y étoit presque pour tout, et qu'il aimeroit bien mieux avoir fait *Athalie* que toute cette guerre; Athalie est en effet l'ouvrage qu'il aime et qu'il relit le plus; je crois que vous ne désapprouverez pas son goût en cela, comme sur tout le reste de notre littérature, dont je voudrois que vous l'entendissiez juger. L'autre trait que j'ai à vous dire de ce prince, c'est que le jour de la conclusion de cette paix si glorieuse qu'il vient de faire, quelqu'un lui disant que c'étoit là le plus beau jour de sa vie: *Le plus beau jour de la vie,* répondit-il, *est celui où on la quitte.* Cela revient à-peu-près, madame, à ce que vous dites si souvent, que le plus grand malheur est d'être né.

Je ne vous parlerai point, madame, des bontés infinies dont ce prince m'honore; vous ne pourriez le croire, et ma vanité vous épargne cet ennui. Je ne vous parlerai point non plus de l'accueil que madame la duchesse de Brunswick, sœur du roi, et toute la maison de Brunswick a bien voulu me faire. Je me

contente de vous assurer que dans l'espèce de tourbillon où je suis, je n'oublie point vos bontés, et l'amitié dont vous voulez bien m'honorer ; je me flatte de la mériter un peu par mon respectueux attachement pour vous. Comme je sais que rien ne vous ennuie davantage que d'écrire des lettres, je n'ose vous demander de vos nouvelles directement ; mais j'espère que Mlle. de l'Espinasse voudra bien m'en donner. J'oubliois de vous dire que le roi m'a parlé de vous, de votre esprit, de vos bons mots, et m'a demandé de vos nouvelles. Je n'ai point encore vu Berlin, mais Potsdam est une très-belle ville; et le château où je suis est de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Adieu, madame : conservez votre santé; la mienne est toujours très-bonne. Oserois-je vous prier de me rappeler au souvenir de M. le maréchal et de Mme. la maréchale de Luxembourg?

---

*Du même*

AU PRÉSIDENT HÉNAULT.

Paris, 12 juillet 1751.

Je suis plus sensible, monsieur, que je ne puis vous le dire, aux éloges dont vous voulez bien honorer mon ouvrage. Cependant, quelque flatté que je sois d'un suffrage aussi éclairé que le vôtre, je crains que l'amitié dont vous avez bien voulu jusqu'ici me donner tant de marques, ne vous prévienne un peu en ma faveur. Pour moi, je vois dans mon ouvrage bien des choses qui manquent; heureux si je pouvois y suppléer, comme c'est mon dessein, dans les articles dont je suis chargé pour l'Encyclopédie, et où je me propose de traiter plus à fond un grand nombre de matières que les bornes d'un discours préliminaire ne m'ont permis que d'effleurer. Rien ne seroit plus flatteur pour moi que de continuer à mériter votre suffrage; j'ose dire que j'en suis au

moins digne par l'attachement sincère que j'ai pour vous, et par la reconnoissance dont je suis pénétré pour toutes vos bontés, et dont je souhaiterois pouvoir vous donner des marques : Diderot pense là-dessus comme moi, et nous n'oublierons jamais, ni l'un ni l'autre, ce que nous vous devons. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, etc.

---

*Du même*

## AU MARQUIS D'ARGENSON.

MONSEIGNEUR,

Les savans et les écrivains célèbres qui vous approchent en si grand nombre, applaudiront à l'hommage que je vous rends. Le respect qu'ils vous témoignent est d'autant plus sincère, que l'attachement en est le principe, et d'autant plus juste, que vous ne pensez pas à l'exiger. Vous devez, monseigneur, un sentiment si flatteur et si vrai, à cette familiarité sans orgueil avec laquelle vous accueillez les talens, et qui seule peut rendre la société des grands et des gens de lettres également digne des uns et des autres. Votre commerce, utile et agréable par une étendue de connoissances qui vous assurent le suffrage de la partie la plus éclairée de notre nation, est encore, pour tous ceux qui vous environnent, une leçon continuelle de modestie, de candeur,

d'amour du bien public, et de toutes les vertus que notre siècle se contente d'estimer. Philosophe enfin dans vos sentimens et dans votre conduite, vous joignez à cette qualité trop rare et qui en renferme tant d'aûtres, le mérite plus rare encore de l'avoir sans ostentation. Puisse votre exemple, monseigneur, et celui de votre illustre maison, apprendre à la plupart de nos Mécènes, trop multipliés aujourd'hui pour la gloire et le bien des lettres, que le vrai moyen d'honorer le mérite en le protégeant, est de s'honorer soi-même par la manière dont on le distingue. Je suis, avec respect, etc.

---

*Au même.*

Monsieur,

Je vous dois sans doute des excuses d'oser vous dédier cet ouvrage sans vous en avoir demandé la permission ; mais, ou votre modestie n'auroit pas accepté mon hommage,

et je voulois me satisfaire, ou elle m'auroit interdit tout éloge, et je voulois dire à mon aise la vérité. Je vous prie d'être bien persuadé que de tout ce que j'ai écrit, ou que j'écrirai jamais, rien ne me sera plus cher et plus précieux que les trois premières pages de ce livre. Oserois-je me flatter que vous voudrez bien les recevoir comme le présent d'un philosophe, et comme le seul témoignage, mais le plus authentique que je puisse vous donner, du respect et de l'attachement avec lequel je serai toute ma vie, etc.

# DISCUSSION

RELATIVE

A M. * * *.

## LETTRE

DE M. DE TRESSAN (a)

AU ROI DE POLOGNE

Sire,

Plusieurs lettres que j'ai reçues de Paris, me déterminent à renouveler à votre majesté les mêmes plaintes que je lui ai déjà portées contre la comédie qu'on a osé jouer en sa présence. Ceux qui sont aujourd'hui à la tête des lettres, de l'aveu de

(a) Cette lettre, qui étoit jointe aux pièces manuscrites que l'on publie ici, ayant paru nécessaire à l'intelligence de la discussion, on a cru devoir la conserver quoiqu'elle ait déjà été imprimée ailleurs.

tous les gens qui pensent, regardent comme un attentat d'avoir essayé de tourner en ridicule un citoyen généralement estimé. Ce citoyen, sire, est sûr de l'immortalité par l'honneur insigne qu'il a reçu, lorsqu'un grand roi a daigné combattre ses opinions. Quelle bonté, quelle politesse, quel agrément votre majesté n'a-t-elle pas répandus dans sa critique! tout annonce dans cet ouvrage l'estime qu'elle a pour l'auteur qu'elle combat. Telles sont les armes dont les philosophes dignes de discuter les intérêts de la vérité, doivent se servir : mais comment est-il possible que la satire la plus odieuse ait osé se montrer à découvert dans ce même jour, dont tous les momens sont marqués par des traits mémorables à jamais?

Toutes les villes de la Grèce reprochèrent avec raison aux Athéniens, d'avoir souffert la licence d'Aristophane, lorsqu'il osa jouer Socrate dans la comédie intitulée *les Nuées;* on s'écria que tout spectacle où l'honneur d'un citoyen est compromis, ne convient qu'à des siècles

de barbarie. Votre majesté connoît quel est sur ce point la sagesse et la sévérité qui veille sur le théâtre français : très-certainement, sire, la pièce de M. * * * n'eût point *passé à la police de Paris ;* et si par hasard elle eût échappé à son exactitude, l'auteur et les comédiens eussent été sévèrement punis.

M. * * * a manqué essentiellement aux statuts de la société royale de Nancy ; il est de notre honneur de soutenir des statuts si sages et prononcés par la bouche de votre majesté. Je la supplie, en conséquence, de me permettre de dénoncer l'ouvrage de M. * * * à la société royale de Nancy, et de lui demander un jugement aussi public que l'a été l'infraction à nos lois, que cet auteur vient de commettre.

Jaloux de la gloire des établissemens de votre majesté, et sur-tout de celui auquel elle m'a fait l'honneur de m'appeler ; ami et admirateur d'une société qui travaille à un ouvrage presque aussi immortel que ceux de votre majesté, je croirois me manquer à moi-même si je ne

demandois justice pour M. Rousseau.

En vain, sire, la critique, avec les attributs les plus odieux, ose t-elle se parer de l'épigraphe *parcere personis, dicere de vitiis;* elle ne peut cacher ni retenir l'envie et le venin qui la ronge; elle le répand avec fureur sur tous ceux qui portent de nouvelles richesses dans le trésor des sciences et des lettres : triste ressource et caractère certain d'un esprit stérile qui ne peut rien produire; moyen odieux de subsister par la vente de pareils ouvrages, qui ne devroient trouver ni tolérance, ni protecteurs. Je me tais, sire; j'attends avec soumission et respect la décision de votre majesté: mais je lui avoue que ce ne sera qu'avec l'affliction la plus vive que je verrai désormais, sur la même liste, mon nom et celui d'un particulier qu'il me seroit odieux et humiliant d'avouer à présent pour mon *confrère.* La comédie est imprimée; elle paroît: le tems de punir est arrivé, sire, quelque rares que ces momens puissent être dans la belle et glorieuse vie de votre majesté.

# LETTRE

## DE M. D'ALEMBERT

### A M. DE TRESSAN.

On ne peut être plus sensible que je le suis, mon cher et illustre confrère, aux mouvemens que vous avez bien voulu vous donner pour demander justice de l'insulte grossière et scandaleuse faite à M. Rousseau, en présence du roi de Pologne; la lettre que vous avez reçue à cette occasion de sa majesté, est digne de son amour pour la décence et pour la vertu, de l'élévation de son ame et de l'étendue de ses lumières. Il a honoré les lettres en les cultivant; il a honoré particulièrement M. Rousseau en combattant ses opinions; et c'est manquer au respect que l'on doit à sa majesté, que d'outrager un écrivain vertueux, celui contre lequel elle a écrit avec tant

de politesse et d'estime. La réparation que le roi de Pologne fera faire en cette occasion à M. Rousseau, sera un beau trait de plus dans une vie aussi glorieuse que la sienne, et aussi remplie de belles et grandes actions. Permettez-moi, au reste, mon cher et illustre confrère, de vous faire observer que sa majesté n'est pas bien informée, quand elle croit que l'insulte faite à M. Rousseau n'a rien de commun avec les feuilles de Fréron; elle ignore sans doute l'indignité et la brutalité avec laquelle Fréron, protecteur et protégé de M. ***, s'est déchaîné en toute occasion contre M. Rousseau. Il est vrai que des satires grossières, sans modération et sans esprit, sont faites pour tomber d'elles-mêmes : mais quand un auteur, assez vil pour prostituer ainsi sa plume, se pare de la protection prétendue qu'un grand roi lui accorde, ceux qui sont assez lâches pour l'imiter, ne font pas réflexion qu'un prince si éclairé et si sage ignore l'abus qu'on fait de son nom, et ils osent s'oublier

jusqu'à insulter, en sa présence, les hommes de lettres qu'il estime le plus. Je suis cependant bien éloigné, mon cher confrère, de vouloir priver Fréron des bontés que sa majesté a pour lui ; qu'il en jouisse, et qu'il en fasse, s'il le peut, un meilleur usage : mais je vois que le roi de Pologne, si digne d'entendre la vérité, n'est pas assez heureux pour qu'on la lui dise toujours. Puisque vous avez eu occasion, mon cher et illustre confrère, de parler à S. M. de l'intérêt que je prends à l'honneur des gens de lettres, outragés en la personne de M. Rousseau, permettez-moi de la remercier très-humblement, par votre bouche, des égards qu'elle a bien voulu avoir à mes représentations, et de mettre à ses pieds le profond respect dont je suis pénétré pour ses lumières et ses vertus. Permettez-moi aussi de témoigner à madame la marquise de Bassompierre toute ma reconnoissance ; elle est bien digne de la confiance du roi, par la manière dont elle en use, et par la droiture

de son esprit et de son cœur. Adieu, mon très-cher et très-illustre confrère ; soyez persuadé de l'attachement inviolable et de l'estime distinguée que je vous conserverai toute la vie.

Votre très-humble, etc.

---

# LETTRE

DE

## Mme. DE BASSOMPIERRE

## A M. DE TRESSAN.

Lunéville, 18 décembre.

Vous verrez, mon cher Tressanius, que le roi a été pénétré de la justice de vos représentations, et vous serez content de vos succès. J'ai bien des grâces à vous rendre d'avoir voulu me charger d'une commission aussi agréable; j'ai été outrée de voir jouer un homme dont je respecte le génie, et à qui l'estime des auteurs de l'Encyclopédie doit assurer celle de tout le monde. Sa majesté vous laisse le maître, mon cher Tressanius, d'envoyer sa lettre à M. d'Alembert: je ne doute pas que cette affaire ne vous amène bientôt ici; vous savez combien je désire de vous voir, et de passer quelque tems avec vous. Mes très-humbles complimens à madame la Comtesse.

# LETTRE
## DU ROI DE POLOGNE
### A M. DE TRESSAN.

Le 19 décembre 1755.

MADAME de Bassompierre vient de me rendre votre lettre. Malgré la peine que j'ai à écrire, je vous dirai, mon cher Tressan, que je ne sais comment vous croyez m'avoir parlé de l'affaire en question ; car je vous jure que je n'en ai pas entendu un mot, preuve infaillible que j'y aurois mis ordre sans les représentations de M. d'Alembert, à qui je vous prie de dire, sur ce qui le formalise par rapport à Fréron, que je n'ai jamais refusé protection à ceux de qui j'entends dire du bien et aucun mal. Mais cela ne regarde pas l'affaire de M. Rousseau. Vous me ferez plaisir de lui faire savoir directement que ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends par vous l'in-

solence de l'auteur de la comédie de Nancy, qui assurément ne mérite pas d'être membre de votre académie. Voilà ma décision jointe à celle d'être votre très-affectionné,

STANISLAS, roi.

---

# LETTRE

## DE M. D'ALEMBERT

## A M. DE SOLIGNAC,

*Secrétaire de l'académie de Nancy.*

M. le président Hénault vient, monsieur, de me faire en votre nom une proposition qui auroit lieu de me surprendre, si j'avois l'honneur d'être connu de vous. Bien loin d'accepter, dans la société royale de Nancy, la place que l'on veut ôter à M. ***, je me réunis à M. Rousseau pour souhaiter qu'il la conserve, et qu'il se corrige. Je ne connoissois pas même de nom M. *** avant la faute qu'il vient de faire; M. le comte de Tressan m'a appris, par une même lettre, la comédie jouée à Nancy, et la justice qu'il en avoit demandée au roi: ayant pour M. Rousseau l'estime que ses talens et sa vertu méritent, j'ai fait, monsieur, dans ma réponse à M. de Tressan,

Tressan, ce que vous auriez fait vous-même; je l'ai confirmé dans les dispositions louables où il me paroissoit être de solliciter une juste réparation pour M. Rousseau. Je ne pensois plus à tout cela, et je n'en avois parlé que très-légèrement à M. Rousseau, lorsque M. le comte de Tressan m'a appris, par une seconde lettre, que la comédie étoit imprimée sans permission; il m'a en même tems envoyé copie de la lettre qu'il a écrite au roi de Pologne pour demander une sévère et authentique justice de cette nouvelle infraction. Vous voyez, monsieur, que dans cette affaire je n'ai pas eu besoin d'exciter M. le comte de Tressan; je n'ai eu que celui de l'approuver. Mais à peine M. Rousseau a-t-il été informé de l'orage prêt à fondre sur M. ***, qu'il a sur-le-champ écrit à M. le comte de Tressan pour demander la grâce du coupable. Ainsi vous voyez, monsieur, que M. le comte de Tressan, M. Rousseau et moi nous avons fait chacun ce que nous devions. J'ai dû, en qualité d'ami de M. Rousseau,

désirer qu'on lui fît justice ; mais j'approuve encore davantage le parti qu'il prend de pardonner, et que j'aurois certainement pris à sa place si l'affaire m'eût regardé personnellement. Peut-être, monsieur, que dans une académie dont les Montesquieu ont été et dont les Fontenelle sont encore, on auroit pu se moins presser de recevoir M. Palissot et quelques autres, dont le mérite se borne à un très-foible talent pour la satire; mais il faut espérer qu'ils mériteront un jour cet honneur par de meilleurs ouvrages, et que d'honnêtes gens pourront alors regarder le titre de leur confrère comme un titre vraiment flatteur,

# RÉPONSE

## DE M. DE SOLIGNAC

## A M. D'ALEMBERT.

Lunéville, ce 6 janvier 1756.

Ce fut, monsieur, par ordre du roi de Pologne, que j'eus l'honneur d'écrire à M. le président Hénault. Je le priois de faire parvenir jusqu'à vous le regret qu'avoit sa majesté qu'on eût joué devant elle une pièce dont elle n'avoit eu aucune connoissance, et dans laquelle on attaquoit un homme des plus respectables par son esprit et par ses mœurs. Sa majesté m'ordonnoit d'ajouter dans ma lettre, qu'elle faisoit de vous un si grand cas, qu'elle vous eût souhaité volontiers dans son académie à la place de M. ***. Elle ne prétendoit pourtant pas alors que l'académie l'exclût de son corps; mais elle sentoit combien vous êtes infiniment plus capable que M. *** d'honorer notre compagnie par vos

précieux talens, et par les rares vertus qui vous distinguent dans le monde. Vous avez fait éclater celles-ci par la manière dont vous avez pris à cœur les intérêts de M. Rousseau, et par l'approbation que vous avez donnée ensuite à sa façon de penser à l'égard du coupable. Rien n'est plus digne de deux ames aussi bien faites que les vôtres. Je suis ravi que cette affaire soit finie à votre satisfaction et à celle de notre confrère ; et plus encore, monsieur, que vous m'ayez donné lieu, par votre lettre, de vous marquer que vous avez en moi, depuis long-tems, un homme qui vous est tout dévoué, qui sait rendre justice au bien que vous procurez à la nation et à toute l'Europe, par le sacrifice que vous leur faites de vos talens, les seuls qui pouvoient nous apprendre ce que nos pères ont ignoré si long-tems, l'art de faire usage de notre raison et de bien penser d'après elle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SOLIGNAC.

# LETTRE

## DE M. DE TRESSAN

## A M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 20 juin 1771.

J'avois espéré, monsieur et illustre confrère, que mon silence obligeroit enfin M. *** à s'observer : je viens de lire, avec la plus vive indignation, l'article qu'il vient de placer dans la nouvelle *D*. . . . . ., à l'article de mon nom.

Il m'importe peu que M. *** dénigre cet article ; mais je me croirois le plus lâche des hommes, si je laissois un instant les rédacteurs illustres de l'Encyclopédie compromis par la noirceur avec laquelle il cherche à répandre un doute sur cet article.

Je vous prie, mon illustre confrère, par l'amitié dont vous m'avez toujours honoré, de vouloir bien communiquer la lettre ci - jointe à messieurs les rédacteurs de l'Ency-

clopédie, et de les prier, de ma part, de la faire imprimer dans l'ouvrage périodique qui pourra lui donner le plus d'authenticité.

J'espère avoir l'honneur de vous voir mercredi prochain à l'académie des sciences, et y apprendre de vous que vous aurez eu la bonté et l'amitié de me rendre ce service. J'ai l'honneur d'être, avec tout l'attachement et toute l'admiration que vous m'inspirez, monsieur et illustre confrère, votre, etc.

TRESSAN.

*P. S.* Si l'on fait une édition nouvelle de l'Encyclopédie, sur laquelle messieurs les rédacteurs puissent avoir quelque autorité, je les prie de joindre la lettre que j'ai l'honneur de leur écrire, à la fin de l'article *Parade ;* le moindre doute qui pourroit subsister sur cet article, seroit une offense mortelle pour moi.

# LETTRE

## DE M. DE TRESSAN

### SUR L'ARTICLE *PARADE*,

*Aux anciens éditeurs de l'Encyclopédie.*

Paris, ce 18 juin 1771.

Je ne peux, messieurs, ni ne dois désavouer la lettre que M. *** vient de faire imprimer ; elle doit être datée de janvier ou de février 1763.

M. *** m'avoit écrit et m'avoit envoyé quelques ouvrages à la fin de 1762 : un grand prince auquel le devoir et mon cœur me pressoient également d'obéir, exigea de moi de lui répondre ; j'avoue même que l'impression que me firent les vers sur la mort d'une dame respectable que les Muses et les Grâces ont regrettée, acheva de me déterminer.

Je louerois encore aujourd'hui ces

mêmes vers, et les lettres de leur auteur à M. de Voltaire, comme en 1763 ; mais si j'eusse prévu, lorsque j'écrivis à M. ***, l'abus qu'il étoit prêt à faire de l'esprit et des talens qui l'avoient quelquefois fait estimer, nul respect humain n'eût pu me forcer à écrire à l'auteur d'une *D......* moins ingénieuse, moins plaisante et plus noire que celle de Pope. Je me souviens très-bien, messieurs, de vous avoir envoyé, en 1756, au mois de janvier, l'article *Parade ;* je l'écrivis dans les premiers mouvemens d'indignation que m'inspira celle qui fut jouée à Nancy, au mois de novembre 1755, le jour de la fête la plus auguste : peut-être vous aurois-je prié depuis de supprimer cet article, que je conviens être peu digne d'un ouvrage aussi célèbre, si la *D......* n'eût pas paru ; mais j'aime beaucoup mieux être connu pour avoir écrit un article aussi foible, une platitude même si M. *** le veut, que d'être soupçonné revenu de la juste indignation que doit inspirer l'abus odieux de l'art d'écrire, et

de la critique dégénérée en satire amère.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute estime, messieurs, etc.

TRESSAN.

*P. S.* Je vous prie, messieurs, de faire publier la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. Dussé-je être aussi persécuté que le fut le malheureux Phinée, et devenir un des héros d'une troisième *D.....* je ne dois pas laisser le moindre doute sur l'article *Parade,* que l'on ose vous reprocher, et sur ma façon de penser à votre égard.

---

# RÉPONSE

## DE M. D'ALEMBERT

### A M. DE TRESSAN.

Je n'ai lu, monsieur, ni l'ancienne ni la nouvelle *D.....*, ni l'article dont vous parlez; je n'ai aucune liaison avec les éditeurs des nouvelles Encyclopédies soit d'Yverdun, soit de Genève; ainsi, je ne puis ni ne dois leur envoyer votre lettre. Tout le monde sait d'ailleurs, et je suis surpris, monsieur, que vous paroissiez l'ignorer, que je n'ai point été l'éditeur des dix derniers volumes de l'Encyclopédie ancienne, ni par conséquent de celui qui renferme l'article *Parade;* ainsi l'imputation très-injuste en elle-même, de vous avoir attribué faussement cet article, ne peut tomber sur moi, et le public ne pensera jamais à m'en faire l'application. Je pense donc que si vous jugez nécessaire d'avoir recours à quelqu'un pour rendre votre lettre publique, c'est à l'éditeur des dix

derniers volumes de l'Encyclopédie, et non pas à moi, que vous devez vous adresser. Mais je pense en même tems ; monsieur, que si vous jugez honnête et convenable de publier cette lettre telle qu'elle est, ce que je vous laisse à examiner, vous n'avez besoin de personne pour la faire paroître, et que vous ne devez même pour cela vous adresser à personne. Il me semble, seulement, qu'il seroit bon que vous communiquassiez votre lettre à la personne que vous voulez disculper, pour savoir si elle en sera contente. Quant à moi, je vous prie, monsieur, en cas que vous preniez le parti de donner votre lettre au public, de vouloir bien ne pas me faire présager l'espèce de reproche indiscret que vous paroissez faire à l'éditeur des derniers volumes, d'avoir imprimé votre article. Je pourrois ajouter ici beaucoup d'autres réflexions ; mais l'affaire dont il s'agit n'est pas de nature à se traiter par écrit ; et je vous prie même de ne m'en plus parler, laissant à votre décision la conduite que vous devez tenir. Toutes ces raisons, monsieur, me parois-

ent plus que suffisantes pour me déterminer à vous renvoyer la lettre que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer ; je vous remercie d'ailleurs de votre confiance, et je vous prie d'être persuadé de la reconnoissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

---

# LETTRE
## DE M. DE TRESSAN
### A M. DE LA CONDAMINE.

10 janvier 1770.

Il me semble que M. d'Alembert, pour un philosophe respecté et digne de l'être, juge bien promptement un homme qui lui a toujours été attaché, et sans l'entendre. Il se plaint d'un ouvrage que ce polisson de * * * a fait imprimer, et dans lequel il a inséré une lettre de moi, écrite, à ce que je crois, en 1761 ou 1762. Je vais reprendre de loin cette histoire, parce que j'estime trop M. d'Alembert pour ne me pas justifier auprès de lui.

En 1755, le jour de la dédicace de la place royale de Nancy, le roi de Pologne alla à la comédie avec toute sa cour; on y joua une esquisse très-informe et très-décousue de la pièce que * * * a fait jouer sous le nom des . . . . . . . . il y avoit

une scène contre Mme. Geoffrin, une contre M. de Voltaire, dans laquelle feue Mme. du Châtelet étoit attaquée. Je fus indigné ; et dès le lendemain matin je dénonçai la pièce et l'auteur au roi de Pologne, et je conclus à le faire exclure de la société royale de Nancy. Le premier mouvement du roi de Pologne fut de dire que j'avois raison ; mais le père Menoux, le plus impudent jésuite que j'aie jamais connu, protégeoit ouvertement * * *. Un nommé M. Thibaud, aujourd'hui procureur-général à Nancy, et MM. de Solignac, agirent si fortement en faveur de * * *, que son expulsion demeura en balance. Pendant ce tems, deux des plus grands seigneurs de la cour m'écrivirent et me firent écrire par Mlle. Gaussin, en faveur de * * * ; je répondis net qu'il avoit trop mérité d'être exclu d'une académie formée sous les yeux du roi de Pologne, pour que je pusse me désister de poursuivre son expulsion. Les jésuites l'emportèrent ; M. J. J. Rousseau écrivit même en sa faveur, comme

un des plus fortement attaqués ; et * * * resta dans cette société. Plusieurs années s'écoulèrent ; et * * *, plus protégé que jamais, fit tout au monde pour, je ne dis pas se mettre bien avec moi, mais pour que je ne fusse plus aussi vif contre lui : on fit intervenir le roi de Pologne, auquel vous savez que je ne pouvois rien refuser ; ce prince connoissant l'art de se faire obéir comme ami, encore plus que comme maître. Ce fut lui-même qui, venant de recevoir une édition des ouvrages de ***, me dit qu'il y en avoit un exemplaire pour moi, accompagné d'une lettre ; il me serra entre ses bras, comme vous l'avez vu souvent, en me disant qu'il exigeoit de mon amitié que je fisse une réponse honnête à * * * : je me laissai aller, et je lui répondis une lettre polie, mais où je n'ai pu rien mettre qui puisse blesser ceux auxquels je suis anciennement attaché. J'ignore si *** a ajouté quelque chose à ma lettre, car je n'ai jamais pu me procurer cette brochure de lui, que je vous ai demandée. Il y a

six ou huit mois que *** m'écrivit une longue lettre sur l'article *Parade*, que j'espère avoir conservée ; je n'ai voulu lui faire aucune sorte de réponse, me repentant de tout mon cœur d'avoir eu la condescendance de lui écrire une seule fois pour obéir au roi de Pologne. Voilà, mon cher ami, mon histoire selon la plus scrupuleuse vérité. Cette espèce de chien enragé mérite qu'on dise de lui :

A prix d'honneur tu veux te faire un nom.

Vous qui connoissez mon ame, vous pouvez juger de l'horreur que sa plate et lourde *D*.... m'a faite ; vous savez aussi que les méchancetés affreuses que les protecteurs de *** m'avoient faites dans la société royale de Nancy, m'avoient fait renoncer, quatre ans avant la mort du roi de Pologne, à assister à aucune de ses séances ; et même, étant forcé d'y suivre un jour le roi de Pologne, qui m'y mena avec lui comme son grand officier, j'affectai de me tenir près de ce prince, hors du rang des associés.

Si M. d'Alembert croit que j'aie besoin, pour me disculper, de répondre à la dernière brochure de * * *, je le ferai; car je désire plus son estime et son amitié, que je ne crains la bave venimeuse de ce chien enragé : en ce cas, envoyez-moi donc, l'un ou l'autre, cette misérable brochure. Retiré avec ma famille dans la campagne que vous connoissez, je me croyois bien à l'abri des noirceurs et des tracasseries : * * * m'en fait une, c'est le fruit de cet arbre; je la mépriserois si je ne voyois que l'homme le plus estimable en est affecté. Vous conviendrez qu'il y a de certaines espèces qu'on honore trop en leur répondant; mais c'est à vous, à M. d'Alembert, que j'aime et respecte tous deux, que je m'en rapporte sur ce que je dois faire : ordonnez et j'obéirai. Mais si je réponds, jugez combien il me sera difficile de me disculper sans attaquer la trop grande facilité d'un maître respectable que j'adorois; il faudra donc dire qu'il se laissoit séduire par des fripons, et qu'il compromettoit les

gens d'un certain ordre qu'il aimoit le mieux. Quelle tournure donner à ces faits, qui doivent m'excuser vis-à-vis de deux confrères aussi pleins d'honneur et de sentiment que vous l'êtes l'ùn et l'autre? Adieu pour aujourd'hui ; mille respects à mademoiselle votre sœur et à cette divine nièce : je vous aime et vous suis attaché pour la vie.

TRESSAN.

# EXTRAIT

D'UNE

## LETTRE DE M. DE TRESSAN.

Nogent-l'Artaud, le 7 mars 1770.

J'ai lu et relu la brochure de * * * que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si je réponds, je ne le peux faire qu'en donnant un démenti formel au bon-homme Solignac, âgé de quatre-vingt-cinq ans; il le mérite bien, pour avoir eu l'effronterie de mentir impudemment dans sa lettre à * * * : je n'ai jamais plié vis-à-vis du roi de Pologne au sujet de la plainte que j'avois portée contre la pièce qu'on avoit jouée à Nancy; ce n'est qu'à force de persécutions de la part d'un maître que j'adorois, que j'ai eu la foiblesse d'écrire une lettre honnête à * * * en 1763; et depuis ce tems, ayant lu la *D.....*, je n'ai jamais voulu lui écrire depuis.

Je n'ai fait aucune réponse à cette grande lettre qu'il m'a écrite l'année

passée; et qu'il imprime dans cette brochure.

Quant à tout ce qu'il dit de dénigrant sur l'article *Parade,* cela m'est égal; je tiens l'article bon, puisque les rédacteurs de l'Encyclopédie ont daigné le faire imprimer ; et c'est l'avouer que de ne rien répondre aux libelles d'un homme né pour en faire sans cesse, comme une ronce l'est pour porter des épines.

On peut voir dans la lettre qu'il a fait imprimer de moi, que je me jette sur la louange de ce qu'il a écrit sur la mort de Mme. la princesse de Robecq. Je vois clairement que M. le duc de Choiseul m'a su très-mauvais gré d'avoir pris parti contre ce méchant homme. Tout ce que je pourrois dire dans une brochure, ne fera qu'attirer de nouveaux libelles; le mieux, à ce que je crois, est de laisser ce vilain homme se repaître de son fiel : sa brochure est déjà ignorée, et sa noirceur passera à la mémoire des hommes. Au reste, on ne peut lui refuser de l'esprit; mais il le fait haïr dans sa bouche.

Cependant si M. d'Alembert exige plus de moi, je n'ai rien à refuser à un confrère pour lequel j'ai une vraie vénération, son ame en méritant autant que son esprit sublime et son savoir ; mais je n'imagine pas qu'il veuille troubler la paix de mes vieux jours, en me forçant à déchaîner un monstre contre moi.

---

# LETTRE
## DE J. J. ROUSSEAU
## A M. D'ALEMBERT.

Ce 27 décembre.

Je suis sensible, mon cher monsieur, à l'intérêt que vous prenez à moi; mais je ne puis approuver le zèle qui vous fait poursuivre ce pauvre M. ***, et j'aurois grand regret aux momens que tout cela vous a fait perdre, sans le témoignage d'amitié qui en résulte en ma faveur. Laissez donc là cette affaire, je vous en prie derechef; je vous en suis aussi obligé que si elle étoit terminée, et je vous assure que l'expulsion de M. *** pour l'amour de moi, me feroit plus de peine que de plaisir. A l'égard de Fréron, je n'ai rien à dire de mon chef, parce que la cause est commune; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que votre mépris l'eût plus mortifié que vos poursuites,

et que, quel qu'en soit le succès, elles lui feront toujours plus d'honneur que de mal.

J'ai écrit à M. de Tressan pour le remercier, et le prier d'en rester là ; je vous montrerai ma réponse avec sa lettre, à notre première entrevue. Je ne puis douter que je ne vous doive tous les témoignages d'estime dont elle est remplie. Tout compté, tout rabattu, il se trouve que je gagne à tous égards dans cette affaire. Pourquoi rendrons-nous du mal à ce pauvre homme, pour le bien réel qu'il m'a fait? Je vous remercie et vous embrasse de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

# LETTRES SUR Mme. GEOFFRIN.

## LETTRE DE Mme. DE LA FERTÉ-IMBAUT A M. D'ALEMBERT.

Dans la chambre de ma mère,
ce 2 septembre 1776.

Je vais vous parler, monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle. Vous avez indisposé contre vous, depuis bien des années, tous les gens de bien, par votre manière indécente et imprudente de parler contre la religion. Toutes mes sociétés intimes ne sont composées que de gens de bien, et plusieurs pensent que je devois à la religion et à l'édification publique, de vous empêcher

empêcher d'entrer chez ma mère depuis qu'elle a reçu ses sacremens.

Dans l'état où elle est, je suis, en effet, responsable de tout, et je pense que mes amis ont raison jusqu'à un certain point : mais en même tems la charité chrétienne m'engage, monsieur, à vous avertir, plutôt que de faire un éclat contre vous, qui seroit par trop opposé à cette divine charité chrétienne.

D'après cet avis, monsieur, je conseille à votre amour-propre et à votre esprit de tenir des propos dans le monde, en parlant de ma mère, qui soient assez décens et assez raisonnables pour ne me pas mettre dans la nécessité de vous faire fermer sa porte.

Votre esprit connoît le sien, parce que l'un et l'autre vous en avez beaucoup ; mais son ame est meilleure que la vôtre, et plus portée à la vertu et à l'amour de l'ordre que la vôtre ; donc elles ne peuvent pas être amies.

Ma mère a été, dix ans de sa première jeunesse, dévote comme un ange, et aimant Dieu et sa religion

de la meilleure foi du monde, elle a encore été bien des années à parler de sa dévotion avec amour et elle m'a souvent dit, qu'elle étoit plus heureuse dans le tems de sa dévotion que depuis qu'elle a eu l'air de l'avoir abandonnée ; et je dois à la religion et à la vérité, monsieur, de vous dire qu'elle a bien plus aimé Dieu qu'elle ne vous a jamais aimé, ni vos semblables.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, ect.

GEOFFRIN D'ESTAMPES
DE LA FERTÉ-IMBAUT.

---

# LETTRE
## DE M. D'ALEMBERT
## A M. DE CONDORCET,
## SUR Mme. GEOFFRIN.

Quis desiderio sit pudor, aut modus,
Tam cari capitis !

Tous ceux qui comme vous, mon cher ami, sont touchés des honneurs qu'on rend à la vertu, viennent de lire avec la plus vive sensibilité, deux portraits intéressans de madame Geoffrin, tracés par deux philosophes vertueux (*a*), qui s'honoroient de son amitié, et dont l'amitié m'honore. Ils m'ont prévenu, heureusement pour sa mémoire, dans l'hommage que mon tendre sentiment pour elle vouloit consacrer à sa cendre : le tableau si vrai et si touchant qu'ils ont fait de cette

(*a*) M. Thomas et M. l'abbé Morellet.

femme respectable, la rendra chère à ceux même qui ne l'ont pas connue, et à tous les hommes de bien qui lui survivront ; que pourrois-je faire de plus pour elle ? Mais comblé si long-tems de son amitié et de ses bontés, puis je me refuser la triste consolation de verser aussi quelques pleurs et de tracer quelques mots sur cette tombe, déjà couverte d'éloges et de larmes? Dois-je craindre ce que diront sans doute ces cœurs sans vertu, que l'éloge de la vertu fatigue : *Encore madame Geoffrin !* Oui, encore elle ! Ames sèches et frivoles, ce n'est pas pour vous que j'écris : ames tendres et sensibles, lisez-moi, et pardonnez-moi.

Je suis pourtant arrêté, en prenant la plume, par une réflexion douloureuse. La perte de cette digne femme est toute récente ; le souvenir de ses vertus vit encore dans la mémoire même des indifférens : mais une cruelle expérience ne m'a que trop appris avec quelle promptitude affligeante la vertu même est oubliée quand elle n'est plus ; mon

ame se flétrit et se resserre, en envisageant avec douleur cet affreux abîme de l'oubli, où tout va si rapidement se précipiter et s'engloutir. Hélas ! me suis-je dit, madame Geoffrin aura bientôt le même sort ; bientôt elle n'existera plus que dans le souvenir de quelques amis. Pour prolonger, autant qu'il est en moi, sa vie dans la mémoire des autres, où elle ne devroit jamais finir, ne ferois-je pas bien de remettre à quelques mois ce foible tribut de mon cœur ?... Mais ce cœur qui a besoin de se répandre, souffriroit trop à différer ; et si dans quelques mois il ne doit plus parler qu'à moi, je suis bien sûr au moins qu'il me parlera toujours.

L'esprit de madame Geoffrin a été si bien saisi, apprécié, analysé par ses deux amis et les miens, que je n'ai garde de repasser sur cette peinture quelques traits informes qui ne feroient que l'affoiblir et l'altérer. Mais la peinture de son ame est inépuisable ; et c'est de son ame que je veux parler encore, parce que je voudrois qu'on en parlât sans

cesse. D'ailleurs, mon cher ami, dans le peu que je vais vous dire, je parlerai beaucoup moins qu'elle ; je ne ferai guères que la répéter ; et en faisant parler son ame, je peindrai encore son esprit, même sans le vouloir : car la sensibilité vive et profonde a un genre d'esprit qui n'appartient qu'à elle, et qui ne lui manque jamais.

On a dit à quel point la bonté de madame Geoffrin étoit agissante, inquiète, opiniâtre ; mais on n'a peut-être pas assez dit ce qui ajoute infiniment à son éloge, c'est qu'en avançant en âge sa bonté augmentoit de jour en jour. Pour le malheur de la société humaine, l'âge et l'expérience ne produisent que trop souvent l'effet contraire, même dans les personnes vertueuses, si la vertu n'est pas en elles d'une trempe forte et peu commune. Plus elles ont d'abord senti de bienveillance pour leurs semblables, plus, en éprouvant chaque jour leur ingratitude, elles se repentent de les avoir servis et s'affligent de les avoir aimés. Une étude des hommes plus réflé-

chie, plus éclairée par la raison et par la justice, avoit appris à madame Geoffrin qu'ils sont encore plus foibles et plus vains que méchans ; qu'il faut compatir à leur foiblesse, et souffrir leur vanité, afin qu'ils souffrent la nôtre. « Je sens avec » plaisir, me disoit-elle, qu'en vieil-» lissant je deviens *plus bonne ;* car » je n'ose pas dire *meilleure*, parce » que ma bonté tient peut-être à la » foiblesse, comme la méchanceté » de bien d'autres. J'ai fait mon pro-» fit de ce que me disoit souvent le » bon abbé de Saint-Pierre, que la » charité d'un homme de bien ne » devoit pas se borner à soulager » ceux qui souffrent, qu'elle devoit » s'étendre aussi jusqu'à l'indulgence » dont leurs fautes ont si souvent » besoin ; et j'ai pris, comme lui, » pour devise ces deux mots: *Donner* » *et pardonner* ».

La passion de *donner*, qui fut le besoin de toute sa vie, étoit née avec elle, et la tourmenta, pour ainsi dire, dès ses premières années. Etant encore enfant, l'humanité pardonnera ce détail, si elle voyoit

de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetoit tout ce qui se trouvoit sous sa main, son pain, son linge, et jusqu'à ses habits. On la grondoit de cette intempérance de charité, si je puis parler de la sorte; on l'en punissoit quelquefois: et elle recommençoit toujours.

Comme elle ne respiroit que pour faire le bien, elle auroit voulu que tout le monde lui ressemblât; mais sa bienfaisance se gardoit bien d'importuner celle des autres. « Quand » je raconte, disoit-elle, la situation » de quelque infortuné à qui je vou- » drois procurer des secours, je » n'enfonce point la porte; je me » place seulement tout auprès, et » j'attends qu'on veuille bien m'ou- » vrir ». Son illustre ami Fontenelle étoit le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre par son esprit, et si recherché pour ses agrémens, sans vices et presque sans défauts, parce qu'il étoit sans chaleur et sans passion, n'avoit aussi que les vertus d'une ame froide, des vertus molles et peu actives;

qui pour s'exercer avoient besoin d'être averties, mais qui n'avoient besoin que de l'être. M^me. Geoffrin alloit chez son ami, et lui peignoit avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle vouloit soulager. *Ils sont bien à plaindre*, disoit le philosophe; et il ajoutoit quelques mots sur le malheur de la condition humaine, et puis il parloit d'autre chose. Madame Geoffrin le laissoit aller; et quand elle le quittoit: *Donnez-moi*, lui disoit-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens.* Vous avez raison, disoit Fontenelle; et il alloit chercher les cinquante louis, les lui donnoit, et ne lui en reparloit jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertît encore. On trouvera peut-être un peu sèche la bienfaisance du philosophe; mais du moins on ne lui reprochera pas l'ostentation. Que le ciel donne à tous les hommes la bienfaisance, même avec autant de sécheresse, mais sur-tout avec autant de simplicité; et que le genre humain bénisse la vertu active, qui sait, comme la digne amie

de Fontenelle, mettre ce sentiment en action dans les cœurs où il repose et attend qu'on le réveille !

Madame Geoffrin avoit tous les goûts d'une ame sensible et douce : elle aimoit les enfans avec passion ; elle n'en voyoit pas un seul sans attendrissement ; elle s'intéressoit à l'innocence et à la foiblesse de cet âge : elle aimoit à observer en eux la nature, qui, grâce à nos mœurs, ne se laisse plus voir que dans l'enfance ; elle se plaisoit à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffroit pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse. « J'aime bien mieux, leur disoit-» elle, les sottises qu'il me dira, » que celles que vous lui dicterez.... » Je voudrois, ajoutoit-elle, qu'on » fît une question à tous les mal-» heureux qui vont subir la mort » pour leurs crimes: *Avez-vous aimé » les enfans ?* Je suis sûr qu'ils ré-» pondroient que non ».

On peut juger par-là qu'elle regardoit la paternité comme le plaisir le plus doux de la nature. Mais plus ce plaisir étoit sacré pour elle, plus

elle vouloit qu'il fût pur et sans trouble. C'est pour cela qu'elle prioit ceux de ses amis qui étoient sans fortune, de ne se pas marier. « Que » deviendront, leur disoit-elle, vos » pauvres enfans, s'ils vous perdent » de bonne heure? Pensez à l'horreur » de vos derniers momens, quand » vous laisserez malheureux après » vous ce que vous aurez eu de plus » cher »? Quelques-uns de ceux à qui elle parloit ainsi, se marioient malgré ses remontrances; ils lui amenoient leurs petits enfans; elle pleuroit, les embrassoit, et devenoit leur mère.

Elle auroit voulu, non-seulement prolonger sa bienfaisance jusqu'après sa mort, mais la prolonger par les mains de ses amis : *On les béniroit,* disoit-elle, *et ils béniroient ma mémoire.* Elle mit douze cents livres sur sa tête et sur celle d'un ami qui avoit peu de fortune. *Si vous devenez plus riche,* lui dit-elle, *donnez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner.*

Toujours occupée de ceux qu'elle

aimoit, toujours inquiète pour eux, elle alloit même au-devant de ce qui pouvoit troubler leur bonheur. Un jeune homme à qui elle s'intéressoit, jusqu'alors uniquement livré à l'étude, fut saisi et frappé, comme subitement, d'une passion malheureuse qui lui rendoit et l'étude et la vie même insupportables : elle vint à bout de le guérir. Quelque tems après elle s'aperçut que ce jeune homme lui parloit avec intérêt d'une femme aimable qu'il voyoit depuis peu de jours. Mme. Geoffrin, qui connoissoit cette femme, l'alla trouver : « Je viens, lui » dit-elle, vous demander une » grâce; ne témoignez pas à *** » trop d'amitié ni d'envie de le voir ; » il deviendroit amoureux de vous, il » seroit malheureux, je le serois de » le voir souffrir, et vous souffririez » vous-même de lui avoir fait tant » de mal ». Cette femme, vraiment honnête, lui promit ce qu'elle demandoit, et lui tint parole.

Comme elle rassembloit chez elle les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance, qu'elle

paroissoit même les rechercher quelquefois, on s'imaginoit qu'elle étoit très-flattée de les voir. On la jugeoit mal; elle n'étoit en aucun genre la dupe des préjugés, mais elle les ménageoit pour être utile à ses amis. « Vous croyez, disoit-elle à un des » hommes qu'elle aimoit le plus, » que c'est pour moi que je vois des » grands et des ministres ? détrom» pez-vous; je les vois pour vous et » pour vos semblables, qui pouvez » en avoir besoin : si tous ceux que » j'aime étoient heureux et sages, » ma porte seroit tous les jours fer» mée à neuf heures, excepté pour » eux ».

Son indulgence pour les autres se montroit sur-tout dans la conversation. Elle supportoit jusqu'aux bavards, si insupportables à la bonté même, quand elle n'est pas à toute épreuve. « En vérité, disoit-elle, je » m'en accommode assez, pourvu que » ce soient de ces bavards *tout court*, » qui ne veulent que parler, et qui » ne demandent pas qu'on leur ré» ponde. Mon ami Fontenelle, qui » leur pardonnoit comme moi, di-

» soit qu'ils reposoient sa poitrine :
» ils me font encore un autre bien ;
» leur bourdonnement insignifiant
» est pour moi comme le bruit des
» cloches, qui n'empêche point de
» penser, et qui souvent y invite ».
Les bavards à prétention, qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étoient les seuls qu'elle souffrît avec peine : encore avoit-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. « Je voudrois,
» disoit-elle de l'un deux, que
» lorsqu'il me parle, Dieu me fît
» la grâce d'être sourde sans qu'il le
» sût ; il parleroit, et croiroit que
» je l'écoute, et nous serions con-
» tens tous deux ».

Avec tant de vertus, de bonté, de bienfaisance, croiroit-on que Mme. Geoffrin eût des ennemis ? Eh, qu'y faire ? Fénélon en avoit bien : il faut se soumettre à cette cruelle loi de la nature, et pleurer sur l'espèce humaine. Il est vrai que Mme. Geoffrin n'avoit guères d'ennemis que parmi les femmes, et j'en suis bien fâché pour elles ; encore dois-

je avouer, à leur honneur, que ces ennemies étoient en bien petit nombre, et que toutes les femmes dont elle étoit vraiment connue, la chérissoient et la respectoient. Quand elle se voyoit l'objet de la haine, le sentiment qu'elle lui inspiroit étoit celui de la pitié, non pas de cette pitié qui méprise et qui humilie, mais de celle qui plaint et qui pardonne. « Si vous trouvez, disoit-elle » à ses amis, des gens qui me haïs» sent, gardez-vous de leur dire le » peu de bien que vous pensez de » moi; ils m'en haïroient davantage; » ils en seroient plus tourmentés, et » je voudrois bien qu'ils ne le fussent » pas ».

Telle étoit, mon cher ami, celle que la vertu, la société, l'humanité enfin, dans tous les sens possibles de ce mot, ont eu le malheur de perdre, et que j'ai perdue plus que personne : elle m'aimoit comme son fils; ma confiance en elle étoit sans bornes. Hélas ! j'ai vu périr dans l'espace d'une année les deux personnes qui m'étoient les plus chères, et j'étois assez heureux pour

que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles étoient bien dignes l'une de l'autre, et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère; car les ames honnêtes et bienfaisantes ont, comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un *pôle ami*, par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre : que me reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve, que de penser à elles et de les pleurer ! La nature, qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes, nous a fait, dans notre malheur, deux tristes présens, dont la plupart des hommes ne se doutent guères : la mort pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la mélancolie pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venois de faire, j'allois voir tous les jours Mme. Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle; son amitié m'écoutoit et me soulageoit : ce bien qui m'étoit si nécessaire et si cher, m'a été en-

levé peu de tems après ; et au milieu de ces sociétés, qui ne sont que le remplissage de la vie, je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passois toutes mes soirées chez l'amie que j'avois perdue, et toutes mes matinées avec celle qui me restoit encore ; je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.

J'ai vu Mme. Geoffrin pendant les premiers jours de sa maladie, sur ce lit de douleur et de mort, où elle a langui plus d'une année. « Pourquoi faut-il, me disois-je, qu'elle disparoisse de la terre, elle qui va manquer à tant d'amis, à tant de malheureux ; et que j'y reste encore, moi qui ne manquerai plus à personne ».

Des circonstances cruelles m'ont privé même du plaisir douloureux de la voir jusqu'à la fin de sa vie, et d'adoucir, par les marques de ma tendresse, sa mort lente et prolongée. Son cœur m'appeloit, et sa bouche n'osoit obéir à son cœur ; j'étois condamné à la perdre un an plutôt que les amis qui ont fermé

ses yeux. Qu'il me soit au moins permis d'adresser à son ombre, si elle peut m'entendre, ces mots touchans que Tacite adressoit à celle de son vertueux beau-père Agricola, enlevé par une longue mort à sa famille absente. « Trop peu de » larmes ont honoré vos derniers » momens, et vos yeux en se fermant ont cherché les miens qu'ils » n'ont pu trouver ». *Paucioribus lacrymis composita es, et novissimâ in luce desideravere aliquid oculi tui.* Ici, mon cher ami, la plume me tombe des mains, mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que je vous écris. Adieu.

---

## SECONDE LETTRE

*Du même au même.*

Vous avez été, mon cher ami, vivement pénétré des détails touchans que renfermoit ma première lettre, sur la digne amie que j'ai perdue. Hélas ! depuis deux ans qu'elle a disparu de la terre, et peut-être même du souvenir de tant de personnes qui se disoient ses amis, mon cœur est toujours si plein d'elle, que sans cesse il cherche à se répandre ; mais il a besoin, pour se soulager, de trouver des cœurs tels que le vôtre, qui sachent l'entendre et lui répondre. Permettez-moi donc de vous entretenir encore de quelques faits que j'ai recueillis à son sujet, et qui ajoutent de nouveaux traits à la peinture si intéressante de son esprit et de son ame. Je n'aurai peut-être de lecteur que vous ; mais quand on parle de ce qu'on a aimé

tendrement, doit-on désirer d'être lu par d'autres que par ceux dont on est aimé ?

Madame Geoffrin avoit un procès qu'elle désiroit de voir finir; elle alla trouver un homme de lettres célèbre, dont elle étoit chérie, et qui connoissoit l'avocat de la partie adverse: *Voyez, je vous prie*, lui dit-elle, *cet avocat, et accommodez avec lui mon ennuyeuse affaire.* L'homme de lettres lui représenta qu'on pourroit exiger d'elle une somme considérable, et imposer à son aversion pour les procès cette taxe rigoureuse. *Quel meilleur usage*, répondit-elle, *puis-je faire de mon argent, que d'en acheter mon repos?* Le négociateur réussit; il étoit difficile qu'il échouât avec des pleins pouvoirs si étendus, et sur-tout si rares chez les plaideurs. Mme. Geoffrin, pleine de reconnoissance, lui promit son portrait, que jusqu'alors elle n'avoit voulu donner à personne. Au bout de quelque tems elle retourna chez lui: *Vous n'aurez point mon portrait*, lui dit-elle les larmes aux yeux; *trop de gens en seroient*

*aloux et me le demanderoient inutilement.* Son ami voulut la consoler; car, tout affligé qu'il étoit, elle souffroit encore plus que lui : *Hélas!* dit-elle, *ce ne sont pas les plaintes de mes amis que je redoute, ce sont les plaintes des gens qui ne m'aiment pas et qui font semblant de m'aimer.*

Quelques femmes qui avoient, comme je vous l'ai dit, le malheur de la haïr et la bassesse de la déchirer, poussoient la mal-adresse du dénigrement et de la satire jusqu'à se moquer de ses œuvres de bienfaisance. *Croyez-moi, madame,* dit à l'une d'elles un honnête homme qui l'écoutoit, *vous ne viendrez jamais à bout, malgré le désir édifiant que vous en avez, de rendre la vertu ridicule ; je vous conseille de renoncer à cette digne entreprise, et de changer de conversation pour votre honneur et pour votre repos.*

Bien instruite, mais peu blessée de l'aversion que ces femmes lui portoient, M^me. Geoffrin, si elle n'eût écouté que son amour-propre, auroit peut-être été flattée de se voir

l'objet de l'envie : vous pouvez en juger par l'espèce de commisération qu'elle témoignoit pour une femme qu'elle avoit connue et peu regrettée; femme à petits talens et à grandes prétentions, membre de plusieurs académies, auteur de plusieurs ouvrages loués à outrance, ainsi que beaucoup d'autres sottises du tems, dans tous les journaux, et restée, malgré tout cela, sans réputation comme sans détracteurs. *Hélas!* disoit Mme. Geoffrin en soupirant, *cette pauvre créature, avec tous ses prôneurs et tous ses titres, a cruellement joué de malheur; elle n'a pu parvenir à se faire une ennemie, même parmi les femmes.*

Les ridicules de la vanité, dans tous les genres et dans tous les états, la frappoient plus vivement que tout le reste des impertinences humaines; et quoiqu'elle parlât de ces ridicules sans aucun fiel, car elle n'en avoit jamais, elle se permettoit de les apprécier avec autant de gaieté que de franchise. Une femme de sa connoissance la plus intime, née bourgeoise, et se croyant devenue, par

son mariage, femme de qualité, lui parloit sans cesse de sa *maison* et du *grand monde* où elle vivoit, et lui laissoit même entrevoir, sans trop s'en douter, le mépris dont elle honoroit sa mère, qui lui paroissoit presque une personne du peuple, et peu faite au moins pour lui être comparée par le rang et la naissance. M^me^. Geoffrin, qui recevoit quelquefois des lettres de cette femme, avoit la bonté de m'en faire part, et s'amusoit avec moi de toutes les inepties que ces lettres renfermoient, et pour les choses et pour le style. « Que la vanité a peu d'esprit, » ajoutoit-elle! mais cette femme » n'a pour vivre que sa vanité, et » après tout il faut bien qu'elle vive. » J'étois quelquefois tenté de lui répondre comme M. d'Argenson à l'abbé Desfontaines : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Quand elle voyoit dans ses amis des travers et des écarts, elle ne se permettoit pas d'en parler à d'autres qu'à eux; mais souvent aussi elle les leur reprochoit avec une force qui auroit pu les blesser, s'ils en

avoient moins connu le motif ; le tendre intérêt qui l'animoit, excusoit tout à leurs yeux. Quelquefois elle se félicitoit d'avoir réussi par ses remontrances à les rendre meilleurs ; elle prétendoit, par exemple, s'il m'est permis de me citer ici, m'avoir corrigé de bien des défauts : je dois pourtant avouer, à ma honte, que je ne m'aperçois guères de ses succès. *En vérité*, me disoit elle un jour, *vous m'avez donné bien de la peine. Il ne tiendroit qu'à moi*, lui répondis-je, *de vous en donner bien encore.* Elle rit un moment de cet aveu, comme je riois quelquefois moi-même avec elle des naïvetés qui, de tems en tems, lui échappoient ; car elle avoit jusqu'à ce mérite. Un de ses amis s'obstinoit, malgré ses représentations, à habiter une campagne qu'elle trouvoit très-mal-saine. *C'est ce qu'il ne le croit pas* ; lui répondis-je ; *il est au contraire, persuadé que l'air y est très-salubre. Voilà*, dit elle, *comme on est toujours, quand on aime le lieu qu'on habite ; on croit y respirer le meilleur air du monde,*

*et*

*et on ne sait pas qu'il n'y a point de meilleur air que celui de Paris. Vous devez*, lui dis-je, *en être d'autant plus sûre, que vous n'en avez jamais respiré d'autre.* Alors elle se mit à plaisanter elle-même de l'éloge qu'elle venoit de donner à son air natal. *Vous voyez*, me dit-elle, *combien j'ai raison de dire que c'est la folie de tout le monde; je viens moi-même d'en être la preuve.*

Un philosophe de ses amis, arrivant de Pétersbourg, lui parloit avec les plus grands éloges de l'illustre souveraine qui gouverne ce grand empire. *Vous ne sauriez croire*, lui disoit-il, *à quel point je reviens enchanté de sa conversation et de sa personne. Je le crois bien*, répondit-elle; *elle étoit devant son peintre.*

On parloit, en sa présence, d'un auteur connu qu'on appeloit un *homme d'esprit*, quoiqu'il passât pour avoir fait bien plus d'usage de l'esprit des autres que du sien. *Dites*, répondit-elle, *pour le bien apprécier, que c'est une bête frottée d'esprit.* Des juges délicats, tels qu'il y

en a tant aujourd'hui, trouveront peut-être cette expression plus énergique que noble; mais ce qui eût été ignoble dans la bouche d'un autre, cessoit de l'être dans la sienne. Si elle employoit quelquefois, sans scrupule, des expressions familières, populaires même, que la soi-disant bonne compagnie se seroit refusées avec dédain, elle n'en faisoit jamais usage qu'en les relevant par le grand sens qu'elles renfermoient; et de triviales qu'elles auroient été dans toute autre circonstance, elles devenoient dans sa conversation tout-à-la-fois originales, piquantes et philosophiques.

Cette philosophie qui dirigeoit toutes ses actions et qui éclatoit souvent dans ses discours, s'exprimoit chez elle d'une manière tantôt plaisante, tantôt profonde. Un homme qu'elle connoissoit pour un menteur infatigable, raconta en sa présence un fait dont elle nia la vérité, ne doutant pas qu'il ne fît, à son ordinaire, un nouveau mensonge. *Vous vous pressez trop*, lui dit quelqu'un, *de nier ce fait; car*,

*par malheur, il est vrai. S'il est vrai*, répondit-elle, *pourquoi monsieur le dit-il?* Le menteur véridique n'attendit pas, comme on le peut croire, la fin de la conversation; et lorsqu'il fut sorti, elle ajouta: *Quand un homme ment toujours, c'est à-peu-près comme s'il disoit toujours vrai; on n'a qu'à s'arranger pour croire toujours le contraire de ce qu'il avance. Mais s'il s'avise de dire vrai quelquefois, que voulez-vous qu'on en fasse dans la société? comment vivre et converser avec quelqu'un à qui on ne peut dire ni oui ni non?*

La raison saine et éclairée qui rendoit sa conversation si intéressante, se manifesta même dans ses derniers momens. Elle ne parloit presque plus, et sembloit ne respirer que pour souffrir, quoiqu'elle souffrît sans se plaindre. On conversoit autour d'elle pour la distraire, et l'on s'entretenoit des différens moyens que les gouvernemens peuvent employer pour rendre les peuples heureux. Plusieurs des assistans étaloient sur cela les lieux communs

ordinaires. *Ajoutez-y*, dit-elle, *le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne s'occupe pas assez.* Platon bien portant lui auroit envié l'honneur d'une si sage maxime ; et c'est une des dernières paroles qu'elle a prononcées dans sa longue et douloureuse agonie.

Ce triste mot d'*agonie* me rappelle bien cruellement, mon cher ami, les funestes circonstances qui m'ont privé de lui donner jusqu'à la fin des preuves de ma reconnoissance et de ma tendresse. En vain cette femme mourante, qui m'aimoit et me désiroit, laissoit échapper quelquefois des plaintes de m'avoir perdu ; si quelqu'un disoit un mot de moi, un domestique s'approchoit aussitôt, en le priant de ne pas prononcer mon nom. Mais, quoique madame Geoffrin regrettât les consolations qu'on lui arrachoit, elle se résignoit avec patience à cette privation. Un ami lui témoignoit combien il étoit touché de son état : *Je ne suis pas*, lui répondit-elle, *aussi à plaindre que vous le pensez; on s'accoutume à tout, même à cela;*

en montrant les importuns, même très-proches, qui l'entouroient et la fatiguoient.

La seule chose qui m'ait été permise, parce que personne ne pouvoit l'empêcher, c'est la triste consolation de lui rendre les honneurs funèbres. En suivant son lugubre convoi, où, pour le dire en passant, j'étois presque seul avec les deux hommes de lettres qui ont comme moi célébré sa mémoire (*a*); j'adressois à ses mânes ce passage de Tacite, que je me plais à répéter, tant les regrets de ce sage écrivain, sur la mort de son vertueux beau-père Agricola, étoient semblables à ceux que j'éprouvois moi-même. » A la perte (*b*) cruelle que j'ai faite » en vous, se joint la douleur de n'a» voir pu adoucir vos maux par ma

(*a*) M. Thomas et M. l'abbé Morellet.

(*b*) *Mihi præter acerbitatem amicæ ereptæ, auget mœstitiam, quòd assidere valetudini, fovere deficientem, satiare vultu, complexu, non contigit. Excepissemus certè mandata vocesque, quas penitùs animo figeremus. Noster hic dolor, nostrum vulnus, nobis tam longæ absentiæ conditione ante annum amissa es.*

» présence, les soulager par mes
» soins, jouir en pleurant des pré-
» cieuses marques de votre tendresse,
» recueillir enfin vos dernières pa-
» roles pour en conserver un souve-
» nir éternel. Cette privation amère
» me perce le cœur; j'étois condamné
» à vous perdre une année entière
» avant votre mort ». Tels étoient,
mon cher ami, les sentimens qui
remplissoient mon ame en voyant
porter au tombeau cette femme si
digne de vivre, et que la terre auroit
dû conserver toujours.

Adieu; je ne vous écrirai plus tout
ce que je sens pour elle; mais je vous
le dirai souvent encore: ma tendre
amitié pour l'un et l'autre se réserve
cette affligeante mais unique res-
source.

*Du même*

## A M. LAUS DE BOISSY,

*En lui envoyant un exemplaire de sa première lettre à M. de Condorcet sur la mort de Mme. Geoffrin.*

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer la petite lettre que vous me demandez d'une manière si obligeante. Il est nécessaire que vous sachiez, pour l'intelligence de la dernière page, ce qui n'est ignoré d'aucun des amis de Mme. Geoffrin, que Mme. de la Ferté-Imbault, sa fille, sotte créature, et dévote politique, m'a fait fermer la porte de sa mère un an avant sa mort, pour faire sa cour aux fanatiques, au grand regret de cette malheureuse femme, qui me désiroit, et n'osoit se plaindre d'en être privée.

Je souhaite, monsieur, que cet

épanchement de mon cœur obtienne l'indulgence du vôtre, dont il a besoin. La lettre honnête que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'est garant de cette indulgence.

J'ai l'honneur, etc.

---

# LETTRES SUR MILORD MARÉCHAL.

---

## LETTRE DE M. ***.

Après la perte d'un ami tel que milord Maréchal, son souvenir devient la plus douce consolation que je puisse me procurer. Tant qu'il a vécu, je me suis si vivement livré au plaisir de l'aimer, et au bonheur de jouir de l'amitié qu'il daignoit m'accorder; celle que j'avois pour lui me rendoit si intéressans les événemens courans de sa vie, que je ne me doutois pas qu'ils ne me fussent toujours également présens. Je me trompois : on ne pense guères

avant la vieillesse que l'on vieillit, et qu'alors la mémoire, ainsi que tant d'autres facultés, nous échappent. C'est ce que j'éprouve à l'occasion de milord Maréchal, et ce qui augmente mes regrets. Il me semble que ce seroit, en quelque sorte, avoir moins perdu de cet ami respectable, que de me rappeler plus exactement que je ne peux le faire, tous les détails de sa vie dignes d'être offerts par vous, monsieur, à la connoissance des personnes qui aiment à honorer la mémoire des ames vraiment grandes et simples, des cœurs droits, tendres et courageux, des esprits justes, aimables et doués de cette sagacité qui pourroit faire dire qu'ils savent plus de choses qu'ils n'en ont appris. Voilà ce que possédoit milord Maréchal. Il étoit votre ami, monsieur; aucune de ses qualités ne vous est échappée. Vous en parlerez mieux d'après vous-même: je vais seulement vous présenter quelques restes imparfaits de ma mémoire, pour vous obéir.

Lord comte Maréchal héréditaire d'Ecosse (cette charge a été plus

de cinq cents ans dans sa maison ), fut capitaine des gardes-du-corps sous la reine Anne. Je me souviens d'avoir oui dire à milord duc d'Ormont, qu'en cette qualité il étoit le premier brigadier de l'armée, qu'il commandoit en 1712. Il avoit fait ses précédentes campagnes sous le duc de Malboroug.

En 1715, il fit prendre les armes à l'Écosse en faveur de Jacques Stuard, troisième du nom. De concert, M. le duc d'Ormont et lui avoient traité avec l'Espagne des secours que cette puissance leur donneroit pour opérer, en même tems, la révolution projetée en Angleterre et en Ecosse.

Le secours qu'attendoit le duc d'Ormont fut dispersé par une tempête : il étoit de six mille hommes, tant Espagnols qu'Irlandois au service d'Espagne, de l'artillerie et des armes pour trente mille hommes, etc., etc., etc., etc. Cette flotte fut contrainte de rentrer dans les ports dont elle étoit partie.

Milord Maréchal reçut le prétendant et le secours destiné à l'Ecosse :

il n'étoit que de trois cents hommes ; mais beaucoup d'armes, des munitions de guerre et quelque argent. Une armée de montagnards, peuple guerrier, fut rassemblée à l'instant, et Jacques III proclamé roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, à la tête de cette armée. Le duc d'Athol, seigneur écossois, par convenance à ses grades militaires et à son âge, en fut nommé généralissime. Milord Maréchal n'avoit alors que vingt-deux ans ; il étoit sous ses ordres comme maréchal-de-camp et maréchal-général-des-logis. Le duc de Mâar étoit le conseil du jeune roi.

Cette armée eut bientôt à résister à toutes les forces de l'Angleterre, par l'inaction forcée du duc d'Ormont et de son parti. Une bataille perdue, fit, par le conseil du duc de Mâar, prendre au roi Jacques le parti de se rembarquer avec le peu de seigneurs qui étoient auprès de lui. Milord Maréchal qui étoit du nombre, refusa de le suivre, et dit au roi, après un débat assez vif avec le duc de Mâar : Votre majesté va

se conserver pour ses amis ; je vais partager les malheurs de ceux qui lui restent en Ecosse : je les rassemblerai, et je n'en partirai qu'avec eux. C'est ce qu'il exécuta, après avoir erré cinq à six mois dans les montagnes et les petites îles au nord de l'Ecosse. Son procès étoit fait, sa tête étoit à prix ; ce prix eût fait une fortune immense aux pauvres gens qui lui donnoient asile : il n'y voyoit aucun danger, et en conséquence il n'usoit d'aucun déguisement avec eux ; au contraire, il s'y confioit pour se procurer un rendez-vous fixe et convenable, avec ceux de ses amis qui étoient errans comme lui. Il y réussit, et s'embarqua avec eux et son jeune frère, depuis le maréchal Keith, qui ne l'avoit pas quitté.

Le roi d'Espagne avoit mis à la disposition de milord Maréchal, des lettres de lieutenans-généraux de ses armées et de tous les grades au-dessous, avec un plein-pouvoir d'y remplir le blanc du nom des personnes dont il feroit choix. Il les distribua avant d'arriver en Espagne,

ne s'accorda que le grade de maréchal-de-camp, et ne donna à son frère que celui de lieutenant-colonel. Un traitement si modeste surprit beaucoup le cardinal Albéroni, qui voulut le réparer. Milord lui dit : Je supplie sa majesté d'attendre pour m'accorder de nouveaux grades, ainsi qu'à mon frère, que nous les ayons mérités à son service. Il ne fut fait lieutenant-général qu'assez long-tems après, par les rapides changemens arrivés dans le ministère de cette cour.

Ce ne fut pas uniquement pour ce qu'on appelle le choix des tyrans, que le Maréchal d'Ecosse fit prendre les armes à sa patrie. Elle avoit perdu des priviléges, et son parlement; leur rétablissement étoit l'intérêt patriotique qui le prédominoit. Le nouveau roi s'y engagea à sa proclamation; et long-tems après, milord étant à Rome, où le roi Jacques l'avoit appelé, la conversation le conduisit à lui dire : Sire, vos fidelles Ecossois seront toujours disposés à se sacrifier pour la cause de votre majesté; ses droits sont

justes, et ne peuvent cesser de l'être tant qu'elle conservera les leurs lorsqu'elle sera rentrée dans les siens.

Après un assez long séjour à Rome, l'activité que devoit mettre dans l'Europe la guerre de 1733, rappela milord Maréchal à la cour de Madrid : nous nous y séparâmes encore de lui, M. le comte Daydie et moi, pour nous rendre à l'armée, dont l'embarquement se préparoit à Barcelone pour passer en Italie.

Milord voyant que les intérêts de sa patrie et ceux de la maison Stuard ne pouvoient entrer dans le plan de cette guerre, demanda d'être employé par des lettres de service dans notre armée. La cour d'Espagne parut se faire un scrupule de les accorder, parce qu'il n'étoit pas catholique : il le leva en répondant, qu'en conséquence il ne devoit pas être lieutenant-général des armées de sa majesté catholique, et qu'il la remercioit, puisqu'il ne pouvoit pas la servir. Il eut ses lettres, et partit pour joindre l'armée.

A la fin de cette guerre, je fus le

retrouver à Avignon, où il étoit venu passer quelque tems avec milord duc d'Ormont, qui nous avoit quittés en Andalousie, il y avoit quatre à cinq ans. Milord duc aimoit milord Maréchal, non-seulement avec toute la tendresse d'un père pour son fils, mais de plus, avec ce respect qu'éprouve l'homme d'honneur pour celui qui en réunit toutes les vertus. Il partit d'Avignon pour se rendre en Espagne, et moi à Rome.

Milord, dans le jardin (on dit en Espagne, *la huerta de Valenzia*) ou royaume de Valence, jouissoit de la beauté de ce climat, et du bonheur d'y vivre avec quelques vrais amis, car il en avoit par-tout, lorsqu'il apprit la cruelle blessure que son frère avoit reçue à l'assaut d'Oczakow. Dans l'instant il se détermine à partir; et après avoir fait plus de mille lieues, il trouve heureusement son frère qui disputoit encore l'amputation de sa cuisse avec les chirurgiens: milord en détermina la conservation aux risques d'une vie qui lui étoit plus chère que la sienne, et emmena le blessé

à Paris, comme à la source des secours les plus étendus de la chirurgie. Le général Keith y fut attaqué d'un nouveau mal, la fistule, dont l'opération fut heureuse ; et dès que le malade fut en état, les médecins et chirurgiens qui le soignoient, l'envoyèrent à Barrége. La route produisit la parfaite guérison de sa cuisse ; les cahots firent rejeter de la plaie des corps étrangers qui la rendoient incurable : les eaux achevèrent de cicatriser parfaitement cette blessure, et milord reconduisit son frère jusqu'à Paris. M. Keith en partit pour la Russie, et le Maréchal d'Ecosse pour l'Espagne, accompagné de mademoiselle Emetté, et d'Ibrahim, jeunes esclaves turcs retirés des décombres d'Oczakow, quelques jours après celui de la prise de cette place : milord donna aussi à son frère un enfant africain, dont lui avoit fait présent M. le comte Daydie, son ami sans réserve, et son frère d'armés au service d'Espagne. Ils avoient tous deux daigné m'associer à leurs plus intimes sen-

timens : j'en ai fait le bonheur et l'honneur de ma vie.

Les esclaves de milord devenoient ses enfans. Il leur donnoit, avec la liberté, une éducation propre à en faire d'honnêtes gens, ainsi qu'à savoir les choses dont ils pouvoient devenir capables. Il constitua à tous des rentes viagères sur l'hôtel-de-ville de Paris. Ibrahim, et Stepan, jeune Calmouk, que son frère lui avoit précédemment envoyé après une course en Tartarie, avoient chacun cinq cents livres de rente. Il retrouva, à la mort de son frère, le jeune Africain, qui n'avoit pas quitté, pour ainsi dire, la croupe du cheval de son maître dans ses diverses campagnes. Il lui fit aussi cinq cents livres de rente viagère sur le roi. Le sort de M^lle. Emetté, aujourd'hui M^me. de Froment, fut plus considérable : elle étoit fille d'un capitaine des Janissaires ; d'ailleurs elle étoit chère à milord par un attachement bien plus rare que l'amour. Milord en avoit d'abord senti l'atteinte ; il lui en demandoit le retour ; elle lui répondit : Vous

êtes mon maître, je sens que je vous aime comme mon père; mais je n'ai pas d'autre amour pour vous. Ne pourrai-je jamais vous inspirer celui que je ressens, lui dit milord? Non, répondit-elle. Et de cet instant milord se commanda de ne l'aimer que comme son enfant. Dans un testament qu'il fit lors de nos embarquemens, entrepris dans la guerre de 1741, il lui laissoit deux mille écus de rente sur ses biens en Ecosse, dans lesquels le maréchal Keith pouvoit rentrer après sa mort, n'ayant pas été proscrit. Ce legs révèle l'idée que milord avoit de l'ame de son frère.

La France, à la fin de la campagne de 1733, fit de grands préparatifs à Dunkerque pour faire une descente en Angleterre, par la Tamise: elle avoit traité avec le roi Jacques, et les seigneurs de son parti dans les trois royaumes; ceux-ci avoient demandé que le duc d'Ormont vînt se mettre à leur tête en Angleterre, avec le jeune prince de Galles, généralement connu sous le nom de prince Edouard, et que milord

Maréchal passât en Ecosse avec un corps de quatre à cinq mille hommes de troupes françoises, pour y faire prendre les armes aux montagnards des classes qui lui étoient dévouées. Dix-huit mille hommes, sous les ordres de M. le comte de Saxe, furent rassemblés à Dunkerque; le prince de Galles se rendit secrétement à la citadelle de Graveline. Milord Maréchal m'avoit demandé pour être l'officier françois chargé de la correspondance dans son armée, avec la cour, et m'emmena pour cet objet à Dunkerque, où nous apprîmes la perte du duc d'Ormont, mort en route à Fontainebleau, en venant nous joindre. A cet événement, les seigneurs Jacobites demandèrent que milord Maréchal le remplaçât à leur tête avec le prince de Galles. Toute notre armée étoit presque embarquée et à la rade, lorsqu'une tempête nous jeta sur nos dunes et nous y fit échouer. Ce fut un événement heureux, à la perte près d'une douzaine d'infortunés qui y périrent. M. le comte du Barail, chef d'esca-

dre, qui devoit nous conduire, n'avoit que quatre vaisseaux de ligne. La cour de France étoit persuadée que la flotte de Portsmouth ne seroit pas armée à tems ; elle étoit derrière les dunes d'Angleterre, qui nous attendoit à l'embouchure de la Tamise. Milord en fut le premier instruit : un vieux marin françois qui lui étoit attaché, alloit, avec une espèce de petit esquif, nuit et jour à la découverte par ses ordres. Il revint, un matin, nous apprendre que cette flotte de Portsmouth, composée de seize grands vaisseaux et de plusieurs frégates, nous attendoit dans telle et telle position, etc. Milord en fit part à M. le comte de Saxe, à M. du Barail, et le manda à M. Amelot ; c'étoit le ministre avec lequel il correspondoit. Monsieur Amelot lui répondit qu'il falloit qu'une *terreur panique* eût fait prendre la flotte marchande des Indes pour celle de Portsmouth, qui n'étoit pas encore en mer. Dans l'intervalle de l'avis à la réponse, le brave homme de mer que milord employoit, s'étoit approché de si

près de la flotte angloise, qu'il nous en avoit donné l'état le plus intelligent et le plus exact : cet état étoit par colonnes : une du nom de chaque vaisseau, une des noms des capitaines qui les montoient, etc. ; enfin la dernière, du nombre de canons que chacun portoit. Il envoya à M. Amelot, pour réponse à sa réponse, cet état en n'y changeant que le titre en celui de flotte marchande des Indes, et à la dernière colonne, il mit pour titre, *marchandise*, et au-dessous, quatre-vingt-quatre pièces de canon, ainsi à chaque vaisseau. Le ministre reconnut son erreur, et la légèreté de l'expression de *terreur panique* : il en fit excuse, de bonne grâce à milord, et nous revînmes à Paris. Milord vit, à Graveline, le prince de Galles, qui lui dit en l'embrassant : Milord, n'ayons recours qu'à nous ; je n'ai besoin que de vous : passons en Ecosse ; je veux vaincre ou périr avec mes fidelles Ecossois. Voilà, lui répondit le Maréchal, tout le courage qu'il nous faut ; mais ce n'est pas l'usage que vous en devez faire ; ce

seroit évidemment sacrifier vos amis à vos ennemis. Il ajouta tout ce qu'il falloit pour le lui démontrer : ce fut sans effet ; le jeune prince redoubla d'empressement pour le déterminer à sa proposition. Alors milord dit : Partons, monseigneur ; mais je vous déclare qu'après leur avoir recommandé votre personne, je leur dirai que nous ne sommes que deux braves aventuriers qui ne sommes suivis d'aucun secours, et qu'ils se gardent bien de faire le moindre mouvement ; ce seroit vous perdre et se perdre eux-mêmes, ce qu'ils ne vous doivent qu'avec des moyens qui puissent faire espérer quelques succès. Le prince parut se modérer, continua ses démonstrations d'amitié à milord, et nous reprîmes notre route vers Paris. Dans la suite l'on se garda bien de consulter milord sur le passage du prince en Ecosse, par M. Welche. Dès qu'il le sut, il en prévit le malheur de sa patrie ; il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur au projet d'une diversion en Angleterre. On fit de grands préparatifs d'embarquement à Bou-

logne, en conséquence de la négociation renouée par la France et l'Espagne avec les seigneurs anglois Jacobites et le roi Jacques. Les essentielles combinaisons en furent faites par milord Maréchal, que les seigneurs anglois avec lesquels on avoit traité, demandèrent pour conduire le jeune duc d'York à leur tête, il reçut le bâton de commandement de la part du roi Jacques, et des lettres de commandement du roi d'Espagne, sur les troupes que cette couronne auroit à sa solde en Angleterre : ce fut à cette occasion qu'il me fit rentrer au service d'Espagne, avec le grade de colonel.

Le roi Jacques avoit des ministres subalternes à la cour de France, qui donnoient des exposés exagérés des forces du parti du roi Jacques tant en Ecosse qu'en Angleterre, aux ministres de cette cour. Milord réduisit leurs exagérations à la réalité, tant par amour de la vérité, que par convenance à la solidité de l'entreprise; car, en raison de ce qu'on disoit qu'on trouveroit, il étoit naturel

que

que la France ménageât les efforts qu'elle avait à faire.

Notre tentative d'embarquement à Boulogne fut vaine pour les affaires du prétendant; mais elle fit prendre Bruxelles : lorsqu'elle fut désespérée, nous prîmes congé de M. le duc d'York, et nous revînmes à Paris, où milord s'aperçut que les petits ministres du roi Jacques vouloient sourdement le rendre suspect. N'ayant plus d'espoir de servir sa patrie, il se retira d'abord à Bouillon, et ensuite à Venise, d'où il renvoya à Rome, au roi d'Angleterre, son bâton de commandement, ses lettres de généralissime, etc; en assurant sa majesté que ses infirmités ne lui permettoient plus d'être utile à son service, quoique son respect et ses sentimens fussent toujours les mêmes.

Cette démarche l'obligeoit à n'être plus au service militaire d'aucune autre puissance; en conséquence, il remercia le roi d'Espagne de toutes les grâces qu'il tenoit de lui. Réduit à un très-modique revenu, il fut s'établir avec sa petite horde, composée de différentes nations,

à Treviso, ville de l'état vénitien, pour pouvoir vivre noblement pauvre; c'est de là qu'il m'écrivit gaiement la fin d'un capucin, qui pour l'être avoit abdiqué le dogat de Venise, et qui venoit de mourir à Treviso, de désespoir de n'avoir pas été élu gardien de son couvent. C'est enfin de cette retraite que le grand Frédéric l'appela auprès de lui, pour le réunir à son frère le maréchal Keith; il s'en fit, j'ose dire encore plus un véritable admirateur, un véritable et digne ami, qu'un obligé, non qu'il méconnût à quel point il l'étoit.

Nous avons dû à ce prince le bonheur de revoir milord Maréchal à Paris. Depuis qu'il en est reparti, je n'ai pu le suivre que par mes lettres, et le retrouver que dans les siennes.

Pendant sa résidence à son gouvernement de la principauté de Neufchâtel, il m'apprenoit qu'il ne pouvoit y faire le bien qu'il désiroit: un consistoire opiniâtre s'y opposoit. Ce fut en vain qu'il fit de sages efforts pour surmonter ou détourner d'invincibles oppositions; il y renonça,

et remit son gouvernement, dans lequel il n'eût d'autre satisfaction que celle d'y adoucir le sort de Jean-Jacques Rousseau, tant par son commerce qu'en soulageant les besoins de cet homme célèbre, par cinq cents livres de rente que Jean-Jacques voulut bien accepter d'un homme qu'il jugeoit digne de l'obliger.

Pendant la dernière guerre, le grand Frédéric envoya milord Maréchal en Espagne, et en même tems sollicitoit sa grâce auprès du roi d'Angleterre son allié : il l'obtint ; et immédiatement après les expéditions nécessaires à cet objet, un pair d'Ecosse, dont lord Maréchal étoit l'héritier naturel, mourut ; il en recueillit la pairie et les biens, qui montoient environ à mille livres sterling. Le monarque eut le plaisir d'apprendre à milord qu'il avoit, à son insu, sollicité sa grâce, et quel en étoit le succès.

Milord se rendit en Ecosse ; sa patrie le reçut comme un père qu'on adore et qu'on avoit désespéré de revoir : ses honnêtes compatriotes

eurent l'occasion de lui faire connoître leur amour et leur vénération; voici comment.

Par une suite de la proscription du Maréchal d'Ecosse, toutes ses terres furent vendues par le fisc. L'acquéreur avoit fait une faillite considérable; on revendoit ces mêmes terres sur lui, peu de tems après le retour de milord en Ecosse : il ne se présenta aux enchères que des étrangers. La nation supplia milord de s'y présenter : il les remercioit de leurs démarches, et s'y refusoit; on ne lui donnoit pas le tems d'en dire les raisons. Tous les députés ensemble lui dirent : Milord, nous ne vous demandons que votre procuration pour paroître; vous ne pouvez pas nous la refuser, si vous nous estimez. Elle étoit toute dressée; milord la signa; ses biens lui furent adjugés et payés; on lui en apporta tous les actes en forme. Il mit à son acceptation la condition que les revenus en entier seroient touchés par ceux qui avoient fait l'avance des sommes auxquelles ses biens étoient montés, jusqu'à leur parfait paiement.

Le tempérament de milord Maréchal, affoibli par de longues fatigues, et depuis sa jeunesse accoutumé aux pays méridionaux, ne pouvoit plus résister au climat de sa patrie; le genre de vie qui y est en usage lui devenoit mortel : dans cet état, son ami le grand Frédéric eut la bonté de lui écrire à-peu-près en ces termes : *Si j'étois une puissance maritime, j'irois vous enlever à l'Ecosse : je ne puis vous tendre que les bras de l'amitié, mon cher milord; rendez vous dans son sein.* Il se rendit aux bontés de ce monarque; auquel nous devons de nous l'avoir conservé plus long-tems.

Vous vous rappelez, monsieur, la lettre de notre bon milord à notre amie madame Geoffrin, lorsqu'il perdit le maréchal Keith. *Mon frère,* y disoit-il, *m'a laissé un bel héritage; il venoit, à la tête d'une grande armée, de mettre à contribution toute la Bohème, et je lui ai trouvé soixante-dix ducats d'or.*

C'étoit en réponse aux demandes que l'amitié avoit fait faire à madame Geoffrin.......

# LETTRE
## DE M. MUSELL STOSCH
### SUR MILORD MARÉCHAL.

Monsieur,

Il y a long-tems que je me serois acquitté de la commission dont M. de Catt m'a chargé, relativement à des matériaux que vous désirez d'avoir pour un éloge de feu lord Maréchal; mais malgré toutes mes recherches à ce sujet, je n'ai rien pu ramasser qui puisse me satisfaire, et que je puisse m'imaginer pouvoir vous être de la moindre utilité. Je vais pourtant, monsieur, transcrire le peu qui est parvenu à ma connoissance : dans vos mains ces fleurs éparses pourront devenir une couronne brillante.

Quoique depuis environ vingt ans j'aie beaucoup vécu avec feu lord Maréchal, et quoiqu'il aimât assez à raconter, il étoit d'une taciturnité

invincible sur son propre sujet; il n'y avoit pas moyen de le faire parler. Il avoit la même discrétion sur son âge, qu'il n'a jamais voulu avouer.

Son nom étoit George Keith, maréchal héréditaire du royaume d'Ecosse, et communément il étoit appelé lord Maréchal. Il a eu plusieurs sœurs, dont une étoit lady Galloway, et un frère unique, c'étoit le feld-maréchal Keith, tué à la bataille d'Hochkirchen, où il commandoit.

Il faut ou que lord Maréchal fût plus âgé qu'on ne le croit, ou qu'il ait été très-favorisé dans le service, puisqu'il commandoit déjà la garde des grenadiers à cheval du règne de la reine Anne; ce n'étoit pourtant pas encore alors la mode en Angleterre, que la naissance et l'influence parlementaire tinssent lieu de mérite et de service.

La sortie de sa patrie en 1715, étoit l'effet, non d'un esprit de parti, mais d'un amour pour la justice; il étoit sincèrement attaché au prétendant ou Jacques III. Il n'a jamais pu s'imaginer que les péchés du père

devoient retomber sur le fils ; et s'il avoit été inviolablement attaché à la reine Anne, c'est qu'elle étoit princesse de la maison des Stuard : mais il ne pouvoit voir une maison étrangère sur le trône que les descendans de Jacques II devoient occuper. Cet attachement n'étoit pourtant pas si aveugle, qu'il ne blâmât librement la conduite qu'on tenoit pour le faire remonter sur le trône.

La perte de tous ses biens et titres fut le fruit de cet attachement. Après que sa personne eut été proscrite, ses biens confisqués, il vécut en France jusqu'en 1718, qu'il passa en Espagne avec le rang de lieutenant-général. La dernière expédition militaire où il ait assisté, étoit en 1719, où il fit une descente infructueuse en Écosse, à la tête de quelques troupes espagnoles ; et lorsque celles-ci se furent rembarquées, il mena long-tems une vie errante parmi les montagnards d'Écosse : il a assisté lui-même à une publication où sa tête fut mise à prix, sans qu'il ait seulement cru être en danger parmi ses généreux compatriotes.

Il prit encore une fois part aux
faires du prétendant, et assista
ıx conseils, en France, en 1744 et
745. C'est depuis ce tems seule-
ent qu'il quitta entièrement ce
ırti, et qu'il ne voulut plus prendre
ırt à aucun projet pour mettre le
étendant sur le trône, tant il
oyoit voir peu de bonne foi et de
esures justes pour y réussir.

Lord Maréchal a passé les inter-
lles depuis 1720 jusqu'à l'époque
écédente, sans aucune affaire
ıblique, excepté une expédition
Afrique contre les Maures. La
nsion d'Espagne étoit modique et
ıl payée; mais aussi ne le gênoit-
e pas sur le lieu de sa résidence,
'il changeoit souvent. Valence
ɔit son séjour favori; il pouvoit y
asser librement, et la chasse étoit
passion dominante. Il vivoit aussi
aucoup à Avignon avec le duc
Ɔrmont, avec qui il étoit intime-
ınt lié, tant d'inclination que par
profession des mêmes principes
itiques, s'étant embarqués dans
mêmes affaires. Il aimoit beau-
ıp le séjour d'Avignon, et il avoit

coutume de dire qu'il y avoit plus d'originaux dans le comtat seul, que dans tout le reste de la France: il soutenoit qu'il falloit un grand degré de liberté civile pour produire des originaux.

Lord Maréchal a vécu aussi beaucoup à Rome dans la maison de Jacques III, qui lui donna l'ordre de la Jarretière; je ne sais pas s'il s'en est jamais décoré, à moins que cela n'ait été pendant son séjour à Rome. Venise, en hiver, et Treviso, en été, lui ont servi long-tems de retraite.

Pendant cet intervalle, il a fait de très-fréquens voyages, des visites à son frère jusqu'en Ukraine; et lorsque feu le feld-maréchal Keith son frère, alors au service de Russie, eut été dangereusement blessé au siége d'Oczakow, il fut le voir, et l'amena en France pour l'y faire guérir. Il y a peu de cours en Europe où lord Maréchal n'ait fait quelque séjour; mais ayant brûlé, en 1745, tous ses papiers, il est impossible de rendre compte ni de ses voyages, ni de ses négociations se-

crêtes, qui souvent ont été le but de ses voyages : on peut dire avec vérité qu'il n'a jamais été nulle part où il n'ait fait de bonnes connoissances, et où il ne se soit fait connoître d'un côté très avantageux.

En 1749, milord Maréchal et son frère passèrent au service de S. M. le roi de Prusse, et furent l'un et l'autre décorés du grand ordre de l'Aigle noir. Quelque tems après, Milord fut dépêché, avec le caractère d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, à la cour de France.

A son retour, il eut le gouvernement de Neufchâtel, où il resta jusqu'en 1759. Il eut alors sa lettre de grâce de retourner en Angleterre; mais cette lettre de grâce ne le remit ni dans la possession de ses biens, ni ne le réhabilita dans ses titres; elle ne servit qu'à mettre sa personne en sûreté. Il réclama bien quelques fonds qui, ayant été vendus, n'avoient pas été payés; il gagna aussi son procès contre la société d'*Yorck Buildings*, sans qu'il ait jamais pu rentrer en pos-

session de la moindre chose. En se rendant de Neufchâtel à Londres, il prit le chemin de Turin et de Gênes, où il s'embarqua pour Barcelone, et fut de là à Madrid : il étoit chargé de la part du roi, d'une commission secrète pour cette cour, qui n'eut point de succès ; il passa par Lisbonne, et continua de là son voyage à Londres.

George II le reçut avec des marques distinguées de bonté. Il eut encore le bonheur de recueillir en Écosse une succession qui lui retomboit de droit ; c'étoit une rente de 1500 livres sterling : c'étoit là aussi tout l'avantage réel qu'il a jamais tiré de ses lettres de grâce, ses biens ayant été vendus et démembrés ; et il étoit trop philosophe pour faire des démarches pour être réhabilité dans ses titres, sur-tout n'ayant point de successeur. En 1761, il voulut retourner à son gouvernement de Neufchâtel ; mais, malgré toutes les démarches, malgré les connoissances illustres qu'il avoit dans lés différentes cours, jamais il ne put obtenir un passe-port,

ni de la France, ni de l'impératrice reine, dont il étoit obligé de passer es provinces. Il s'embarqua donc ur un vaisseau de guerre pour passer ar l'Espagne ; mais il tomba si nalade du mouvement de la mer, tant encore à l'ancre, qu'il désesléra de pouvoir achever son voyage, t se fit débarquer lorsque le vaisseau étoit sur le point de mettre à 1 voile. Il resta en Angleterre, puis Bréda, jusqu'aux premières ouertures de la paix, qu'il obtint à 1 fin les passe-ports qui lui perirent de se rendre à son gouverneient, qu'il quitta derechef pour se endre en Écosse y finir ses jours. e roi croyoit réellement qu'il n'aoit pas de place à sa nomination ui dût mieux convenir à la tournure hilosophique d'esprit de Milord, ie ce gouvernement ; aussi n'y ommа-t il d'abord qu'un vice-gourneur à sa place : mais Milord utint que les Neufchâtelois étoient op remuans pour le laisser jouir repos que son âge exigeoit; qu'il toit pas possible de les rendre ni ntens, ni heureux ; qu'ils caba-

loient sans cesse les uns contre les autres, et tous contre le gouvernement. Les derniers troubles n'ont que trop prouvé la vérité de cette assertion. C'est à l'occasion des troubles du clergé, contre un de leurs confrères qui avoit soutenu en chaire que les peines de l'autre monde ne seroient pas éternelles, que lord Maréchal fit connoissance avec le célèbre J. J. Rousseau. Toutes ces tracasseries lui firent à la fin prendre la résolution de finir ses jours en Écosse, sa patrie. Il n'y put trouver le repos qu'il avoit bien dans son ame, mais dont on ne vouloit pas le laisser jouir : d'un côté, le foible reste des Jacobites s'assembloit autour de lui, et il crut qu'il n'étoit pas conforme aux sentimens d'honneur, après avoir obtenu sa grâce, de fomenter ce parti ; et d'un autre côté, la façon de vivre, les longs dîners et les heures où l'on se mettoit à table, répugnoient aux anciennes habitudes qu'il avoit contractées. Il prit donc le parti de retourner, en 1765, à Potsdam, où il a encore joui, pendant une quin-

zaine d'années, de ce repos qui l'avoit fui, et qu'il avoit en vain cherché dans tant de pays différens. Il y mourut au mois de mai 1778.

Voilà, monsieur, ce que j'ai pu recueillir sur les principaux faits de la vie de feu lord Maréchal, et dont je ne peux pas seulement garantir l'exactitude des dates, quoique les faits soient avérés. J'ajouterai encore quelque chose de la vie privée de cet excellent homme, dont la bienfaisance faisoit le caractère : il n'est pas facile non plus de s'étendre beaucoup sur cet article ; on peut bien, et avec grande vérité, lui appliquer ce que l'Arioste dit d'Orlando :

Perchè Orlando a far l' opere virtuose
Più ch' a narrarle poi, sempre era prono;
Nè mai fu alcun di suoi fatti espresso
Se non quando ebbe i testimonj appresso.

Ce n'est qu'environ les vingt dernières années de sa vie que j'ai connu lord Maréchal ; ainsi, je ne saurois dire que peu de choses qui précédassent ce terme. Son genre de vie, pendant ce tems-là, étoit le plus uniforme qu'on puisse voir ; et l'histoire d'un

jour est celle d'une année. Il étoit fort matineux, et se levoit en hiver à la lumière, et en été il étoit toujours levé à cinq heures. Après son chocolat, ou autre déjeûner, qu'il varioit souvent, il lisoit environ une heure; il relisoit ensuite ses lettres, et y faisoit réponse; il brûloit presque toutes celles qu'il avoit reçues, de sorte qu'on en a trouvé fort peu après son décès. Il étoit de la plus grande propreté, et sa grande toilette exigeoit quelque tems; il avoit la coutume de se faire raser chaque jour la tête, la laver bien d'eau froide, et de se faire brosser tout le corps: lorsqu'il étoit habillé, il faisoit un tour de promenade, soit en voiture, quand le tems n'étoit pas bien beau, soit pour examiner ses couches de melons ou ses légumes: cela l'occupoit beaucoup. Dès que midi sonnoit, il crioit à la soupe, et étoit très-impatient si quelqu'un des convives manquoit. Il donnoit la préférence à la cuisine espagnole, et il y avoit toujours quelques plats de cette nation sur la table; en hiver c'étoit l'*olla podrida*, et en été la

*ıipitoria;* sa table étoit plutôt abondante que délicate. Il étoit lui-même ·xtrêmement sobre, soit dans le ıanger, soit dans le boire; sa prinipale nourriture étoit des légu-ıes, et il ne buvoit guères au-delà 'un verre de vin d'Espagne à son îner, où il invitoit communément uatre ou cinq personnes. Il ne pasɔit guères d'étranger par Potsdam uinevîntle voir, et qui ne dînât chez ıi tant qu'il y restoit, s'il en avoit ıvie. D'abord après le dîner, il diɔit à ses convives: Restez à table, je ıis faire le café; et il alloit faire sa este: il m'a assuré plus d'une fois ı'il ne se souvenoit pas d'avoir jaais mis la tête sur l'oreiller sans ·tre d'abord endormi. Son sommeil étoit communément que d'une ıgtaine de minutes; il prenoit enite une tasse de café. Il aimoit à faire près-dîner sa partie au piquet; en , il passoit long tems à son jardin, il faisoit sa lecture, et où il recet ses visites, qui, vu la proximité la ville, étoient fréquentes. Pour ı souper il ne prenoit jamais une tasse de chocolat. La lecture

occupoit ses intervalles, et il se couchoit de très-bonne heure. Ainsi, avec très-peu de variations, un jour ressembloit à l'autre.

Après ses compatriotes les Ecossois, la nation espagnole avoit la préférence sur toutes les autres; il ne tarissoit pas sur leurs louanges. Il racontoit avec plaisir, et dans le plus grand détail, toutes les actions où les Ecossois avoient eu le dessus sur les Anglois; jamais il n'a raconté une seule action où ils eussent été défaits, à moins que cela n'eût été par une grande supériorité du nombre.

Il avoit une vaste lecture; et jusqu'à ses derniers jours, il a conservé ce goût, qui a bien contribué à la sérénité de son caractère: il plaisantoit même sur la perte de sa mémoire, disant qu'il s'en trouvoit fort heureux, puisqu'il relisoit avec un plaisir nouveau tous ses auteurs favoris. En effet, peu d'années avant sa mort, il a encore lu tous les anciens poètes et historiens latins. Ses auteurs favoris, en espagnol, étoient Cervantès, Quevedo, et quelques historiens; il aimoit fort les vieux au-

:eurs françois, Rabelais, Montaigne, e baron de Fœneste, et des plus nodernes, Molière. L'Arioste et es poëtes comiques italiens étoient ouvent lus ; il aimoit, de ses compariotes, Shakespear et tous les aniens comiques. Il avoit une méhode qui mériteroit bien d'être mitée ; c'est qu'il ne lisoit jamais n auteur, pas même dans sa langue aternelle, sans avoir le dictionaire à côté; et chaque parole doueuse y étoit cherchée : il ne lisoit oint non plus de gazette sans la carte éographique.

Ce n'est que dans les derniers tems e sa vie qu'il s'est probablement atché à ce genre frivole de lecture ; on savoir peu commun dans l'hisoire, fait foi qu'il a employé les remiers tems de sa vie à des lecres plus sérieuses.

La tournure de son esprit inclinoit eaucoup à la plaisanterie : elle étoit ns aucun mélange de causticité ; le étoit fine et n'offensoit jamais. ela lui fit donner la préférence au éâtre comique ; il y avoit peu auteurs de ce genre, depuis Té-

rence et Plaute, avec les traductions des Grecs, jusqu'aux auteurs de nos jours, qu'il n'eût en sa possession et qu'il ne lût fréquemment. S'il étoit ami du comique, il étoit sans aucun goût pour les tragédies, dont il ne lisoit aucune. Il rioit de si bon cœur, que cela faisoit plaisir à voir; je l'ai surpris riant tout haut, lors même qu'il étoit seul. Il appliquoit heureusement des vers de différentes langues.

Il aimoit beaucoup à faire de petits contes; il en étoit si rempli, qu'il y avoit peu de sujets sur lesquels il ne donnât d'abord quelque chose d'analogue. Sa mémoire le quittant insensiblement, il se répétoit beaucoup. Sur-tout sa mémoire lui étoit infidelle dans les faits récens; il contoit, dans le plus grand détail, avec précision, les faits les plus éloignés, sans jamais les charger de circonstances inutiles et hors de propos. Sa conversation, en cela, étoit des plus instructives; chaque gazette lui fournissoit quelque anecdote intéressante sur la vie des principaux personnages de l'Europe,

u'il avoit presque tous connus dans
es fréquens voyages, et dans le sé-
our qu'il avoit fait dans les diffé-
entes cours de l'Europe.

Lord Maréchal étoit vertueux dans
oute la rigueur du terme; je n'ai
as connu d'homme qui ait pu,
omme lui, sans y trouver aucun
emords, fouiller dans sa conscience:
: quoiqu'il possédât et exerçât
utes les vertus, il n'étoit rigide
envers lui-même, et son indul-
ence étoit extrême pour les foi-
esses humaines, pourvu qu'il n'y
itrât point de méchanceté de ca-
ctère. Par la haine qu'il portoit
ux méchans, on découvroit que
n indulgence n'étoit pas une foi-
esse de caractère et une pusillani-
ité. Feu le marquis d'Argens, qui
étoit montré frondeur du roi, de
s paroles et actions, s'étoit par
tte raison irréconciliablement
ouillé avec milord. Il devoit cepen-
nt rendre justice au bon marquis,
je l'ai répété maintes fois à mi-
d, que ce n'étoit pas par méchan-
é, mais par pure *hypocondrie*,
'il étoit devenu frondeur; je l'avois

connu en Provence, où il blâmoit tout sans en excepter même le climat, et donnoit la préférence à tout ce qui étoit ici. La réponse de milord étoit qu'il ne vouloit pas voir chez lui un homme qui mangeoit à la table du roi, et y ramassoit du fiel pour le répandre ensuite. Feu le colonel Quintus-Julius étoit très-mal dans son esprit; il ne voulut jamais le recevoir : mais lorsque pendant environ un an il étoit en disgrace auprès du roi, et que les courtisans lui jetoient la pierre, il le recueillit chez lui, et le consola dans son malheur.

Tant que j'ai connu le bon lord Maréchal, sa vie étoit une suite d'actes de bienfaisance : il s'en cachoit pourtant soigneusement, et répandoit presque tous ses bienfaits à la dérobée, avec un jugement excellent, toujours proportionnés à ses propres facultés, au besoin et à la qualité de ceux qui en étoient les objets. Il leur épargnoit toujours la peine de la reconnoissance; il donnoit libéralement, et gardoit tant qu'il pouvoit l'anonyme; ou du

noins n'y avoit-il, à coup sûr, que ui-même de témoin. Il y a, je :rois, peu de pays où il n'y ait eu juelque individu qui ait joui de es bienfaits. Il n'aimoit pas à prêter, il aimoit beaucoup mieux lonner. Je ne saurois omettre une .necdote.

Une jeune demoiselle de ce pays-:i, qu'il avoit prise en grande affec-ion, se maria ensuite, et devint 'euve d'un lieutenant-général; elle esta dans une situation assez criti-jue, n'ayant hérité que de dettes à payer et de deux enfans à nourrir. Le oi ne répondit que civilement à sa ettre de notification et à l'exposé le sa situation. Lord Maréchal étoit ouché de son état; et prévoyant ju'il ne pouvoit lui faire aucun bien permanent, il prit la résolu-ion de l'épouser, pouvant par son contrat de mariage lui laisser trois :ents livres sterling de douaire; il 'oulut en même tems qu'elle jouît, lès son vivant, de son douaire, et ju'elle continuât de vivre à Berlin, comme il continueroit de vivre à Potsdam. Ce généreux projet ne

s'est pas exécuté : la veuve eut une bonne pension du roi, qui en même tems libéra les terres du mari de toutes les dettes, que le roi paya.

Feu M. Rousseau lui écrivit un jour qu'il étoit fort satisfait de son sort, mais qu'il gémissoit sur celui de sa femme, qui, s'il venoit à mourir, seroit à la misère ; et qu'il seroit content si, par son industrie, il pouvoit seulement lui acquérir une rente de six cents francs de France. Lord Maréchal, dont le cœur étoit toujours ouvert à la bienfaisance, et qui étoit fort attaché à Rousseau, prit cette plainte pour une insinuation, et assura à J. J. et à sa femme une rente de trente louis d'or. Rousseau n'y répondit pas avec gratitude : quelque tems après il fit une querelle au bon lord Maréchal, lui dit des injures et garda la pension. Ceci est bien postérieur à l'affaire de feu David Hume, qu'il aimoit beaucoup, et sous le portrait duquel il avoit écrit, *Et verbum caro factum est :* il l'appeloit toujours le bon David.

Lord Maréchal avoit joué un rôle

lans cette fameuse querelle. J'en
ıossède toutes les lettres en propre
ıriginal : il blâmoit beaucoup Rousseau, disant qu'il faisoit des folies
ıour faire parler de lui. Feu lord
Maréchal m'avoit donné cette correspondance, avec ordre de ne pas
ıuvrir le paquet de son vivant ; de
réquens voyages m'ont empêché
l'y penser après sa mort. Je dois
endre la justice à la mémoire de
ord Maréchal, que, malgré les justes
ılaintes qu'il avoit contre J. J., jamais je ne lui ai entendu dire un
not qui fût à son désavantage. Il
ne montra purement la dernière
ettre qu'il en reçut, et me raconta
ıistoriquement l'affaire de la pension ; aussi par son testament il lui
ı légué la montre qu'il portoit touours, et qui a été envoyée à sa
reuve. Voici, monsieur, encore un
rait qui lui a fait grand plaisir.

Un jour un savoyard vint lui offrir
le sa marchandise. Il aimoit beaucoup à s'entretenir avec des gens
le tout état. Lord Maréchal le questionna sur sa façon de vivre, ses
gains, etc. ; il finit par lui acheter

toute sa boutique, et lui donna un louis d'or en sus. Ce bon savoyard revint, environ deux ans après, lui apporter un grand saucisson de Bologne, le remercia avec des larmes de gratitude, et lui dit que son argent avoit si bien prospéré, qu'il avoit déjà pu apporter de ses gains à sa famille, et qu'il avoit pu acheter, à la foire de Leipsick, un nouvel assortiment de marchandises. Lord Maréchal m'écrivit d'abord de venir manger du saucisson, qu'il n'en avoit jamais eu de meilleur de sa vie, et il me raconta l'histoire.

La même bienfaisance qui animoit lord Maréchal, à faire des actions généreuses, il l'exerçoit particulièrement envers ses domestiques; il ne bornoit pas leur indépendance à quelques legs dans son testament; c'est de son vivant qu'il leur faisoit sentir ses bienfaits, en leur faisant des rentes viagères, et en leur donnant la liberté de vivre où bon leur sembloit. Il y en a encore qui vivent et qu'il n'avoit pas vus depuis bien des années. Il y a eu des tems où il n'a pas eu un seul domestique qui

it été baptisé. Feu le feld-maréchal Keith, son frère, lui en avoit fourni de toutes les hordes et castes différentes. Je lui en ai connu un, de Thibet, qui se disoit de la race de Lama, et qu'il appeloit pour cette raison son aumônier. En Espagne, il a élevé des négrillons qui l'ont amusé par leur naïveté. Ayant toujours été excellent maître, il avoit aussi toujours des domestiques zélés. Un vieux secrétaire, presque aussi âgé que lui, après s'en être séparé quelque tems, jouissant, à Neufchâtel, des bienfaits du roi et d'une rente que lord Maréchal lui avoit faite, en est revenu pour mourir auprès de son maître.

Lorsqu'on parloit, en sa présence, de quelque personne dans la misère, il paroissoit souvent ne pas prendre le moindre intérêt à la conversation, mais, soit directement, soit par des voies détournées, il lui faisoit, à coup sûr, sentir ses bienfaits, toujours proportionnés à la qualité des personnes, à leurs circonstances et à ses propres facultés : jamais il n'a donné à-la-fois, qu'il n'ait été

à même de donner encore. Il avoit, sans rien écrire ou noter, tant d'ordre dans ses affaires, que jamais il ne s'est trouvé au dépourvu; il n'épargnoit que relativement à lui-même. Ennemi déclaré de tout luxe personnel, il ne pouvoit pas s'empêcher d'en railler ses amis, s'il leur en trouvoit. Une extrême propreté dans sa personne, suppléoit à tout luxe. Depuis le moment qu'il ne fut plus dans le cas de se présenter, il n'a jamais porté qu'un habit uni, couleur de tabac d'Espagne. Tous ses meubles répondoient à cette grande simplicité, et elle s'est étendue jusques après sa mort, ayant expressément défendu qu'on employât aux frais de son enterrement au-delà de vingt rixdalers, tout compris.

Il étoit pourtant assez recherché dans sa table, qui étoit toujours bien pourvue : il faut ajouter que c'étoit à sa façon, c'étoient des mets préparés à l'espagnole, à l'italienne, à la suisse, etc. ; en vins, en huile, en fruits, il avoit tout exquis.

Les dernières années de sa vie,

avoit abandonné toute occupation
érieuse, il y suppléoit par des fan-
isies. Son jardin, sur-tout ses me-
ons, l'occupoient beaucoup, il
isitoit chaque jour ses couches,
on potager; mais jamais il ne cul-
voit ni ne mangeoit aucun fruit
i légume précoce et produit par art.
yant des correspondances dans
resque tous les pays, il en faisoit
enir ce qu'il y avoit de plus rare;
étoit simplement pour avoir le
laisir de donner: rarement quel-
u'un s'en alla-t-il de chez lui les
ains vides; c'étoit toujours quel-
ue bagatelle, quelque petit pré-
nt que la conversation avoit ame-
é. Le grand ordre qu'il avoit en
utes choses se distinguoit princi-
lement en ceci. Sa maison étoit
mplie d'armoires; il avoit coutume
dire qu'il seroit bien envieux
ssister à l'inventaire qu'on feroit
rès sa mort de ses effets. Parloit-
de quelque chose, il appeloit un
ses gens, lui donnoit la clef et lui
oit, Allez me chercher dans une
le armoire, un tel et tel tiroir:
s étoient remplis de petites boî-

tes ou flacons rangés dans le plus grand ordre ; d'abord il mettoit la main sur l'objet qu'il cherchoit, et c'est en cela que je n'ai jamais vu sa mémoire, affoiblie par le grand âge, donner à faux ni dans les époques historiques non plus.

Il avoit une sagacité rare dans le jugement, soit des hommes, soit de leurs ouvrages, dans la lecture il portoit une critique juste, aussi son jugement ne l'a-t-il jamais abandonné jusqu'au dernier moment de sa vie. Il a toujours su apprécier les choses à leur juste valeur, et les dépouiller des accessoires. Ce coup-d'œil juste, aussi dégagé des préjugés que possible, lui a donné ce tour philosophique dans sa façon d'agir et de sentir. *Nil admirari* étoit un de ses principes favoris ; en réduisant tout à sa juste valeur, il voyoit qu'il possédoit tout sans porter envie à ceux qui en possédoient davantage.

Dans sa jeunesse, un esprit patriotique semble avoir été sa passion dominante : tous ses livres qui datent de ce tems, ont pour inscrip-

tion : *Manus hæc inimica tyrannis*, etc. Aussi nommoit-il toujours avec plaisir les Sidney et autres patriotes morts sur l'échafaud.

Il avoit une grande indifférence pour la vie et la mort ; je l'ai vu plus d'une fois dans des accablemens dont je ne croyois pas qu'il pourroit se relever. Mais je suis assuré qu'aucun acteur ne peut quitter ses habits royaux après que la pièce est jouée, avec plus d'indifférence que milord auroit quitté la vie ; et quoique avec une ame aussi sensible que la sienne l'étoit, je ne l'ai jamais vu fortement ému en apprenant la mort de quelqu'une de ses connoissances, soit qu'il se fût fait un calus là-dessus, ayant été par son grand âge si souvent exposé à de semblables pertes et ayant survécu à presque tous ses amis, soit qu'il n'estimât pas la mort un grand mal. Je crus devoir user de grande précaution en lui annonçant la mort de feu le comte Mitchell, envoyé d'Angleterre à cette cour, avec qui il étoit intimement lié, d'autant plus qu'il mourut assez subitement ; mais il

ne répondit pas un mot, et n'a prononcé son nom qu'environ trois mois après, qu'il en fit un grand éloge. La plante sensitive cependant n'est pas plus sensible à l'attouchement que son ame n'étoit émue par le récit de quelque malheur, ou par la vue de quelque objet qui méritât de la compassion. Avec quelle sensibilité ne portoit-il pas du secours par-tout où il pouvoit ! Je l'ai vu recueillir chez lui et nourrir pendant plus de dix ans un de ces objets de sa compassion. Ma vieille a-t-elle eu à dîner? se porte-t-elle bien? demandoit-il souvent. Aux araignées et aux crapauds près, il étoit l'ami de toute la création : il souffroit lorsqu'il voyoit maltraiter une bête. Il avoit un gros chien d'une grandeur démesurée qu'il nourrissoit avec grand plaisir ; à sa mort, il le fit enterrer dans son jardin avec une épitaphe sur sa pierre sépulcrale. Il avoit encore des favoris inférieurs de cette classe, mais qui n'avoient pas le privilége d'entrer dans sa chambre. Il faisoit chaque après-dîner une petite partie au piquet : connoissant sa supério-

rité dans ce jeu, il ne jouoit l'aller et venir qu'à un demi-sou, et tout le gain étoit pour *Herr-Snell*, nom de son chien. Au bout du mois il lui donnoit un grand repas, consistant en gras-double, tripes et autres galanteries de cette espèce. Il n'aimoit pas à voir des oiseaux en cage. Son principe de ne gêner ni d'être gêné, s'étendoit jusqu'aux animaux.

Lord Maréchal n'a jamais professé que la religion réformée, dans laquelle il étoit né; jamais il n'a voulu la changer contre la religion catholique, malgré les plus vives instances qu'on lui en ait faites à Rome, où il vivoit dans le palais du prétendant. Il répondit un jour à un des grands controversistes qui fut employé pour le faire changer, et qui lui dit en réponse, sur son incrédulité des miracles, comment il pouvoit croire en la sainte trinité, qui étoit tout aussi au-dessus de notre compréhension que les autres qu'il lui avoit cités; lord Maréchal répondit que le mystère de la trinité remplissoit exactement la me-

sure de sa foi ; mais qu'il craignoit que s'il y ajoutoit encore la moindre chose, cela la surchargeroit au point que toute sa foi s'en iroit.

La duchesse de Medina Sidonia, en Espagne, qui étoit sa grande amie, avoit fortement pris sa conversion à cœur : elle lui cita un jour un certain miracle qui se pratique journellement dans ce pays-là ; c'est une race de gens qui, de père en fils, ont le privilége d'entrer dans le feu sans se brûler, et qui, par des charmes approuvés par la sainte inquisition, peuvent arrêter un incendie. Milord promit qu'il se rendroit à une preuve si évidente, à la seule condition qu'il feroit lui-même le feu, et qu'il y seroit bien présent. On tomba d'accord ; mais le *Questadore* ( c'est, je crois, le nom de ces gens ) ne voulut jamais faire l'épreuve, quoiqu'il s'y fût prêté auparavant ; il dit que ce feu avoit été fait par un hérétique, qui y avoit mêlé des sortiléges ; qu'il les sentoit de loin. Ceci a pourtant pensé le mettre aux prises avec l'inquisition, quoique au reste le grand in-

quisiteur eût une si haute idée de sa probité, que sous la seule promesse de ne prêter aucun des livres prohibés à des sujets espagnols, il avoit la permission de faire entrer tous les ouvrages qu'il vouloit, sans examen. Ses principes de religion n'étoient gênans ni pour lui ni pour son prochain (la pratique des vertus et une généreuse indulgence pour tous ceux qui ne pensoient pas comme lui); mais il ne pouvoit pas souffrir qu'on touchât cette matière en présence des femmes ou des pauvres d'esprit, pourvu que ceux-ci fussent tolérans : c'étoit en général un discours qu'il évitoit soigneusement.

Il a de tout tems été bien avec les grands de la terre, et cela sans aucune bassesse et sans jamais cacher ses sentimens. En arrivant à cette cour, il étoit très-bien chez feue la reine mère, et depuis tout le tems, un des convives constants du roi, qui l'a plus distingué que peut-être pas un autre; aussi étoit-il sincèrement et inviolablement attaché au roi : il avoit coutume de dire

que s'il étoit en Espagne, il accuseroit le roi de sortilége; car, s'il ne m'avoit pas ensorcelé, vivrois-je dans un pays où on ne voit que l'image du soleil, pendant que je pourrois vivre à Valence?

Après son dernier retour d'Écosse, le roi lui bâtit et meubla une maison dans les faubourgs de Potsdam, d'où il pouvoit passer par le jardin à Sans-souci : il avoit constamment un couvert et pouvoit dîner chez le roi chaque fois qu'il le vouloit; S. M. avoit même la bonté, lorsque milord faisoit dire dans l'antichambre qu'il viendroit dîner, d'ordonner quelques plats fort simples, et tels qu'il étoit dans l'habitude de les faire préparer chez lui. Après même que milord fût entré dans sa nouvelle maison, le roi ne lui conserva pas moins ses appartemens au château, pour pouvoir y faire sa sieste. Les trois dernières années de sa vie, milord n'a plus guères vu le roi, si ce n'est une couple de fois que S. M. lui fit l'honneur de le venir voir chez lui, et quelquefois qu'elle fit servir dans la maison Chi-

noise, où milord, sans monter des degrés, pouvoit se faire mener par le jardin dans une chaise roulante. Ce n'étoient proprement que les montées qui l'incommodoient : je l'ai rencontré plus d'une fois allant fort vite pour chercher son bâton, sans lequel il prétendoit ne pouvoir marcher. Je peux dire avec la plus grande vérité, que milord aimoit et admiroit réellement et personnellement le roi, sans que la couronne ou la majesté y entrât pour la moindre chose : c'est aussi, selon toute la probabilité, la douleur qu'il eut de cette guerre, qui a abrégé ses jours, et qui lui a rendu la mort moins désagréable. Ce fut vers le départ des troupes qu'il sentit de légers accès de fièvre qui alloient toujours en augmentant ; et il est étonnant qu'avec un corps si foible il ait pu soutenir cette maladie pendant plus de six semaines : il n'a jamais témoigné de grandes impatiences, ni montré la moindre crainte ; une seule fois il lui est échappé de dire qu'il seroit plus heureux s'il vivoit parmi les Esqui-

maux, qui l'auroient tué au lieu de le laisser languir : il disoit à son médecin qu'il ne lui demandoit pas de le guérir, mais seulement d'adoucir ses douleurs, dont la plus forte étoit une respiration embarrassée : son agonie fut longue, ayant duré presque trois jours entiers ; à la fin il expira le 25 mai. Il a été enterré, comme il l'avoit ordonné, par ses propres domestiques, dans un cimetière hors de la ville, sans que les frais de tout l'enterrement aient excédé les vingt rixdalers qu'il avoit fixés. Il vivra long tems dans la mémoire de ses amis : si vous vouliez, monsieur, dans vos écrits, transmettre son nom à l'immortalité, vous vous acquerriez la reconnoissance de tous ceux qui l'ont connu.

Milord a joui toute sa vie d'une excellente santé, fruit de sa tempérance et du frein qu'il savoit imposer à ses passions ; lorsqu'on le plaignoit, dans sa maladie, sur ce qu'il souffroit tant, il répliquoit : Je n'ai jamais été malade durant ma vie ; il est bien juste que j'aie ma part de ce partage de l'humanité ; et

lorsqu'un médecin voulut le droguer par précaution, il lui dit : Cela peut-il m'ôter cinquante ans de mon âge ?

Je suis, etc.

---

# LETTRES À D'ALEMBERT.

## DU ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 9 juillet 1776.

Je compatis au malheur qui vous est arrivé de perdre une personne à laquelle vous étiez attaché. Les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes; et malgré les belles maximes des philosophes, il n'y a que le tems qui les guérisse. L'homme est un animal plus sensible que raisonnable. Je n'ai que trop éprouvé, pour mon malheur, ce qu'on souffre de telles pertes. Le meilleur remède est de se faire violence pour se distraire d'une idée douloureuse qui s'enracine trop dans l'ame; il faut choisir quelque occupation géométrique qui demande

beaucoup d'application, pour écarter, autant que l'on peut, des idées funestes qui se renouvellent sans cesse, et qu'il faut éloigner le plus qu'il est possible. Je vous proposerois de meilleurs remèdes si j'en connoissois. Cicéron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jèta dans la composition, et fit plusieurs traités dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire sur-tout qu'à votre âge, comme au mien, on doit se consoler plutôt, parce que nous ne tarderons guères de nous rejoindre aux objets de nos regrets. J'accepte, en attendant, avec plaisir, l'espérance que vous me donnez de venir passer quelques mois de l'année prochaine avec moi. Si je le puis, j'effacerai de votre esprit, autant qu'il sera en moi, les idées mélancoliques qu'un événement funeste y a fait naître. Nous philosopherons ensemble sur le néant de la vie, sur la folie des hommes, sur la vanité du stoïcisme,

et sur le peu que nous sommes. Voilà des matières intarissables, et de quoi composer plusieurs volumes. Faites, je vous prie, en attendant, tous les efforts dont vous serez capable, pour qu'un excès de douleur n'altère point votre santé ; je m'y intéresse trop pour en supporter la perte avec indifférence.

---

*Du même.*

Potsdam, 7 septembre 1778.

VOTRE lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Silésie. Je vois que votre cœur tendre est toujours sensible, et je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes ; il ne faut rien exiger au-delà de ce qui est possible. Si l'on vouloit prétendre d'un homme très-fort et robuste, qu'il renversât le Louvre en s'appuyant contre avec les épaules, il n'en viendroit pas à bout ; mais si on le chargeoit de soulever un poids de mille livres, il pourroit y

réussir. Il en est de même de la raison : elle peut vaincre des obstacles proportionnés à ses forces, mais il en est qui l'obligent de céder. La nature a voulu que nous fussions sensibles, et la philosophie ne nous fera jamais parvenir à l'impassibilité : supposé que cela pût être, cela seroit nuisible à la société; on n'auroit plus de compassion pour le malheur des autres, l'espèce humaine deviendroit dure et impitoyable. Notre raison doit nous servir à modérer tout ce qu'il y a d'excessif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon cher; j'ajoute même que celles de l'amitié sont irréparables ; et que quiconque est capable d'apprécier les choses, vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous savez aimer. Mais comme il est au-dessus de l'homme, et même des dieux, de changer le passé, vous devez songer à vous conserver pour les amis qui vous restent, afin de ne leur point causer le chagrin mortel que vous venez de sentir. J'ai eu des amis et

des amies : j'en ai perdu cinq ou six, j'ai pensé en mourir de douleur. Le hasard a voulu que j'aie fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me suis trouvé : obligé de faire continuellement des dispositions différentes, ces distractions inévitables m'ont peut-être empêché de succomber à ma douleur. Je voudrois qu'on vous proposât quelque problême bien difficile à résoudre, afin que cette application vous forçât à penser à autre chose : il n'y a, en vérité, de remède que celui-là et le tems. Nous sommes comme les rivières, qui conservent leur nom, mais dont les eaux changent toujours. Quand une partie des molécules qui nous ont composés est remplacée par d'autres, le souvenir des objets qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur s'affoiblit, parce que réellement nous ne sommes plus les mêmes, et que le tems nous renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour les malheureux, et dont quiconque pense doit faire usage. Je m'étois réjoui pour moi-même de l'espérance que vous me

donnez de vous voir ; à présent je m'en réjouis encore pour vous ; vous verrez d'autres objets et d'autres personnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre souvenir tout ce qui pourroit vous rappeler des objets tristes et fâcheux, et je ressentirai autant de joie de vous tranquilliser, que si j'avois gagné une bataille. Non pas que je me croie un grand philosophe, mais parce que j'ai une malheureuse expérience de la situation où vous vous trouvez, et que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliser. Venez donc, mon cher d'Alembert; soyez sûr d'être bien reçu, et de trouver, non pas des remèdes entiers à vos maux, mais des lénitifs et des calmans.

---

*Du même.*

Potsdam, 22 octobre 1776.

Vous voilà affublé d'un fatras de vers, dont je crois que vous vous

seriez passé. J'ai cru cependant que quelques réflexions assez graves pouvoient convenir à la douce mélancolie où je vous vois plongé. Ces vers ne demandent que d'être déchirés avant ou après leur lecture; c'est tout ce qu'ils méritent. Pour moi, je vois la belle automne dont nous jouissons, avec impatience; je demande quand arrivera l'hiver, pour demander ensuite quand viendra le printems; enfin, cet été qui me procurera le plaisir de vous revoir, et je dis :

Volez, volez, heures trop lentes
Pour mes rapides désirs.

Lorsque quelqu'un vient de France, par exemple M. de Rhulières, je ne m'informe pas de ce que font vos providences dans leur troisième ciel de Versailles, je ne demande pas si vos Mars subalternes à six sous par jour sont encachotés ou rossés à coups de plats d'épée; si vos vaisseaux regorgent dans vos ports, si les plumes croissent encore, si les manches et les poches des hommes haussent ou baissent, si l'on se frise

en bec de corbin ou en ruisseau ; enfin, je passe cent choses de cette importance, pour demander, que fait le duc de Nivernois? comment se porte Anaxagoras ? aurons-nous bientôt l'Enéide de l'abbé Delille? Voilà ce qui m'intéresse en France, le reste ne m'est rien. Mais, à propos, on assure que les garçons deviennent filles chez vous ; on dit que pour parler correctement, au lieu de M. d'Eon, il faut dire mademoiselle d'Eon ; enfin, qu'il se fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un sujet inépuisable de pyrrhonisme. Quoi, me dis-je, si la nation la plus éclairée de l'Europe se trompe sur les sexes, que sera-ce de nous autres? il faudra que M. de Vergennes fasse venir du Vatican le ameux *stercorarium* de St. Pierre, our qu'on y fouille tous ceux qui ont destinés pour les affaires étranères, et qu'on ne les admette qu'arès le grave témoignage, *Pater abet....* Je ne sais où j'en suis avec otre marquis *(ou marquise)* de ons : je suis indécis devant lui, si dois l'appeler monsieur ou ma-

dame. Que deviendra l'exactitude grammaticale ? Si l'abbé d'Olivet vivoit encore, j'aurois recours à la plénitude de sa science; à présent, je ne sais à qui m'adresser. Tout cela me rend si ignorant, si honteux, mon cher d'Alembert, que j'hésite à proférer une parole, crainte de dire une sottise. Je dirai donc, comme je ne sais quel philosophe, qu'après avoir bien étudié, j'ai appris à ne rien savoir. Bon dieu, si l'aventure de d'Eon étoit arrivée il y a dix-huit siècles en Judée, ç'auroit été un article de foi, que de croire à sa métamorphose : le ciel soit béni que ce miracle soit arrivé de nos jours; c'est une sottise de moins qu'on épargne à notre croyance : mais, qui répondra des autres? Ayez pitié du plus ignorant des hommes, et venez l'été prochain l'éclairer de votre lumière, le rassurer sur ses doutes, et sur-tout le réjouir par votre présence. C'est ce qu'attend de vous votre ancien admirateur.

---

Du

*Du même.*

Potsdam, ce 26 octobre 1776.

Il y a, mon cher d'Alembert, un vieux proverbe qui souvent n'est que trop vrai, « Un malheur ne vient jamais sans l'autre ». Je serois fort embarrassé d'en donner une raison passable; ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive souvent. Voilà madame Geoffrin attaquée de paralysie; selon toutes les apparences, après avoir langui jusqu'à l'hiver, elle sera emportée par un coup d'apoplexie. J'en suis fâché pour vous et pour les lettres, qu'elle honoroit; mais, mon cher d'Alembert, vous savez qu'elle n'étoit pas immortelle. A bien prendre lès choses, les morts ne sont pas à plaindre, mais bien les amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers, qu'on devroit plutôt se réjouir de l'instant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeans; on a le cœur déchiré de se

voir séparé pour jamais de ceux qui méritoient notre estime par leur vertu, notre confiance par leur probité, et notre attachement par je ne sais quelle sympathie qui se rencontre quelquefois dans les humeurs et dans la façon de penser. Je suis tout-à-fait de votre sentiment, qu'à notre âge il ne se forme plus de telles liaisons ; il faut qu'elles soient contractées dans la jeunesse, fortifiées par l'habitude, et cimentées par une intégrité soutenue. Nous n'avons plus le tems d'en former de semblables ; la jeunesse n'est point faite pour se prêter à notre façon de penser ; chaque âge a son éducation. Il faut s'en tenir à ses contemporains ; et quand ceux-là partent, il faut se préparer à les suivre. J'avoue que les ames sensibles sont sujettes à être bouleversées par les pertes de l'amitié ; mais de combien de plaisirs indicibles ne jouissent-elles pas ? Ils seront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces ames impassibles, quoique je doute qu'il en existe de telles. Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne consolent point.

Si je pouvois ressusciter des morts, je le ferois : vous savez que ce beau secret est perdu; il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorsque je suis affligé, je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage: c'est un palliatif; mais pour les maladies de l'ame, nous n'avons pas d'autre rémède. Je vous avois écrit avant hier, et je ne sais comment je m'étois permis quelque badinage; je me le suis reproché aujourd'hui en lisant votre lettre. Ma santé n'est pas trop raffermie encore; j'ai eu un abcès à l'oreille, dont j'ai beaucoup souffert. La nature nous envoie des maladies et des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous sommes obligés de quitter. Je l'entends à demi mot, et je me résigne à ses volontés. Vous me parlez, mon cher, de guerre et des avant-coureurs qui pronostiquent l'arrivée du dieu Mars. Ce que j'en sais, c'est que les Portugais poussent à bout la patience espagnole, et qu'en conséquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des rois sera dans le cas de seconder ses alliés.

Ce sera probablement sur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous savez que ma flotte manque de vaisseaux, de pilotes, d'amiraux et de matelots; probablement elle n'agira point; et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle auroit lieu. Votre jeune roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. S'il y a des puissances qui ont ce que les Italiens appellent la *rabbia d'ambizione,* il est à croire qu'elle ne pervertira pas les bonnes et sages dispositions dans lesquelles se trouve votre jeune monarque. D'où je conclus qu'après s'être battus dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, lassés ou punis de leurs entreprises, feront la paix, sans que Bellonne trouble le reste de l'univers. Souvenez-vous, en lisant ceci, que ce n'est ni de Delphe ni de l'antre de Trofonius que part cet oracle, mais que c'est des combinaisons humaines sur des contingens futurs sujets à l'erreur. En attendant, je me réjouis véritablement de vous revoir ici. J'espère même que ce

voyage vous sera salutaire, parce que tout l'est quand il peut faire diversion à la douleur. J'en reviens toujours au travail que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu sa fille Tullie qu'il adoroit, se jeta dans la composition. Il nous dit qu'en commençant il fut obligé de se faire violence, qu'ensuite il trouva du plaisir dans son travail, et qu'enfin il gagna assez sur lui-même pour paroître à Rome sans que ses amis le trouvassent trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à suivre; si j'en savois un meilleur, je vous le proposerois; nous sentons nos pertes par le prix que nous y mettons; le public, qui n'a rien perdu, n'en juge pas de même, et il condamne avec malignité ce qui devroit lui inspirer la plus tendre compassion. Toutes ces réflexions ne font pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher; vivez, et que j'aie encore une fois le plaisir de vous voir et de vous entendre avant que de mourir.

Fédéric.

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Saint-Pétersbourg, 12 avril 1764.

NON, monsieur, votre lettre du 15 d'octobre n'est point perdue; elle m'a été remise; il est vrai qu'elle n'étoit pas de fraîche date. Deux raisons m'ont empêché d'y répondre jusqu'ici : la première, c'est qu'encore toute étonnée de votre refus, je n'y pensois qu'avec chagrin; la seconde, c'est la tâche au-dessus de mes forces que vous me donnez dans cette lettre, de vous dire mon avis sur vos ouvrages. Je suis comme Philinte dans la comédie, *j'admire et je me tais*. Cependant, comme depuis deux ans j'ai eu des embarras immenses qui m'ont presque privée du tems nécessaire pour une lecture suivie, dès que je reçus votre lettre, je me mis à relire vos ouvrages; mais je trouvai alors que chacun se ressent de l'esprit de son métier, et qu'au lieu de sentir les vraies et différentes beautés de vos écrits, j'étois comme l'abeille, qui ne tire des plantes que les sucs dont elle

a besoin pour son miel : je m'arrêtai aussi sur tout ce qui pouvoit être utile au mien, et je me trouvai très-incapable de vous donner des conseils. J'ai toujours admiré dans vos ouvrages, la *vasticité* et la solidité en même tems de votre génie, qui, sans faire tort à personne, n'a point d'égal : je m'étonne comment, avec la sagesse qui règne dans tout ce qui est sorti de vos mains, il est possible qu'on ait osé attaquer votre philosophie ! On devroit faire, dans tout gouvernement éclairé, une loi qui défende aux citoyens de s'entre-persécuter, de quelque façon que ce soit : les guerres civiles sont reconnues pour pernicieuses ; et celles de la plume, qui, en décourageant les talens, détruisent le repos de ces mêmes citoyens sous le misérable prétexte de quelques différences d'opinions, sont aussi détestables que minutieuses. La réputation de Locke et de Newton ne souffrira pas d'atteinte de la piqûre d'une guèpe (*a*). Quiconque leur

(*a*) M. d'Alembert avoit écrit à l'impératrice, qu'il n'y avoit rien de nouveau dans

refuse le nom de grands hommes, n'aime pas la vérité ; et celui qui leur donne l'épithète d'*impies*, n'a pas de jugement. J'en reviens à votre seconde lettre, monsieur, qui m'a fait beaucoup de plaisir ; je ne l'aurois pas eue, si je vous avois répondu plutôt : je vous en fais mes excuses, mais je m'en sais gré. Permettez-moi de vous dire que vous vous contredisez : vous me donnez beaucoup de louanges, et vous n'avez pas voulu me connoître ; ou peut-être que vous êtes de l'avis de ceux qui disent que les grands valent mieux à être connus de loin que de près ? Vous me dites encore que je brille dans les gazettes, et que le nord donne des leçons au midi : mais d'où vient donc que vous autres peuples du midi passez pour si éclairés, si les règles les plus naturelles et les plus simples n'ont pas pris racine chez vous ? ou est-ce qu'à force de raffinement elles

la littérature françoise, qu'un mandement d'évêque, l'évêque du Puy, qui appeloit *impies* ceux qui donnent à Locke et à Newton le nom de grands hommes.

vous ont échappé? Je crois cependant que quand vos parlemens vous auront défait de la puissance ultramontaine, vous reviendrez à vos intérêts naturels; mais c'est un dur esclavage que de régler les siens d'après les finesses et les caprices de ceux qui en ont de très différens. Enfin, je crois que *la grâce efficace* ramènera les choses, à la longue, dans leur assiette naturelle. Chez nous, on a trop de respect pour les choses spirituelles pour les mêler au temporel (*a*); et celui-ci se prête à soulager l'autre des vanités qui lui sont étrangères : chacun reste dans l'étendue de sa domination, sans qu'il s'avise seulement d'empiéter sur ce qui n'est pas de sa compétence. Si les hérétiques n'étoient point soufferts, les fidèles désespéreroient de les ramener dans le giron de l'église. Les articles de foi étant inébranlables, il n'y a pas de quoi disputer; les philosophes n'y donnent assurément pas d'atteinte;

(*a*) Allusion à la réunion que la Czarine a faite des biens du clergé au domaine de la couronne.

et sur les opinions de ce monde, on pense ce qu'on veut : voilà l'état des choses, auquel je ne souffrirai pas aisément qu'on déroge. Ne me dites jamais que vos lettres sont longues, je ne les trouve point telles ; je les lis avec autant de plaisir que d'estime pour l'auteur : c'est de quoi je vous prie d'être persuadé. Excusez, s'il vous plaît, les fautes de langage ; j'ai toute occasion d'oublier le français ; et sauvez-moi de l'imprimerie.

CATHERINE.

DE MILORD MARÉCHAL.

MONSIEUR,

Je vous suis très-obligé de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde; je me flatte qu'il y entre de l'amitié plus que de compliment. Vos vers furent très-bien reçus; le roi me dit cependant : *D'Alembert parle bien à son aise; il ne sait pas toutes les peines, tous les soins qu'il faut pour conduire une machine si combinée, et où le moindre accident peut faire tout tomber.* J'écris de mémoire; mais c'est à-peu près ce qu'il me disoit: il me faisoit entrevoir qu'il auroit donné partie de sa gloire pour plus de repos. Dans cette dernière affaire où une aile de son armée a été surprise, je ne puis douter que la faute étoit de ceux qui y commandoient, et non pas du roi, qui, par ses lettres, me faisoit voir qu'il n'étoit nullement dans une sécurité qui pouvoit donner occasion à une surprise. Il m'é-

crit, du 4 octobre : *Jusqu'à ce que la neige tombe, j'ai à danser sur la corde.* Voilà comme il regarde le métier de commandant d'armée. Je ne manquerai pas de lui faire savoir ce que vous me dites, ni jamais aucune occasion de vous convaincre de la parfaite considération que je crois due à votre douceur, mœurs, bon sens et esprit, que je ne mets pas le premier, selon mon tarif : mais gardez-moi le secret; je n'oserois quasi l'avouer en Suisse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Mes complimens, s'il vous plaît, à M. d'Arget.

Ne dites à personne ce que le roi dit *de danser sur la corde ;* sur le moindre canevas on brode à plaisir : vous avez même vu des lettres supposées sous le nom du roi à votre serviteur.

Mes respects à Mme. Geoffrin.

---

*Du même.*

Lord Maréchal est bien obligé à M. d'Alembert de l'honneur de son souvenir. Il a lu avec grand plaisir quatre volumes de ses ouvrages ; il étoit très-content de lui-même, à trouver qu'il les entendoit. Je veux user de mes droits de vieillard à faire des contes. J'avois un précepteur qui avoit la vue mauvaise ; il se promenoit à Edimbourg avec un ami qui ne l'avoit pas meilleure ; ni l'un ni l'autre n'avoient jamais vu l'heure à l'horloge de la grande église. Mon précepteur ayant jeté la vue vers l'église, il lui parut qu'il voyoit l'heure à son grand étonnement ; l'autre, se moquant de lui, regarda aussi vers l'horloge, et s'écria que certainement il voyoit l'heure. Ils s'informèrent si c'étoit vrai ; il l'étoit. Les voilà dans la grande joie tous deux : les pauvres gens ne s'aperçurent pas que leur vue étoit toujours également foible, mais qu'on avoit changé le cadran, pour

rendre les chiffres plus clairs. Bon soir.

On va imprimer le Dictionnaire philosophique, ouvrage plus plaisant que sage. Il est bon que tout le monde ne soit pas sage. Pangloss.

Mes respects à Mme. Geoffrin, et mille choses au bon David.

---

*Du même.*

4 février 1765.

Notre négociation, monsieur le plénipotentiaire, a été bientôt finie; il n'y a rien à faire de ce côté ci; je crois même que si Gradasso revenoit au monde, il échoueroit s'il vouloit avoir une province de ce roi ci, aussi bien qu'il fit quand il vint avec toute sa puissance et toute la richesse de l'Orient pour avoir de gré ou de force Bayardo et Durandalla Je savois bien que nous ne ferions rien; la même proposition m'avoit été faite, il y a un an, par la sœur

d'un prince chez vous, pour qui j'ai un respect et une amitié sincère; je la refusai, sachant que c'étoit inutile d'en parler : cependant je n'ai pu résister à la tentation de montrer votre lettre; elle étoit trop jolie, et puis vous savez que notre père gardien est l'homme du monde le plus aisé à vivre; car sans cela je n'en aurois pas osé parler. Autre article qui pourroit avoir rendu notre négociation difficile : le roi n'est pas obéré; il vaut mieux s'adresser à ceux qui le sont; sa sacrée majesté impériale romaine, je crois, est tant soit peu endettée; le duc de Wirtemberg a souvent la bourse vide; sa magnificence surpasse ses richesses : je pourrois en nommer encore d'autres; mais je suis un négociateur discret.

Il y a une autre négociation que j'ai fort à cœur, de vous vendre la moitié de ma principauté et une de mes vaches; venez la voir, nous aurons bientôt conclu le marché. Si le bon David pouvoit être de la partie avec M. Helvétius, il y auroit un triumvirat admirable. Bon

soir, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis, pour la vie, votre, etc.

Soyez assuré que le père gardien n'a pas trouvé mauvais votre négociation; je lui ai fait remarquer ce que vous dites du Médecin malgré lui.

Je me suis oublié en disant le *bon* David; je devrois dire le *méchant*, puisqu'il ne m'envoie pas les inscriptions pour l'hermitage : grondez-le.

---

*Du même.*

4 avril.

Je ne puis rien dire pour vous éclaircir sur l'auteur du livre (*Abrégé de l'hist. ecclésiastique*), je l'ignore; je vois qu'il est imprimé à Berne : je ne crois pas que c'est de l'abbé que vous soupçonnez; il n'auroit garde de donner un prétexte si bien fondé de l'exclure d'un bon évêché. Savez-vous que l'évêque de Breslaw a déserté, ou, pour parler en bon chrétien, a abandonné les biens tem-

porels pour chercher la retraite dans les états de la reine d'Hongrie. Voici un billet que j'avois fait à M. Helvétius ; vous le lui donnerez , s'il vous plaît. Bon jour.

Croirez-vous que le mandement a passé pour de l'évêque généralement dans l'esprit de tout le monde ; l'abbé Bastiani y a été trompé comme les autres. Cela marque bien qu'on ne lit pas un mandement pastoral avec autant d'attention qu'une pièce des révérends pères d'Alembert ou Voltaire.

---

*Du même.*

J'ESPÈRE qu'en peu de tems vous pourrez venir chez votre serviteur l'hermitaño español.

*Gross complement* à M. d'Alembert , il sera bien aise de savoir que David Hume est élevé à la dignité sublime de saint , par acclamation du public ; la rue où il demeure est appelée , *la rue de St. David.* Vox populi , vox Dei. Amen.

*Du même.*

J'ai reçu un trésor inestimable, des indulgences plénières *in articulo mortis*, avec pouvoir d'en donner à douze élus : j'en envoie une au bon David Hume ; comme je vous souhaite tous biens dans ce monde et dans l'autre, je vous offre place parmi mes élus.

*N. B.* La donation est authentique. Vive sa sainteté ! amen.

## DE BECCARIA.

Milan, 24 août 1765.

Pardonnez, monsieur, si je prends la liberté de vous écrire ; c'est un effet des sentimens d'estime, de reconnoissance, d'admiration, que j'ai pour le plus grand génie peut-être de ce siècle éclairé. Je n'ai pas attendu les éloges que vous avez daigné donner à mon ouvrage dans la lettre au père Frizi, pour les trouver dans mon cœur. C'est vous, monsieur, qui avez été mon maître ; c'est dans vos ouvrages que j'ai puisé l'esprit de philosophie et d'humanité qui vous a plu dans mon livre ; il est à vous plus que vous ne pensez. Je ne me rassasie jamais de lire la préface de l'Encyclopédie, les Élémens de philosophie ; vos ouvrages enfin, monsieur, sont la nourriture ordinaire de mon esprit. Que je vous envie et que j'admire en vous ce génie créateur,

qui semble même au-dessus des vérités les plus sublimes qu'il nous annonce ! Avant même que mon existence fût connue de vous, pendant que j'écrivois mon livre, combien de fois me suis-je flatté qu'un jour peut-être il auroit pu parvenir entre les mains d'un d'Alembert ! Mon ambition est satisfaite, et il faudroit que j'empruntasse la langue des flatteurs, si je devois vous rendre, monsieur, tout le respect et toute la reconnoissance que je sens pour vous. L'approbation que vous avez daigné prononcer, est si glorieuse pour moi, qu'elle est la plus grande récompense que je puisse recevoir, après celle d'arracher des mains de la tyrannie quelque victime innocente. Elle est allée jusqu'à mon ame, monsieur, elle m'encourage à m'avancer dans la carrière, et à me rendre digne de votre estime. C'est ainsi que dans un pays étranger, au milieu même des préjugés espagnols, qui retentissent à mes oreilles, le génie du grand d'Alembert anime et soutient dans la carrière de l'utilité publique, une

ame qui, livrée à elle-méme, se borneroit à cultiver en paix et dans l'obscurité la philosophie.

J'ai lu avec admiration votre ouvrage sur les Jésuites, argument rebattu, qui a pris un air de nouveauté entre vos mains, monsieur : il y a cet esprit de philosophie qui charme, qui éclaire, et qui fait tirer bien des conséquences. Vous sentez, monsieur, que lorsqu'on traite de tels sujets avec la supériorité digne d'un philosophe ; lorsqu'on ose parler de ces misérables controverses, la honte et le fléau des foibles humains, avec le langage qui est digne de vous, monsieur ; lorsqu'on garde la neutralité entre deux partis qui crient à l'envi tous les deux, *Qui non est mecum contrà me est ;* vous sentez, dis-je, mieux que personne qu'un pareil ouvrage doit avoir des ennemis : mais il doit avoir des admirateurs dans tous les tems ; il est même destiné à éterniser le nom des Jésuites, et il apprendra à la postérité la plus reculée ce que peut un corps puissant, et une république, quoique destituée de for-

ce, dèsqu'elle a su se ménager l'opinion. Il fera un jour la même impression sur la postérité, que nous éprouverions actuellement, quand Tacite nous auroit laissé un traité des menées et de l'influence des augures de son tems sur la république. Les philosophes ne voient le tort des Jésuites que du côté de l'humanité et des sciences. Le vulgaire et les bigots sur-tout ne les détestent que par envie de cabaler, et par jalousie d'intrigue contre un corps qui les éclipse.

Mon amour-propre est bien flatté, monsieur, de la traduction qui va se faire sous vos auspices ; je prends la liberté de vous adresser, monsieur, quelques additions que j'y ai faites, et qui paroîtront incessamment dans la nouvelle édition qu'on fait en Italie. Ce sera un surcroît d'obligation que j'aurai envers vous, monsieur, si vous avez la bonté de les remettre au philosophe qui m'honore en le traduisant. Je suis chargé de la part de mon intime ami le comte Verri, de vous faire tous ses respects et ses remercîmens les plus

sincères pour l'accueil favorable que vous avez daigné faire à son discours sur le bonheur.

Je suis, etc.

CESAR BECCARIA.

---

# DE CARACCIOLI.

Naples, 18 août 1774.

Je viens de recevoir, mon cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que j'ai reçue avec le plaisir et la joie qu'on reçoit les choses les plus désirées et les plus agréables. Je suis bien fâché d'entendre que Mlle. d'Espinasse ne se porte pas bien; j'ai bien imaginé que la perte de notre commun ami devoit lui être bien sensible : elle aussi se laisse trop affecter, et son imagination se monte trop vivement; par nécessité sa petite santé en doit souffrir : c'est de cette façon que la lame use vîte le fourreau. On dit, et on a bien raison, qu'on ne commande pas à la douleur. Par moquerie, Voltaire disoit un jour, J'ai la fièvre, je vous en demande pardon : cependant je crois que la plus grande utilité qu'on peut tirer de la tragédie pour la morale, c'est de nous représenter dans un tableau les grands malheurs qui arrivent à l'humanité,

l'humanité, pour se laisser aller aux grands sentimens. Mais peut-on s'en garantir? je crois que oui, si l'on veut faire usage de sa raison : tout vient à la mode dans le monde ; jamais celle de l'être raisonnable viendra t-elle ! Il est très-vrai que j'ai écrit à Mme. de Beauvau ; mais il est aussi vrai qu'en arrivant dans ma patrie, ma première pensée a été d'écrire à Mlle. d'Espinasse ; elle doit avoir reçu ma lettre, que j'ai recommandée à M. Perez, chez moi ; je l'ai prié de présenter mes respects à Mme. Geoffrin, et de saluer de ma part, tendrement, tous nos chers amis, tous les fidèles de nos charmantes soirées du petit coin de la rue Saint-Dominique, entre autres MM. de Condorcet, Suard, Guibert, Desvaines, Morellet, et l'abbé Arnaud ; à condition qu'il nous laisse saine et sauve notre musique italienne, et qu'il n'aille pas la tordre d'un côté et d'autre, la tirer par les jambes et par les bras, enfin l'estropier pour en faire un monstre, une troisième espèce. Elle est charmante l'assertion de M. l'abbé Ar-

naud ; voilà une musique qui nous convient, qui convient à notre opéra, à notre goût, à notre langage. Si nous en croyons M. l'abbé Arnaud et M. Suard, nous aurons trois musiques à Paris ; celle ancienne de l'opéra, la moderne de Gluk, et la véritable musique italienne; et si vous en voulez une quatrième encore, la bâtarde de Grétry, Philidor, et le reste de la boutique. Voilà un grand luxe en musique ; et ce sera fort joli qu'avec quatre genres de musique vous n'en aurez guères, parce que, dans ce fatras, la nation ne parviendra jamais à attraper le vrai goût de la véritable : car enfin dans la nature il y en a une seule, comme une seule géométrie. A présent que je me trouve à mille lieues de Paris, je vous dis franchement que la musique de l'Iphigénie de Gluk, quoiqu'elle fasse connoître l'auteur pour homme de génie, est baroque, décousue, pauvre de chant et de toutes les richesses et des agrémens de la véritable bonne ; même ses récitatifs sont durs et tudesques. Je connois l'Orphée ; il est mieux mo-

dulé, plus doux, plus chantant, sans comparaison, messieurs; mais il est dans le fond du même genre. Il se pourroit bien que ce plan de l'Orphée de Gluk, poussé un peu plus *al cantabile*, enrichi davantage, soit la limite d'une bonne musique d'opéra; car les Italiens ont dégénéré, et à force d'embellir, ôtent souvent toute la force à l'expression. *Medium tenuêre beati.*

Je vous porterai de l'excellente musique de Jomelli, Sacchini et Piccini, à mon retour, qui sera le plutôt qu'il me sera possible; je me flatte d'être pour Noël à Paris. Oh! si vous saviez combien je regrette les avant-soirées du coin de la rue Saint-Dominique, vous seriez persuadé que je ferai tout mon possible pour me remettre bien vîte dans le chemin de Paris. Nous sommes convenus, M. l'abbé Gagliani et moi, qu'il est impossible que ceux qui sont accoutumés aux bonnes sociétés de Paris, puissent se plaire ailleurs: je lui ai lu votre lettre à l'abbé; il vous assure de son attachement, comme il est toujours attaché à

Paris. A propos, je suis charmé de l'élévation de M. Turgot au ministère : voilà une colonne de la philosophie, de la liberté, de l'Encyclopédie, de l'exportation des blés, de la tolérance, etc., etc. A vous dire le vrai, j'en ai été si surpris, et après si charmé, que je croyois rêver. J'ai vu le pape ; je lui ai parlé long-tems ; ce sera pour une autre fois : j'ai vu Lomellini ; nous avons beaucoup parlé de vous : j'ai vu Gatti ; c'est le seul qui regrette fort peu Paris ; il est vrai, c'est une tête rare, qui a une philosophie à lui seul, pas tout-à-fait méprisable, car enfin il est content. Pour ma santé, mon cher ami, je prends des remèdes du pays, *stufe, solfi*, etc. : ils me font du bien ; et je serai tout-à-fait bien, quand j'aurai le plaisir de vous embrasser.

---

*Du même.*

Naples, 21 juillet 1781.

Mon cher et tendre ami, j'ai reçu, par la main de M. l'abbé de la Po-

terie, l'estimable lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dont je vous remercie avec les plus sincères sentimens de mon cœur. Je ne peux vous exprimer assez les mouvemens internes que j'ai ressentis en la lisant, que j'ai voulu répéter à lire deux fois ; et je me suis attendri et pénétré de l'amitié que vous me témoignez, dont je retiens la plus profonde reconnoissance, et soyez persuadé de mon parfait retour.

Je me sers du même abbé de la Poterie pour vous écrire et vous donner plus d'aisance à me lire : je crois qu'il viendra avec moi à Palerme, et les témoignages avantageux que vous m'en faites doivent sûrement m'engager à lui donner toute ma confiance.

J'ai fait un très-heureux voyage ; j'ai été aussi bien reçu à la cour et parmi mes compatriotes. Je suis logé dans une situation charmante, et je respire l'air le plus pur : j'ai toute espèce de contentement ; cependant je ne suis pas heureux, puisque je me trouve ici séparé de mes amis

de Paris. Vous savez, mon cher ami, qu'à mon âge on n'en fait point de nouveaux, et même je ne me soucie pas d'en faire : cependant la vie est bien triste sans ce refuge de l'amitié. Je vois souvent M. Gatti, l'abbé Galiani, et le chevalier Hamilton ; et dans ces momens-là, je crois encore être à Paris : mais je dois passer à la fin de septembre à Palerme, et je serai privé de ce soulagement. Je vous prie donc de continuer, dans quelques momens de loisir que vous aurez, à m'écrire deux mots ; cela sera une véritable charité que vous ferez à un pauvre relégué hors du monde, *in insulam* : car, en vérité, je m'estime déjà de m'en aller à vivre hors du monde, et sûrement il ne me restera d'autre plaisir que d'entendre de vos nouvelles et de quelques amis de Paris, dont le souvenir m'est si cher.

La démission de M. Necker m'a fait beaucoup de peine par rapport à lui-même et à Mme. Necker ; ce sont deux personnes bien respectables : j'estime beaucoup les talens supérieurs de l'un, et la vertu in-

comparable de l'autre. Mes principaux regrets ne procèdent pas du mal qui résulte à la France de la perte d'un tel ministre, ni pour le bien dont quelques-uns de mes amis, qui sont encore ceux de M. Necker, en pouvoient espérer ; car, moyennant la sévérité de ses principes, poussés à l'excès, il n'en auroit fait à aucun ; quoique le seul M. Suard, *iratis diis et hominibus*, a su tirer de l'amitié de M. Necker bon parti : mais je m'afflige beaucoup de penser que ce grand homme ne sera jamais plus heureux, et que se trouvant maintenant sans pouvoir employer l'activité de sa tête et la chaleur de son cœur, son esprit doit par nécessité souffrir beaucoup du vide immense qu'il verra autour de lui. Je vous prie aussi de m'en donner quelques nouvelles. M^me^. Necker est à plaindre pour la part qu'elle prendra à la situation de son époux.

Pour l'abbé Raynal, à vous dire vrai, je ne le plains pas ; son imprudence devoit le mener par nécessité à quelque événement fâcheux : vé-

ritablement il a cassé les vitres, et il tranche en politique avec une anglomanie insupportable, ayant adopté les maximes angloises pour ses principes favoris. Vous savez bien que je ne suis pas anglois, moyennant quoi je ne peux en faire aucun éloge. Du reste, on me mande qu'il a vu l'empereur, avec qui il a eu de longues conférences; et il doit avoir été bien accueilli de ce monarque, qui montre du penchant pour le soutien du système britannique, et un grand désir de se mêler aussi lui-même des affaires de commerce, sur lequel article l'abbé Raynal lui aura fait de longues dissertations, qui auront été reçues comme des oracles.

L'incendie du théâtre doit interrompre l'Opéra pour long-tems, et suspendre pour MM. les Glukistes le plaisir d'entendre leur musique dramatique. On assure que M. Gluk a eu un coup d'apoplexie; il ne sera donc plus en état de vous régaler de son chant baroque et de son harmonie tudesque. Comme je ne vois ni à Paris, ni ailleurs, personne

qui puisse remplacer un tel barbare compositeur, il doit en revenir beaucoup de bien en général à votre théâtre. C'est un grand bonheur pour notre Piccini ; il reste seul sur le champ de bataille : car pour les autres qui se mêlent d'écrire de la musique à Paris, on n'a rien à craindre de tels rivaux ; et s'il vient à s'établir chez vous quelque autre compositeur italien ou allemand, il doit écrire la vraie musique italienne et se tenir dans le bon chemin, ou autrement s'il veut s'en écarter et imiter Gluk, il ne réussira pas. Vous avez vu l'exemple de Bach, qui est tombé à plat en France pour imiter Gluk, quoique grand compositeur. Tous les autres qui viendront ne peuvent pas avoir l'avantage de Gluk : il a été le premier à s'emparer des suffrages de la plus grande partie de la nation, qui a de la peine à présent à s'en dédire. Outre cela, véritablement M. Gluk a une espèce d'originalité qui perdroit les autres dans l'imitation, et une certaine force qui lui est tout-à-fait particulière, et qui

dans quelques circonstances d'expression, produit beaucoup d'effet; et même son âpreté quelquefois est recommandable, mais rarement; cela devroit être avec beaucoup plus de mesure. On donne ici de la musique excellente dans un théâtre, par un nouveau compositeur sorti tout nouvellement dans le public.

J'ai trop bavardé pour vous parler de politique : c'est une chose indifférente pour vous; et moi, à présent que je suis sorti du corps diplomatique, je ne m'en soucie plus. Enfin, tous les gouvernemens sont égaux, toutes les administrations sont égales; le principe de tous les princes c'est le despotisme et la tyrannie, à commencer par le Grand Turc et le pape, et à finir par l'Angleterre même : au moyen de quoi je suis maintenant très-indifférent pour ceux qui sont destinés à commander les hommes, et pour les avantages respectifs de tous les pays, voyant ceux qui président à la tête des nations, regarder leurs états comme un bénéfice simple dont il leur est permis de prendre une

pleine jouissance, sans aucun soin de la pauvre humanité. Ici on parle d'une bataille de mer, dans laquelle les François ont eu l'avantage. Cela m'a fait plaisir, car, malgré moi, j'ai toujours du penchant pour le bien de la France. Si cette campagne est heureuse, la maison de Bourbon pourroit espérer une paix prochaine et honorable. Dieu le veuille ! mais probablement je doute fort que l'on fasse de la bonne besogne en Amérique, et que les Espagnols à la fin viennent à se lasser de se morfondre vis-à vis d'un rocher.

Adieu, mon cher et tendre ami ; aimez-moi comme je vous aime, et soyez persuadé des sentimens que vous m'avez inspirés, qui seront éternels pour le reste de mes jours. *Vale, amicissimum caput, et me, quod facis, ama : iterùm vale.*

Je vous prie de m'écrire quelquefois et de vous souvenir de moi ; soyez persuadé du tendre attachement que je vous voue pour toute ma vie.

*Du même.*

Naples, 14 août 1781.

J'AI trouvé ici, mon cher ami, une académie fondée tout de nouveau pour l'avancement des arts et des sciences; et le roi vient de la doter d'environ cent mille francs de rente, et il veut encore en augmenter le revenu: au moyen de quoi, vous voyez fort bien qu'on pourroit faire revivre les lettres à Naples, et il y auroit dequoi pouvoir appeler trois ou quatre hommes célèbres de Paris, ou de quelque autre endroit de l'Europe, à diriger les différentes classes qu'on pourroit ici établir pour les sciences exactes, qui sont presque ignorées dans toute l'Italie. Par exemple, Lagrange seroit pour la géométrie pure; M. de Laplace ou quelque autre de Paris pour la mécanique; le troisième devroit être un bon chimiste. Voilà les trois personnes qui nous seroient tout-à-fait nécessaires. Nous pouvons nous passer pour l'astronomie, pour l'his-

toire naturelle, pour quelques parties de la physique, et particulièrement nous avons de savans médecins, grands anatomistes; mais il nous manque absolument pour les mathématiques mixtes, et pour la géométrie transcendante. Je veux travailler à faire venir quelque grand géomètre; cependant, je ne sais pas si je pourrai réussir, parce qu'on s'est déjà emparé de l'argent, et déjà on mange tout radicalement, sans aucun fruit pour le bien des sciences. En conséquence, ils ne veulent pas entendre parler de faire venir des savans étrangers, pour ne pas partager le gâteau; et ce qu'il y a de désespérant, leur grande arme de défense, c'est leur même ignorance, parce qu'ils trouvent le moyen de se faire écouter par préférence au milieu des ignorans: car toujours, quand on se parle le même langage, on s'entend facilement, et difficilement ceux qui en tiennent un extraordinaire se font écouter. Ils paient d'effronterie, et disent savoir tout, et n'avoir pas besoin des lumières d'autrui. On a soutenu l'au-

tre jour une thèse sur la balistique; je vous envoie *l'Elencho,* pour vous faire à peu-près voir combien de bêtises ils ont dites, dans une chose élémentaire. Comme votre nom est fort connu dans ce pays-ci, et y fait beaucoup d'autorité, même pour les plus bêtes de l'académie, je voudrois que vous m'écrivissiez par forme d'une simple réponse aux différentes questions que je m'en vais vous faire, qui sont justement les propositions les plus absurdes que les prétendus professeurs de mathématiques ont faites dans une thèse soutenue en public. Votre réponse me serviroit ici pour faire connoître, avec une démonstration géométrique, autant qu'il est possible de la donner à qui n'est pas géomètre, que le professeur en question est un ignorant de la première classe.

Il a commencé par dire que les principes de Galileo et de tous les mécaniciens avoient été l'homogénéité de la force impulsive, et de la force de la gravité, et que cela avoit été, depuis, l'avis commun de tous les philosophes postérieurs; et avec im-

pudence il a combattu les ombres qui n'existent pas, pour se faire gloire d'une victoire complète. Vous voyez bien que si Galileo avoit cru que la force d'impulsion et de la gravité fussent de même nature, il n'auroit jamais pu deviner que la trajectoire décrite par un corps quelconque, étoit une parabole dans le vide ; mais il auroit dit que c'étoit une simple diagonale. Il semble que Galileo n'avoit pas tout-à-fait claire la notion de la composition et résolution des forces : Kepler mourut l'année 1632, et il ne la savoit pas ; Bonaventure Cavalerio, vers la même époque, n'en parle jamais ; Galileo, comme vous savez, mourut octogénaire l'année 1640 ; il me semble que c'est Descartes, le premier, qui l'a établie avec clarté. Galileo donc tira sa doctrine de la descente des graves, de la première loi du mouvement, qu'un corps persévère dans son état de repos ou se meut uniformément en droite ligne ; et de la seconde, que le changement du mouvement est proportionné à l'impression de la force. De cette théo-

rie donc, de la descente des graves; Galileo a reconnu la nature de cette force de la gravité, différente d'une force uniforme, qui doivent, unies ensemble, produire une courbe par nécessité dans l'atmosphère. Newton a démontré, dans la proposition dixième, livre second de ses Principes, que la trajectoire que décrit dans l'atmosphère un corps, par exemple une bombe ou un boulet de canon, se rapproche beaucoup de l'hyperbole, parce que véritablement on trouve que l'hyperbole viendroit décrite dans un *medium* résistant dont la densité fût inverse par-tout, comme la tangente de ladite courbe. Outre cela, ledit professeur, qui est un effronté moine, qui s'appelle le père *Cavallo*, et qui est en effet un vrai cheval de carrosse, a soutenu *mordicùs* que ce n'est pas la résistance de l'air qui altère et change la nature de la courbe que le projectile devroit faire dans le vide, selon la première démonstration faite par Galileo. Au contraire, je crois (c'est moi qui parle et non pas le moine) que

Galileo s'est trompé ; et d'après lui, ç'a été une erreur fort vulgaire et fort commune, de croire beaucoup moins considérable la résistance de l'air, de ce qu'elle est en effet. Vous voyez bien que je suis d'un avis contraire à ce moine, qui dit que la résistance de l'air ne peut pas être la raison de la différence d'une trajectoire decrite dans le vide, d'avec celle qui est décrite dans l'atmosphère : car, je crois que l'air est la seule cause de l'altération de la parabole qui seroit décrite dans le vide. Il me semble que M. Jean Bernoulli a donné une excellente théorie du chemin que fait un projectile dans un *medium* résistant quelconque ; mais la méthode pour la pratique qui résulte de ladite théorie, doit dépendre de la quadrature d'une courbe mécanique ; et c'est fort difficile; toutes les méthodes, et même celle de Newton, sont d'une grande difficulté. Le moine a fondé un calcul pour défendre son idée absurde, sur des principes hypothétiques du fluide aérien.

Je vous prie, mon cher ami, de

me faire une réponse ostensible, et signée de votre nom *d'Alembert*, dans laquelle vous devez me donner votre avis sur ces deux propositions : La première, si Galileo et tous les mécaniciens après lui, ont dit que la force de la gravité étoit homogène avec la force d'impulsion, et si, sur ce fondement-là, ils ont établi ou non la théorie des projectiles ; la seconde, si la résistance de l'air est cause et la seule cause de l'altération d'une trajectoire, qui dans le vide seroit une parabole, et dans l'atmosphère se trouve une autre courbe, laquelle est une courbe mécanique.

Adieu, mon cher ami, je me porte, dieu merci, fort bien. Je passerai en Sicile vers la fin du mois de septembre. Je vous prie de me donner réponse à poste courante, si vous le pouvez ; car, je voudrois l'avoir avant mon départ, pour m'en servir à l'avantage des sciences, et pour faire du bien, s'il est possible, à mes compatriotes. Si je peux vous être utile à quelque chose dans ce pays, je vous prie de me commander.

Les sentimens que vous m'avez inspirés d'une tendre amitié, et d'estime et de respect pour votre caractère et vos vertus, seront toujours inaltérables dans mon cœur. *Vale et me, quod facis, ama : iterùm vale.*

Celui qui écrit a l'honneur de vous offrir ses très-humbles respects, et de vous renouveler tous ses sentimens de reconnoissance.

*P. S.* Je voudrois savoir si la résistance des fluides est comme le carré des vitesses, ou s'il y a quelque chose de plus ou de moins.

*N. B.* Il m'est parvenu un livre qui porte le titre suivant ; si vous le connoissez, dites-moi votre avis. *Comitis Angeli decima de trium corporum celeberrimo problemate mathematica Inquisitio.*

*Du même.*

Palerme, ce premier octobre 1782.

Il règne dans votre dernière lettre un ton de tristesse et d'ennui qui ne m'annonce guères, mon cher ami, que votre vie soit aussi paisible que vous le dites ; vous avez beau vouloir paroître résigné aux attaques que la nature vous fait, je vois trop clairement qu'elles éteignent votre gaieté et prennent beaucoup sur votre repos. La raison qui me fait juger ainsi de votre état, m'est fournie par vos lettres mêmes. Oui, votre style est aussi mélancolique que votre ame, et trahit votre apparente tranquillité. Pourquoi donc envisager sans cesse le terme de votre carrière : songeons à rendre heureux, malgré les infirmités de la vie, les jours qui nous sont départis, et ne les comptons jamais. Quelque courage qui nous mette au-dessus des idées de la nécessité de finir, elles ne viennent jamais occuper l'esprit sans lui apporter l'inquiétude et la douleur. Vous ne

faites pas usage de ma recette ; vous approchez de vous l'objet que ma méthode éloigne en dépit du brave Montaigne. Apprenez de grâce contre le sentiment de ce moraliste, à ne pas vous reposer une minute sur la pensée de destruction, avec laquelle l'humanité ne s'accoutumera jamais, quoi qu'il en dise : il ne faut se familiariser qu'avec ses amis, et je vous jure que la mort et son image ne sont ni des miens ni des vôtres. Je sais de très-bonne part que votre état n'est point dangereux, et que les souffrances de votre vessie, quelque vives qu'elles soient, ne vous inquiètent pas tant que votre imagination naturellement portée à la mélancolie. Je sais encore que Bartés qui vous voit est plus rassuré que vous sur votre maladie. Vous devez actuellement avoir reçu des nouvelles de la machine à élever l'eau ; je vous ai écrit son succès à Naples et en Sicile. Nous en verrons bientôt un régiment, et le simple et ingénieux moyen de la corde écrasera les pompes foulantes et aspirantes.

L'histoire de votre littérature actuelle me paroît aussi malheureuse que votre histoire politique à Gibraltar. Quoi ! voilà donc l'état des lettres dans le centre des lumières ! Remplissez ce vide déshonorant par l'étendue des vôtres, et sans nuire à votre régime, enrichissez votre pays : Archimède ne savoit pas que les ennemis et la mort étoient à cent pas de lui en résolvant un problême. Vos heureuses occupations vous feront oublier vos maux, charmeront votre tems et vos amis. D'après le désagrément que j'éprouve à tout ce qui m'annonce un terme à quelque chose d'agréable, jugez de la part que je prends au dépérissement des talens dans votre capitale. Mais au milieu de la tourbe ennuyeuse des plats écrivains et des mauvais rimeurs, qui, même dans les beaux jours de la littérature, a toujours inondé Paris, au milieu de tous ces faiseurs de drames et de comédies sans caractères, n'avez-vous pas quelque poète aimable ? Vous ne me parlez pas du succès de l'abbé Delille. Il est fait pour rendre à la poésie fran-

çoise l'honneur qui lui fut accordé le dernier siècle dans le genre descriptif. Son poëme des Jardins abonde, dit-on, en tableaux délicieux et frais ; s'il n'est pas un grand poète, s'il est plus ingénieux que sensible et plus riche dans les détails que dans l'ensemble, c'est un brillant coloriste, un excellent versificateur, qui doit faire époque à Paris, et s'élever bien au-dessus de ce troupeau d'écrivailleurs arrangeant des mots vides d'harmonie et d'idées et répétant les vieilles tournures. Je souhaite que le jour de l'impression n'ait rien fait perdre de son succès à cet ouvrage estimable. Je crois l'abbé Raynal assez embarrassé à Berlin ; les apostrophes réitérées qu'il fait au roi dans son Histoire philosophique, auront sans doute beaucoup gêné la conversation de cet écrivain avec sa majesté, et j'imagine qu'il gagnera moins à être entendu qu'à être lu.

Vous me demandez des nouvelles de ce pays-ci, et je vous avois promis dans mes dernières lettres de vous faire part de mes embarras, de mes

occupations et de mes réformes ; j'ai préféré, ce courrier-ci, au désir de vous satisfaire sur ce point le plaisir de ne m'entretenir que de vous. Mais ce qui est différé n'est pas perdu, et je reviendrai bientôt à la charge. Adieu, mon ami ; je ne veux pas vous laisser rêver plus long-tems sur la source d'où j'ai tiré des nouvelles de votre santé ; c'est M. le duc de la Rochefoucaut qui m'a instruit de votre état, et qui pense comme moi que votre inquiétude naturelle est votre plus grand mal. L'ancien duc du même nom, l'ingénieux auteur des Maximes, est pleinement de mon avis, quand il dit que le soleil et la mort ne peuvent se regarder fixement. De la gaieté, du courage et du régime, avec un travail doux et modéré ; voilà ce que je vous conseille. Aimez-moi toujours ; et croyez, mon cher ami, que dans la dissolution générale, tout doit mourir avant nous, et que nous serons des derniers à sauter le pas. Voilà ma populaire philosophie, mon cher d'Alembert ; c'est la bonne, servez-vous-en.

Faites-

Faites-moi le plaisir de me parler un peu de vos assemblées ; tâchez d'alonger vos aimables lettres, et divertissez-vous en m'amusant du récit des petites nouvelles. Il y a long-tems que je n'ai entendu parler du don Quichotte de la musique, de l'immortel abbé d'Arnaud ; son Sancho-Pança ne m'intéresse pas moins, et je ne sais plus rien au sujet de ce couple illustre ; je suis dans un pays perdu. Parlez-moi de cela et d'autre chose pour vous égayer et me distraire ; ne m'oubliez pas. Quoique vos douleurs vous empêchent de vous occuper de chansons, dites-moi deux mots de l'Opéra dans vos momens de loisir ; et apprenez-moi, mon cher ami, si dans la guerre musicale, les Glukistes sont prêts et se déterminent à capituler ; c'est ce que je leur conseille, s'ils ne veulent pas être écrasés d'assaut.

---

*Du même.*

Palerme, 11 avril 1782.

Mon cher et ancien ami, c'est un titre dont vous m'honorez, et il flatte beaucoup plus mes oreilles que le plus fastueux possible inventé par la vanité des hommes, il me déplaît d'entendre que vous êtes un peu incommodé; mais j'espère que votre façon de vivre rangée, retirée et sobre, doit vous ménager une heureuse vieillesse. Evitez à présent le travail comme un grand ennemi, et tâchez de retenir votre esprit dans la plus grande apathie; car j'ai vu, par ma propre expérience, que les perturbations de l'ame et toutes les peines de l'esprit font impression sur la vessie: soyez-en sûr; c'est une vérité dont je ne puis point vous donner raison, si ce n'est par la matérialité qu'on aperçoit dans tout cet animal extraordinaire qu'on appelle homme. Je me souviens toujours de votre charmante société du soir;

quelle perte irréparable pour moi ! Je suis fort flatté de leur souvenir, et vous prie de faire à tous des complimens de ma part : je voudrois saluer en particulier M. de Condorcet ; je me réjouis qu'il ait reçu le cordon bleu de la littérature françoise, qu'il devoit avoir depuis si long-tems. M. de Beauvau m'a envoyé son discours à sa réception ; je l'ai trouvé fort beau, comme est beau tout ce qui sort de sa plume : mais j'y trouve moins de force, d'énergie et de feu, qu'il n'en a de coutume dans ses éloges. Voici une année révolue que j'ai quitté Paris, et il ne se passe point de jours que mon ame ne soit affectée de la triste mémoire d'avoir perdu le refuge de l'amitié pour se soulager de l'amertume de la vie ; il y a aussi près de six mois que je me trouve sur les bords de la Sicile : c'est un pays incroyable pour la fertilité ; tout s'y produit de soi-même, et les vivres sont abondans ; les fruits, les légumes, la viande, la volaille et le gibier ont meilleur goût ici que partout ailleurs où j'ai été : mais à l'é-

gard des hommes et de la société, je me vois ici véritablement dans les confins de la chrétienté; il y a une grande différence entre le climat de Naples et celui-ci : véritablement le rivage de Partenope est le paradis terrestre, la situation la plus charmante; de tous côtés où vous tournez les yeux on voit devant soi une perspective de Bruckel; il n'y a point de comparaison enfin du climat de Naples avec celui de Palerme. Celui-ci, à beaucoup près, n'est pas aussi heureux, quoiqu'il ne soit pas aussi chaud que les étrangers l'imaginent; le vent y domine beaucoup, souvent même il incommode, et occasionne une grande inconstance et variété dans l'air. Je ne puis me consoler, mon cher ami, de me voir réduit ici, et je soupire toujours au moment de retourner dans ma patrie; à mon âge c'est une folie de penser à s'en éloigner. En attendant, je m'occupe, avec tout le zèle possible et de toutes mes forces, à faire du bien à ce pays, puisqu'on a voulu me le confier; malheureusement je rencontre des obstacles

par-tout : le plus fort, le plus désagréable vient des hommes, et même de ceux qu'on voudroit délivrer de leurs chaînes ; tant il est vrai, mon cher ami, que la longue habitude de servir dégrade l'ame, au point de lui faire trouver des douceurs dans l'esclavage.

J'ai établi l'exportation libre des blés, avec quelques petites conditions de réserve; j'espère que les économistes en seront contens. J'ai ôté le droit prohibitif de faire du pain ; désormais il est libre à chacun d'en vendre, et au particulier d'en acheter où il lui plaît. On a déjà commencé à paver la ville toute en pierres carrées, le triple plus grandes que celles de Paris, tandis qu'auparavant il n'y avoit que les deux principales rues qui le fussent; toutes les autres étoient en cailloux : dorénavant elles seront toutes pavées en grand, proprement tenues, et éclairées avec des lanternes du même modèle que celles de Paris. J'ai établi le marché public, car il n'y en avoit pas; c'est incroyable. Pour les grands chemins dans l'intérieur du

royaume, on en a commencé trois les plus nécessaires pour transporter les denrées du centre de l'île au rivage de la mer : cet ouvrage va un peu plus doucement, car il est fort dispendieux et nous manquons de fonds. J'ai fait aussi tracer, à un quart de lieue de la ville, un *campo santo*, c'est-à-dire un immense cimetière, environné de balustrades et de cyprès ; il tient dans son intérieur deux cents caveaux profonds pour recevoir tous les cadavres de la ville, et l'on en ouvrira dix par année ; de façon qu'à tour de rôle, après vingt années, ils seront employés les uns après les autres : au moyen de quoi les vivans seront séparés des morts, ce qu'il seroit bien de faire par-tout ; mais ceci est d'une absolue nécessité dans un pays aussi chaud que le nôtre. Cette affaire m'a donné beaucoup de peine pour la superstition des hommes ; accoutumés à voir inhumer dans les églises, ils imaginent que les chiens seuls doivent être enterrés dans la campagne : nos grands seigneurs s'y opposoient aussi ; haïssant l'égalité

de leur vivant, ils ne vouloient pas souffrir, après la mort, d'être en commun avec tout le monde. Les prêtres enfin exclamoient la perte de leurs épices ; la besogne a été arrangée, à condition que les cadavres seront portés en droiture dans leurs églises, où l'on fera les prières accoutumées, et après le paiement du droit funèbre, on transportera le mort hors de la ville ; il ne restera des cadavres des grands seigneurs que ceux qui auront un tombeau *gentilizzio*, avec la restriction de ne pouvoir s'en servir que pour la seule branche principale de la famille, excluant les collatéraux. Je me réserve à la fin, pour la bonne bouche, de vous dire, avec un peu de vanité de ma part, l'abolition de l'inquisition : le jour 27 du mois de mars, mercredi Saint, jour mémorable à jamais dans ce pays pour le roi Ferdinando IV.°, on a abattu ce terrible monstre. J'y ai été avec grande cérémonie et formalité, accompagné de l'archevêque, de notre prélat grand juge de la monarchie, du commandant des armes, du sénat de la

ville, et de tous les chefs des tribunaux et magistrats. Devant moi tout s'est assemblé, et beaucoup d'autres gens choisis que les gardes ont fait entrer. En présence des officiers et familiers du saint-office, le secrétaire du royaume a lu le grand décret de l'abolition du roi Ferdinando IV.° A vous dire vrai, mon cher ami, je me suis attendri, et j'ai pleuré; c'est la seule et unique fois que je suis arrivé jusqu'à remercier le ciel de m'avoir fait sortir de Paris pour m'avoir fait servir d'instrument à ce grand ouvrage. Après la cérémonie, j'ai fait tout de suite effacer toutes les armoiries du tribunal, et principalement la main avec l'épée qui étoit sur la porte avec ces mots : *Deus Judica causam tuam*. J'ai fait depuis ouvrir les portes des prisons pour remettre les prisonniers aux évêques respectifs; j'y ai trouvé trois vieilles femmes, le rebut de l'humanité, accusées de sortilége; je les ai renvoyées chez elles. Toute cette grande opération, dont on craignoit beaucoup pour l'événement de l'exé-

cution, est arrivée avec toute la tranquillité possible, et même avec l'applaudissement des plus sensés. *La fraterìa ed il pretume* en sont aussi bien aises, à l'exception de ceux qui étoient intéressés, comme fauteurs de la cour de Rome, à jouir de l'autorité et de la considération au moyen de la tyrannie de ce tribunal. Je crois, mon cher ami, que vous me saurez gré que je sois entré dans tous ces détails, pouvant vous assurer que je serai toujours avec ces sentimens que vous me connoissez, etc.

---

*Du même.*

Palerme, 15 juin 1782.

Il est très-vrai, mon ami, que la mauvaise conduite de cet abbé m'avoit donné de l'humeur au point de laisser percer, dans ma lettre à Mme. de Grammont, le déplaisir que j'éprouvois d'être trompé par un homme qui m'étoit recommandé par vous. J'ai été surpris, je vous

l'avoue, qu'un être pareil ait eu l'art de vous éblouir et de vous intéresser. Enfin, si je me suis plaint un peu amèrement sur ce sujet, c'est que plus j'ai donné de confiance à la recommandation dont cet abbé étoit muni, plus j'ai été irrité de voir qu'il ne méritoit ni mes bontés ni les vôtres. Mais laissons cela ; et n'imaginez point, mon ami, que j'aie eu l'idée de vous rendre responsable de sa conduite. Je suis bien fâché que votre santé ne soit pas très-bonne. Voilà par exemple, pour moi, un chagrin plus grand que celui dont il est question ; portez tous vos soins à la réparer, et croyez qu'elle m'intéresse beaucoup.

Je vous prie, mon ami, de prendre la peine de m'expliquer, avec la clarté suffisante, la manière de faire entendre aux ouvriers la machine pour faire monter de l'eau, dont vous m'avez parlé. C'est une invention fort simple, à ce qu'il me semble ; cependant je n'en ai pas compris le mécanisme. Vous dites que c'est une *corde qui trempe dans*

*l'eau, passée par deux poulies:* nous n'entendons pas bien la construction de cela; et comme ce pourroit être une chose très-utile, je vous prie de m'en faire une explication précise, et d'y ajouter un petit dessin.

Je ne peux rien vous marquer d'agréable pour mon repos dans ce moment. Vous savez, mieux qu'un autre, les tracasseries fatigantes qui suivent les innovations utiles; me voilà mis au rang des incrédules, et rayé du tableau des élus. J'en serois facilement consolé, si les petits esclaves de la superstition ne poussoient pas leurs complots jusqu'à un certain point, et ne semoient pas méchamment à la cour des bruits qu'il faut que je repousse. Voilà mon état; tâchez de le calmer par l'aimable correspondance que je me plais à entretenir avec vous; et ne doutez, en aucun moment de la vie, mon bon ami, des sentimens que j'aime à vous devoir, et qui ne sortiront jamais de mon cœur. Adieu, je vous conserve un attachement inviolable.

*Du même.*

Palerme, 2 septembre 1782.

Je vous le dis une fois pour toutes, mon cher ami, j'aime mieux être aimé que vénéré. Votre lettre est remplie d'affection pour moi; mais vous m'y élevez un peu trop, et je crains d'en concevoir de l'orgueil; car vos louanges sont si douces, qu'il est difficile de ne pas en respirer l'odeur avec sensualité. Oui, mon cher d'Alembert, on doit tirer vanité de vos éloges; ainsi donc soyez-en avare, et prodiguez-moi votre amitié. La place que vous me donnez dans l'histoire, me fait moins jouir de la vie que celle que j'occupe dans votre cœur. Je vous ai déjà dit que c'étoit faire un honneur infini à mes épîtres françoises, que de les publier dans vos journaux; vous avez bien fait néanmoins, puisque cet article du Mercure a fait plaisir aux honnêtes gens et aux amis de la vérité. Je vous remercie du détail que vous m'avez envoyé sur la ma-

chine à élever l'eau : je vais la faire mettre en exécution aussitôt qu'elle sera construite, et je vous en donnerai des nouvelles. Que vous m'avez attristé, mon cher ami, par le mécontentement que vous avez de votre santé ! votre imagination me semble frappée, et vous vous présagez un terme douloureux et prochain. Ecartez ces funestes idées et prenez courage ; ne desespérez pas d'un prompt rétablissement : vous convenez vous-même que vous avez du relâche ; ayez la fermeté de continuer les remèdes, et tout disparoîtra. A propos, mon cher ami, vous êtes trop scrupuleux pour vous excuser sans cesse de votre recommandation ; je suis pleinement persuadé que vous ne recommandez personne légérement, et je suis fâché que mes plaintes sur cet abbé vous aient occupé un moment.

Adieu, mon cher d'Alembert ; vous ranimez ma force prête à disparoître, quand vous m'offrez vos suffrages et l'aveu des ames vigoureuses pour récompense de mes travaux ; vous m'entraînez vers le

bien que j'aime et d'où les méchans voudroient m'écarter. Le vers de votre ami Voltaire sera ma règle ; je le suivrai ; je ferai le bien, dussé-je obliger des cœurs ingrats ou rebelles : vous m'aimerez encore plus, et je serai récompensé. Adieu, mon cher ami ; donnez-moi souvent des nouvelles de votre santé, qui va m'inquiéter encore plus désormais : joignez à ces nouvelles, si vous le pouvez, le tableau des événemens de votre littérature, de vos occupations, de vos plaisirs ; soyez sûr que j'y prends la plus grande part, et que vous ne trouverez personne qui vous soit, pour la vie, plus attaché que moi.

Du courage et de la gaieté, mon cher ami, voilà ce que je vous recommanderai toujours dans les petites calamités de la vie ; et puisque l'obligation forcée où nous sommes tous de nous soumettre à la destinée vous engage à la résignation, laissez les tristes pensées de la mort aux chrétiens plus ardens que vous. Je suis bien souvent de l'avis de notre grand ami, le franc et loyal mora-

liste Montaigne ; mais quand ce philosophe nous affirme qu'il faut se familiariser avec l'idée de la mort pour n'en pas recevoir une impression trop violente, je combats pleinement son sentiment, et je suis de l'avis le plus commun, le plus étendu, le plus populaire, qui nous apprend que l'idée de notre fin n'est bonne qu'à écarter. C'est en n'y pensant jamais qu'on s'accoutume à la bannir de notre mémoire ; et c'est, je crois, chez tous les peuples, l'unique et sûr remède à la fatale mélancolie, que la nécessité de finir d'exister doit imprimer à tout être qui s'en occupe. Ainsi, mon cher ami, n'allez pas encore influer en mal, vous-même, sur votre physique, par les tourmens du moral, et donnez quelque croyance à ma recette pour vivre heureux. C'est l'ami le plus attaché et le plus vrai qui vous y invite de tout son cœur.

La machine est achevée ; nous venons d'en faire l'essai à notre grande satisfaction. C'est une invention aussi agréable qu'utile : une

petite corde remplit d'eau un pied cube d'un bon diamètre. On la fait à présent à Naples et en Sicile; et pour ma part je vous sais bon gré de me l'avoir fait connoître : faites-en, je vous prie, mes complimens à l'auteur.

---

*Du même.*

Palerme, 21 janvier 1783.

Je suis plus satisfait de vous, mon cher d'Alembert, depuis que vous êtes plus content de votre santé; vous savez trop le vif intérêt que j'y prends, pour que j'aie besoin de vous dire toute la tranquillité que cette satisfaisante nouvelle m'a procurée. Je suis bien fâché que le cher Lagrange m'ait cru refroidi à son égard; vous avez bien fait de dissiper son doute à ce sujet, et de lui annoncer d'avance les sentimens qu'il m'a toujours inspirés, et que je lui renouvelle aujourd'hui par ce même courrier; tous les soupçons que j'avois pu former étoient qu'il n'avoit pas

peut-être le plus grand zèle à venir habiter Naples, ou que des circonstances l'avoient détourné de ma proposition; et cela n'étoit pas fait pour altérer mon estime et mon amitié. Vous me souhaitez quelquefois à Paris ; j'ai du plaisir à le penser : eh bien, mon ami, malgré la réunion des lumières et des plaisirs qui font un séjour enchanté de votre ville, où vous êtes fixé pour toujours, je vous désire quelquefois sous notre beau ciel ; je ne parle point de Palerme, quoique son climat ait été mon meilleur médecin, je parle de Naples, où j'aspire, où je compte m'aller délasser de tous mes embarras, reprendre une nouvelle vie et oublier la Sicile et ses habitans. Ce n'est pas une description faite à plaisir ; je l'écris à Lagrange ; c'est un des plus beaux et des plus salubres climats de la terre. Je crois vous avoir écrit que j'allois à Messine dans quelque tems, et visiter par conséquent la montagne des naturalistes dans ma course; c'est là que je vous souhaiterois avec moi, et que mon plaisir s'accroîtroit de moitié

en le partageant avec vous : mais résignons-nous ; ce sont de douces illusions ; vivez heureux à Paris, et aimons-nous de loin. J'ai reçu, de Mme. la comtesse d'Houdetot, deux lettres qui ont renouvelé mes regrets, puisqu'elles me retraçoient la charmante union d'une société où je vivois, et dont je ne jouirai plus. Je vous y voyois, vous, elle, Marmontel et St.-Lambert dans un petit cercle amical, et je me trouvois à Palerme, et je me fâchois contre mon étoile. Vous m'annoncez la littérature dans un délabrement qui fait peine; les pièces de théâtre tombées n'affligent pas tant que vos naturalistes phrasiers mettant des mots au lieu de choses dans le plus intéressant et le plus utile des sujets, et dégradant la nouvelle Encyclopédie. Je vois, par tout ce que vous me dites, que l'éblouissant Buffon, par sa redondante abondance, a rendu le métier facile aux petits rhétoriciens : quand les inquiétudes que votre vessie peut vous donner seront totalement dissipées, il me semble vous voir armé de votre premier

courage, prouver encore à votre siècle qu'il est toujours celui des lumières et de la raison, malgré les petits poëtes et les boursouflés prosateurs. Apprenez-moi toujours votre train de vie, vos occupations, vos travaux; j'aurai deux plaisirs; celui de vous savoir occupé de moi, et celui de m'occuper de Paris : mais quelque agréables, intéressantes et curieuses que soient vos nouvelles, il n'y en aura point d'aussi satisfaisante pour mon cœur que celle de votre parfait rétablissement. Adieu, mon cher d'Alembert; croyez toute la vie à ma tendre amitié.

Je vous envoie la lettre que j'écris au cher Lagrange; lisez-la vous-même, et faites-moi le plaisir de la mettre sous enveloppe à son adresse.

## DE M. L'ABBÉ GAGLIANI.

Naples, le 24 novembre 1770.

MON CHER ET CHARMANT AMI,

Vous m'avez écrit la plus longue et par conséquent la plus belle lettre du monde; mais je ne puis point y répondre; et savez vous pourquoi? par une raison que vous oublierez même dans vos gazettes, lorsque celle de Florence vous en aura instruit. Je viens d'être nommé secrétaire du tribunal du commerce, et je garde ma place de conseiller. Vous voulez savoir qu'est-ce que c'est que cet emploi : c'est une charge qui vaut deux mille livres d'appointemens; voilà tout. Je veux pourtant répondre à vos pressans désirs d'avoir de moi quelques pages pour l'almanach de Liége. Je prédis qu'en 1771 les Turcs et les philosophes auront bien du mal; les philosophes s'en tireront en laissant immoler quelqu'un d'entre eux, qui sera

le plus *innocent* dans toute l'étendue du mot. Les Turcs ne s'en relèveront pas. Mais que feront les Russes, me direz-vous ? Oh ! ceci est difficile à prédire. Cependant essayons. D'abord, observez quelque chose qui je crois n'a jamais été remarqué. La religion mahométane n'a jamais été, et n'est dans aucun endroit du monde, esclave. Toutes les autres religions ont été quelquefois assujetties à des souverains d'une autre croyance ; païens, juifs, chrétiens, et jamais les Mahométans. Voyez combien Voltaire se trompe lorsqu'il les croit tolérans. Les bons tolérans sont ceux qui supportent de servir, non pas ceux qui tolèrent qu'on les serve. Il faut donc que les Russes détruisent jusqu'au dernier Mahométan en Europe. Mais comme il n'y a qu'un million de Musulmans en tout dans la Turquie européenne, c'est une petite besogne, et peu de mal pour l'espèce humaine. Après cette opération faite, la Russie doit fournir de nouveaux maîtres à la Turquie, et peut être à la Pologne ; elle l'épuisera d'hommes. Lorsqu'un corps

humain est épuisé par le versement du sang, il tombe en convulsion; donc les Turcs seront les Persans, et les Russes les successeurs d'Alexandre : soldats sous Catherine, et rois après sa mort. Nous aurons donc un Orlof prince souverain de Morée à nos coudes. Cela nous arrangera plus que vous n'imaginez. Je cours voir si le baron de Glaichen est arrivé, etc.

---

*Du même.*

Naples, 25 septembre 1773.

MON CHER D'ALEMBERT.

La meilleure chose, sans contredit, qu'ait faite M. de la Borde dans son voyage d'Italie, c'est de s'être avisé de vous demander une lettre pour moi. Il n'en avoit aucunement besoin; je le connoissois, je l'estimois : j'avois été comblé de bontés par ses aimables sœurs, et sur-tout par l'héroïque M^me. de Marchais, malgré qu'elle fût économiste à brûler, et moi un anti-économiste à croquer par délices. Cependant M. de la Borde a très-bien fait de m'apporter une lettre de vous. Elle m'est si chère, me cause tant de plaisir, me rend si glorieux, que c'est le meilleur présent que j'eusse pu recevoir de Paris. Si vous voyiez comme je me rengorge en disant nonchalamment dans la compagnie, Je viens de recevoir une lettre de d'Alembert,

que je tire à moitié de ma poche, et que j'y laisse retomber sans en faire la lecture à cause d'un certain petit *briccone* qu'il y a dedans qui n'est pas pour tout le monde. Sur cela grands discours, sur d'Alembert, grand étonnement lorsque je dis qu'il est petit de taille, pantomime, et polisson au possible. On veut par force que vous soyez grand comme St. Cristophe, et sérieux et barbu comme le Moine de Michel-Ange. On finit par me demander, tous-à-la fois : *l'avez-vous vu ?* comme on demandoit du Pape à Panurge dans l'île des Papegais et des Papefigues. Non en vérité, un Messinois n'est pas si vain de sa lettre de la Madonna, que je le suis de la vôtre. Mais pourquoi ne suis-je plus votre petit *briccone* ? me croyez-vous devenu moins petit ou moins *briccone* ? Je le suis tout autant, et je serai toujours le vôtre. Il m'a été impossible de rendre aucun service à M. de la Borde, dont bien me fâche ; mais il a vu l'Italie en courant, en galopant, comme les chiens boivent l'eau du Nil. Aussi le quartier

tier du service est un fier crocodile : il n'a dormi jamais, quelle horreur pour moi, qui dors tout mon soul ! Un courtisan est un vrai Siméon Stilite ; il paroît plus heureux que les autres, puisque il est élevé sur une colonne ; mais il ne sauroit y dormir jamais. Au reste M. de la Borde s'est amusé à Naples autant qu'il a pu et qu'il l'a voulu.

Parlons à présent un peu des jésuites. S'il vous fait plaisir, sachez et soyez persuadé que de tant d'ouvrages, de brochures, d'estampes, d'épigrammes, de comptes rendus, édits, arrêts, etc., qu'on a entassés pour abattre le colosse, il n'est parvenu ici, il n'est resté dans le souvenir des hommes, que les discours de la Chalotais et le vôtre : même le vôtre, si vous n'avez fait que celui-là, est plus connu parce qu'il étoit plus à la portée de tout le monde. Le reste a disparu avec eux. Ils ont fini ; ils finissent comme des templiers, après avoir été insultés quinze ans comme des capucins. Il faut avoir l'imagination bien

frappée de leurs cruautés, pour ne pas s'attendrir sur celles qu'ils éprouvent. J'attribuois autrefois les cruautés faites aux templiers, à la barbarie du siècle. J'étois un sot; la crainte et l'avidité sont et seront toujours les causes de la cruauté. Il est impossible d'attaquer des êtres puissans et riches, sans crainte et sans cupidité. Les Espagnols, au Pérou, méprisoient les Indiens s'ils les trouvoient armés et rangés en bataille; mais il falloit se délasser, se désarmer et dormir. Quelle frayeur pour quatre cents hommes, que d'être obligés de dormir environnés d'un million d'ennemis ! D'ailleurs ces ennemis avoient des mines d'or cachées : il fallut être cruel. Consolez-vous, mon cher ami, l'académie françoise, quoique plus pernicieuse encore que les jésuites par ses dogmes (à ce que dit M. de Pompignan), n'inspire ni frayeur ni avidité : on ne vous appliquera donc pas à la question pour déterrer vos jetons. Tout au plus on vous fera enrager par fois en retardant vos pensions.

A propos d'académie, pourquoi

ne trouve-t-on pas que j'aie la mine d'un associé étranger ? Ce n'est pas que cela me soit bien important, mais je crois qu'il seroit fort plaisant pour moi si cela m'arrivoit.

Mon séjour ici n'est point pénible ; il est quelquefois ennuyeux : il me prend des besoins, des démangeaisons de parler insupportables, que je ne puis pas satisfaire ici avec des gens à mon goût. Voilà tout mon mal ; voilà la cause d'une lettre aussi bavardeuse que celle-ci. Venez me trouver ; je guérirai. Mlle. d'Espinasse se souvient donc encore de moi ! Je fais bien plus : je me souviens d'elle, de sa chienne et de son perroquet, grand diseur de sottises. Aimez-moi, mon cher ami ; je le mérite par mon attachement, qui est une raison d'amour bien plus forte que la ressemblance ou le mérite égal. En effet, St.-Antoine aimoit son cochon, et Baronius soutient que ce cochon lui étoit fort attaché, lui sautoit au cou, et faisoit mainte autre gentillesse par amour. Soyez mon St. - Antoine.

Adieu, aimez-moi, raccommodez-moi avec mon cher abbé Morellet. Il a pris, dans une de mes lettres, une franchise d'amitié pour une insulte. Il a tort. Adieu.

---

*Du même.*

Naples, 10 janvier 1782.

MON CHER AMI,

Voici une excellente occasion pour vous écrire enfin; M. Poli, qui a eu déjà l'honneur de vous être présenté dans son premier voyage à Londres, vous remettra celle-ci: il est bien digne de cultiver votre connoissance et celle de vos amis. M. le duc de Gravina, avec lequel il est, n'en seroit pas moins digne, si vous étiez plus disposé à mêler la philosophie avec la cour.

Quoi qu'il en soit, M. Poli vous donnera de mes nouvelles; il vous dira combien je suis engraissé, marque certaine de mon ennui: les chartreux sont tous dodus. Il vous

dira que je me suis rapproché des mathématiques, en m'occupant à faire exécuter une belle carte géographique du royaume de Naples, par le même M. Zannoni qui y travailla à Paris.

Notre Caracciolo fera bien plus le bonheur des autres, à Palerme, que le sien. Il s'y conduit avec la satisfaction des souverains, avec surprise de la part du peuple, avec rancune des grands : mais il n'est pas heureux. Il a engagé la noblesse à faire passer dans l'île une troupe de comédiens français, et il en sera apparemment le seul spectateur avec plaisir.

Aimez-moi, homme incomparable : songez un peu à une course en Italie. Enfin, que faites-vous toujours à Paris ? vous devez ce voyage, sinon à vos amis, au moins à votre célébrité. Il est plaisant de courir le monde comme un éléphant ou un rhinocéros, et de voir la foule qui s'empresse de nous voir, et ne comprend pas trop pourquoi elle est curieuse.

Enfin, je vous recommande le porteur, dont le caractère doux et poli vaut autant que ses connoissances. Adieu : aimez votre admirateur,

GAGLIANI *le petit coquin.*

## DE M. TRONCHIN.

PERMETTEZ, monsieur, à un citoyen qui connoît la bonté de votre cœur, la droiture de votre ame, votre crédit dans l'empire des lettres, et votre amitié pour la patrie, la liberté qu'il prend de verser dans votre sein la peine que nous fait ce que vous dites de notre foi dans l'Encyclopédie. S'il s'agissoit, monsieur, d'une vérité historique, je ne vous importunerois pas; mais c'est du christianisme qu'il est question; et avec les meilleures intentions, car il n'est pas possible que vous en ayez de mauvaises, vous nous en fermez la porte. L'effet de ce que vous dites est trop à craindre, pour que nous puissions l'attendre avec indifférence. C'est bien ici, monsieur, que nous devons dire : *Aconita non bibuntur fictilibus;* le vase est d'or, il est enrichi de pierreries; car qui fait plus de cas que nous de l'Encyclopédie, et des auteurs qui y travaillent? Nous jugeons,

monsieur, et la règle est bien sûre, par l'ascendant qu'ils ont sur nous, de celui qu'ils doivent avoir sur tous les lecteurs en général. L'attention et la réflexion que notre état physique et moral nous permet, et que rien ne trouble, ont mis dans les mains de chaque citoyen la mesure des effets de ce que vous dites de nous. Ils nous effraient, monsieur; pardonnez cet effroi à une petite république dont le repos, le bonheur, peut-être même l'existence, est incompatible avec la haine ou avec le mépris public : et qui connoît mieux que vous, monsieur, l'influence de la religion en général, et du christianisme en particulier, sur la confiance, l'estime et la bienveillance publique? Vous dites pourtant que nous ne sommes pas chrétiens; et que pouvez-vous nous reprocher de plus grave? Cette accusation nous rend odieux à ceux dont malheureusement nous sommes séparés, et méprisables à ceux à qui nous sommes réunis. Vous nous aimez pourtant, monsieur; j'en appelle aux éloges dont vous daignez

nous combler : vous avez bien voulu nous en donner les assurances les plus obligeantes, lorsque vous étiez ici ; vos intentions sont trop pures, vous ne voulez point nous faire de mal. Si la république des abeilles mérite autant l'attention du sage que les plus grands empires, vous ne serez pas insensible à notre peine. Il s'agit, monsieur, d'une tache que vous pouvez effacer; vous n'y perdrez rien, et nous y gagnerons beaucoup : quelques lignes de votre main bienfaisante, dictées par votre belle ame, nous rendront le repos que vous nous avez ôté, rempliront nos cœurs de reconnoissance, et du respect, monsieur, que nous vous avions voué.

---

## DE J. J. ROUSSEAU.

Montmorency, 15 février 1761.

Je suis charmé, monsieur, de la lettre que vous venez de m'écrire; et loin de me plaindre de votre louange, je vous en remercie, parce qu'elle est jointe à une critique franche et judicieuse, qui me fait aimer l'une et l'autre comme le langage de l'amitié. Quant à ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'opposition entre ma lettre sur les spectacles et la Nouvelle Héloïse, je suis bien sûr qu'ils ne vous en imposent pas. Vous savez que la vérité, quoiqu'elle soit une, change de formes selon les tems et les lieux, et qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Genève. Mais à présent les scrupules ne sont plus de saison, et par-tout où séjournera long-tems M. de Voltaire, on pourra jouer après lui la comédie, et lire des romans sans danger. Bon jour, monsieur; je vous

embrasse, et vous remercie dérechef de votre lettre ; elle me plaît beaucoup.

---

*Du même.*

Je vous envoie, monsieur, la lettre *C*, que je n'ai pu relire plutôt, ayant toujours été malade. Je ne sais point comment on résiste à la manière dont vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je serois bien fâché de le savoir. Ainsi j'entre dans toutes vos vues, et j'approuve les changemens que vous avez jugé à propos de faire ; j'ai pourtant rétabli un ou deux morceaux que vous aviez supprimés, parce qu'en me réglant sur le principe que vous avez établi vous même, il m'a semblé que ces morceaux faisoient à la chose, ne marquoient point d'humeur et ne disoient point d'injures. Cependant, je veux que vous soyez absolument le maître, et je soumets le tout à votre équité et à vos lumières.

Je ne puis assez vous remercier de votre Discours préliminaire ; j'ai

peine à croire que vous ayez eu beaucoup plus de plaisir à le faire que moi à le lire. La chaîne encyclopédique sur-tout m'a instruit et éclairé, et je me propose de la relire plus d'une fois. Pour ce qui concerne ma partie, je trouve votre idée sur l'imitation musicale très-juste et très-neuve. En effet, à un très-petit nombre de choses près, l'art du musicien ne consiste point à peindre immédiatement les objets, mais à mettre l'ame dans une disposition semblable à celle où la mettroit leur présence. Tout le monde sentira cela en vous lisant; et sans vous, personne peut-être ne se fût avisé de le penser. C'est là, comme dit la Mothe,

De ce vrai dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence :
Que l'on sent, mais qu'on est surpris
De trouver vrai quand on y pense.

Il y a très-peu d'éloges auxquels je sois sensible, mais je le suis beaucoup à ceux qu'il vous a plu de me donner. Je ne puis m'empêcher de penser avec plaisir que la postérité

verra dans un tel monument, que vous avez bien pensé de moi.

Je vous honore du fond de mon ame, et suis de la même manière, monsieur, votre, etc.

ROUSSEAU.

---

## DE MONTESQUIEU.

Bordeaux, ce 16 novembre 1763.

Vous prenez le bon parti, monsieur ; en fait d'huître on ne peut faire mieux. Dites, je vous prie, à Mme. Dudeffand, que si je continue à écrire sur la philosophie, elle sera ma *marquise*. Vous avez beau vous défendre de l'académie : nous avons des matérialistes aussi, témoin l'abbé d'Olivet qui pèse au centre et à la circonférence, au lieu que vous, vous ne pesez point du tout. Vous m'avez donné de grands plaisirs : j'ai lu et relu votre Discours préliminaire ; c'est une chose forte, c'est une chose charmante, c'est une chose précise ; plus de pensées que de mots, du sentiment comme des pensées, et je ne finirois point. Quand à mon introduction dans l'Encyclopédie, c'est un beau palais où je serois bien curieux de mettre les pieds ; mais pour les deux articles *démocratie* et *despotisme*, je ne voudrois pas prendre ceux-là.

J'ai tiré sur ces articles, de mon cerveau, tout ce qui y étoit. L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits : ainsi je ne vous dirois que ce que ce que j'ai dit, et peut-être plus mal que je ne l'ai dit ; ainsi, si vous voulez de moi, laissez à mon esprit le choix de quelque article : et si vous voulez, ce choix se fera chez Mme. Dudeffand avec du marasquin. Le père Castel dit qu'il ne peut pas se corriger, parce qu'en corrigeant son ouvrage il en fait un autre : et moi je ne puis pas me corriger, parce que je chante toujours la même chose. Il me vient dans l'esprit que je pourrai prendre peut-être *goût*, et j'éprouverai bien que *difficile est propriè communia dicere*. Adieu, monsieur ; agréez, je vous prie, les sentimens de la plus tendre amitié.

## DE DIDEROT,

*Sur le livre de la destruction des jésuites.*

Grand merci, mon ami. Je vous avois déjà lu, et vous m'aviez fait grand plaisir. Ils n'en diront rien, mais ils n'en enrageront pas moins. Je voudrois bien qu'il y eût une gazette moliniste, comme il y en a une janséniste, afin que votre épigraphe se vérifiât, et que vous eussiez le plaisir de voir, l'une approuvant ce que l'autre blâmeroit, et réciproquement votre impartialité bien constatée. La belle nuée d'ennemis secrets que vous allez vous faire ; mais il faut en passer par-là, ou renoncer à dire la vérité. Recevez mon compliment et mon remerciement. Faites-nous souvent de ces ouvrages-là pour l'honneur de la philosophie, le vôtre et votre santé. Car il est impossible qu'on n'ait pas grand plaisir à écrire ce qu'on en a tant à lire. C'est bien dommage

que cela n'ait pas paru plutôt ; j'en aurois tiré bon parti. Les ennemis de la philosophie sont faits pour recevoir coup sur coup toutes ces sortes de désagrémens : l'année est mauvaise pour eux. Voici un événement qui ne les réjouira pas plus que votre ouvrage. J'avois fait proposer par Grimm, à l'impératrice de Russie, d'acheter ma bibliothèque. Savez-vous ce qu'elle a fait ? elle la prend, elle me la fait payer ce que j'en ai demandé, elle me la laisse, et elle y ajoute cent pistoles de pension ; et il faut voir avec quelle attention, quelle délicatesse, quelle grâce tous ces bienfaits sont accordés. Me voilà donc heureux et complétement heureux ; et ce qui me convient beaucoup, j'ai l'obligation de mon bonheur à mon ami, et à une souveraine qui a tout fait pour vous appeler auprès d'elle. C'est un peu de l'estime particuliere qu'elle fait de vous, qui aura réfléchi sur moi, avec apparemment un penchant naturel à la bienfaisance. Si vous avez occasion d'écrire à cette cour, joignez, je vous prie,

vos remerciemens aux miens. Qu'on y voie que tous les honnêtes gens de ce pays-ci sont sensibles au choix qu'elle a fait de moi, parmi ceux qui partagent ses grâces. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Portez-vous mieux.

---

## DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 2 septembre 1752.

Le roi recherchant, monsieur, avec empressement, les personnes qui ont des talens supérieurs, il étoit naturel qu'il désirât de vous avoir à son service : il m'a fait l'honneur de me confier qu'il seroit charmé de vous donner la place de président de l'académie, qui va bientôt vaquer par la mort de M. de Maupertuis, qui est dans un état déplorable. Je me suis chargé avec le plus grand plaisir de vous instruire des intentions de sa majesté, parce que personne n'est plus admirateur de votre mérite que je le suis.

Si l'offre que je vous fais peut vous plaire, voici, monsieur, sur quoi vous pouvez compter : Douze mille livres de pension; un logement au château de Potsdam; la table de la cour, et encore plus souvent celle du roi; ajoutez à cela l'agrément de disposer des pensions de l'académie en faveur de ceux que vous en jugerez les plus dignes.

Quoique le roi n'eût d'abord confié qu'à moi ce que je vous écris, j'ai cru que, de son aveu, je devois en faire part à M. l'abbé de Prades, par le zèle que je lui ai connu pour ce qui vous regarde ; il vous instruira amplement de ce que je n'ai l'honneur de vous écrire que très-succinctement.

Au reste, monsieur, je vous connois trop philosophe pour craindre que, si vous n'acceptiez pas l'offre que je vous fais, vous voulussiez la divulguer, pour flatter une vanité qui n'est que pour les ames vulgaires et non pour celles qui sont de la nature de celles des Newton, des Loke des d'Alembert. Consultez-vous donc monsieur, et sur-tout n'écoutez pa quelques contes qui n'ont aucun réalité. Quand il en sera tems, je m charge de vous montrer évidemmer que ce pays est le seul qui soit fa pour les gens qui, comme vous, sa vent penser.

Je suis, etc.

---

*Réponse à la lettre précédente.*

Paris, 16 septembre 1752.

On ne peut être, monsieur, plus sensible que je le suis aux bontés dont le roi m'honore. Je n'en avois pas besoin pour lui être tendrement et inviolablement attaché : le respect et l'admiration que ses actions m'ont inspirés, ne suffisent pas à mon cœur; c'est un sentiment que je partage avec toute l'Europe; un monarque tel que lui est digne d'en inspirer de plus doux, et j'ose dire que je le dispute sur ce point à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Jugez donc, monsieur, du désir que j'aurois de jouir de ses bienfaits, si les circonstances où je me trouve pouvoient me le permettre; mais elles ne me laissent que le regret de ne pouvoir en profiter, et ce regret ne fait qu'augmenter ma reconnoissance. Permettez-moi, monsieur, d'entrer là-dessus dans quelques détails avec vous, et de vous ouvrir mon cœur, comme à un ami digne de ma confiance et de mon estime. J'ose

prendre ce titre avec vous ; tout semble m'y inviter : la lettre pleine de bonté que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; la générosité de vos procédés envers M. l'abbé de Prades, auquel je m'intéresse très-vivement, et qui se loue dans toutes ses lettres de vous plus que de personne ; enfin, la réputation dont vous jouissez à si juste titre par vos lumières, par vos connoissances, par la noblesse de vos sentimens et par une probité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

La situation où je suis seroit peut-être, monsieur, un motif suffisant pour bien d'autres de renoncer à son pays. Ma fortune est au-dessous du médiocre ; 1700 livres de rente font tout mon revenu. Entièrement indépendant et maître de mes volontés je n'ai point de famille qui s'y oppose oublié du gouvernement, comme tant de gens le sont de la providence persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantage sur soi à la méchanceté des hommes, je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres avec plu

de profusion que de lumières. Une pension très-modique, qui vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine un jour me suffira si j'ai le bonheur ou le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer. Encore cette ressource n'est-elle pas trop certaine, si la cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, monsieur, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me résoudre à lui faire courir le moindre risque. Supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre, m'ont endurci à l'indigence et au malheur, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. A force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serois même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes,

par désirer les places et les richesse
j'ai fini par y renoncer absolumen
et de jour en jour je m'en trouv
mieux. La vie retirée et assez ob
cure que je mène, est parfaitemen
conforme à mon caractère, à mo
amour extrême pour l'indépendanc
et peut-être même à un peu d'élo
gnement que les événemens de m
vie m'ont inspiré pour les homme
La retraite et le régime que me pre
crivent mon état et mon goût, m'on
procuré la santé la plus parfaite et
plus égale, c'est-à-dire, le premi
bien d'un philosophe. Enfin, j'ai
bonheur de jouir d'un petit nom
bre d'amis dont le commerce et
confiance font la consolation et
charme de ma vie. Jugez maint
nant vous-même, monsieur, s
m'est possible de renoncer à c
avantages, et de changer un bo
heur sûr pour une situation toujou
incertaine, quelque brillante qu'e
puisse être. Je ne doute nulleme
des bontés du roi, et de tout ce qu
peut faire pour me rendre agréab
mon nouvel état : mais, malheure
sement pour moi, toutes les circon
tan

tances essentielles à mon bonheur ne sont pas en son pouvoir. L'exemple de M. de Maupertuis m'effraie avec juste raison; j'aurois d'autant plus lieu de craindre la rigueur du climat de Berlin et de Potsdam, que la nature m'a donné un corps très-foible et qui a besoin de tous les ménagemens possibles. Si ma santé venoit à s'altérer, ce qui ne seroit que trop à craindre, que deviendrois-je alors? Incapable de me rendre utile au roi, je me verrois forcé à aller finir mes jours loin de lui, et à reprendre dans ma patrie, ou ailleurs, mon ancien état qui auroit perdu ses premiers charmes : peut-être même n'aurois-je plus la consolation de retrouver en France les amis que j'y aurois laissés, et à qui je percerois le cœur par mon départ. Je vous avoue, monsieur, que cette dernière raison seule peut tout sur moi; le roi est trop philosophe et trop grand pour ne pas en sentir le prix: il connoît l'amitié; il la ressent et il la mérite ; qu'il soit lui-même mon juge.

A ces motifs, monsieur, dont le

pouvoir est le plus grand sans doute
je pourrois en ajouter d'autres : je n
dois rien, il est vrai, au gouverne
ment de France, dont je crains tou
sans en rien espérer ; mais je doi
quelque chose à ma nation, qui m'
toujours bien traité, qui me récom
pense autant qu'il est en elle pa
son estime, et que je ne pourroi
abandonner sans une espèce d'in
gratitude. Je suis d'ailleurs, comm
vous le savez, chargé, conjointe
ment avec M. Diderot, d'un gran
ouvrage, pour lequel nous avon
pris avec le public les engagemen
les plus solennels, et pour lequ
ma présence est indispensable :
est absolument nécessaire que c
ouvrage se fasse et s'imprime sous n
yeux, que nous nous voyions souven
et que nous travaillions de concer
Vous connoissez trop, monsieur, l
détails d'une si grande entreprise
pour que j'insiste davantage l
dessus. Enfin, et je vous prie d'êt
persuadé que je ne cherche point
me parer ici d'une fausse modesti
je doute que je fusse aussi prop
à cette place, que sa majesté ve

bien le croire. Livré dès mon enfance à des études continuelles, je n'ai que dans la théorie la connoissance des hommes, qui est si nécessaire dans la pratique, quand on a affaire à eux. La tranquillité, et si je l'ose dire, l'oisiveté du cabinet, m'ont rendu absolument incapable des détails auxquels le chef d'un corps doit se livrer. D'ailleurs, dans les différens objets dont l'académie s'occupe, il en est qui me sont entièrement inconnus, comme la chimie, l'histoire naturelle et plusieurs autres, sur lesquels par conséquent je ne pourrois être aussi utile que je le désirerois. Enfin, une place aussi brillante que celle dont le roi veut m'honorer, oblige à une sorte de représentation tout-à-fait éloignée du train de vie que j'ai pris jusqu'ici; elle engage à un grand nombre de devoirs, et les devoirs sont les entraves d'un homme libre: je ne parle point de ceux qu'on rend au roi; le mot de devoir n'est pas fait pour lui; les plaisirs qu'on goûte dans sa société sont faits pour consoler des devoirs et du tems qu'on

met à les remplir. Enfin, monsieur je ne suis absolument propre, pa mon caractère, qu'à l'étude, à l retraite et à la société la plus bor née et la plus libre. Je ne vou parle point des chagrins, grands o petits, nécessairement attachés au places où l'on a des hommes et sur tout des gens de lettres dans sa dé pendance. Sans doute le plaisir d faire des heureux et de récompen ser le mérite, seroit très-sensibl pour moi; mais il est fort incer tain que je fisse des heureux, et est infaillible que je ferois des mé contens et des ingrats. Ainsi, san perdre les ennemis que je puis avoi en France, où je ne suis cependan sur le chemin de personne, j'iroi à trois cents lieues en chercher d nouveaux. J'en trouverois, dès mo arrivée, dans ceux qui auroient p aspirer à cette place, dans leur partisans et dans leurs créatures ; e toutes mes précautions n'empêche roient pas que bien des gens ne s plaignissent et ne cherchassent à m rendre la vie désagréable. Selon m manière de penser, ce seroit poi

moi un poison lent que la fortune et la considération attachées à ma place ne pourroient déraciner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que rien ne pourroit me résoudre à accepter, du vivant de M. de Maupertuis, sa survivance, et à venir, pour ainsi dire, à Berlin, recueillir sa succession. Il étoit mon ami; je ne puis croire, comme on me l'a mandé, qu'il ait cherché, malgré ma recommandation, à nuire à M. l'abbé de Prades : mais quand j'aurois ce reproche à lui faire, l'état déplorable où il est suffiroit pour m'engager à une plus grande délicatesse dans les procédés. Cependant cet état, quelque fâcheux qu'il soit, peut durer long tems, et peut demander qu'on lui donne dès-à-présent un coadjuteur; en ce cas, ce seroit un nouveau motif pour moi de ne me pas déplacer. Voilà, monsieur, les raisons qui me retiennent dans ma patrie; je serois au désespoir que sa majesté les désapprouvât: je me flatte, au contraire, que ma philosophie et ma franchise, bien loin de me nuire

auprès de lui, m'affermiront dans son estime. Plein de confiance en sa bonté, sa sagesse et sa vertu, bien plus chères à mes yeux que sa couronne, je me jette à ses pieds, et je le supplie d'être persuadé qu'un des plus grands regrets que j'aurai de ma vie, sera de ne pouvoir profiter des bienfaits d'un prince aussi digne de l'être, aussi fait pour commander aux hommes et pour les éclairer. Je m'attendris en vous écrivant: je vous prie d'assurer le roi que je conserverai toute ma vie, pour sa personne, l'attachement le plus désintéressé, le plus fidèle et le plus respectueux; et que je serai toujours son sujet au moins dans le cœur, puisque c'est la seule façon dont je puisse l'être. Si la persécution et le malheur m'obligent un jour à quitter ma patrie et mes amis, ce sera dans ses états que j'irai chercher un asile: je ne lui demanderai que la satisfaction d'aller mourir auprès de lui libre et pauvre.

Au reste, je ne dois point vous dissimuler, monsieur, que longtems avant le dessein que le roi

vous a confié, le bruit s'est répandu, sans fondement comme tant d'autres, que sa majesté songeoit à moi pour la place de président : j'ai répondu, à ceux qui m'en ont parlé, que je n'avois entendu parler de rien, et qu'on me faisoit beaucoup plus d'honneur que je ne méritois. Je continuerai, si on m'en parle encore, à répondre de même, parce que, dans ces circonstances, les réponses les plus simples sont les meilleures. Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer sa majesté que son secret sera inviolable; je le respecte autant que sa personne; et mes amis ignoreront toujours le sacrifice que je leur fais.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

*Deuxième lettre du marquis d'Argens.*

Potsdam, 20 octobre 1752.

J'AI montré, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au roi : elle a accru la

bonne opinion que sa majesté avoit de votre caractère, et elle a augmenté par conséquent l'envie qu'elle a de vous avoir à son service. Le roi m'a chargé, monsieur, de vous écrire de nouveau de sa part, et de répondre aux difficultés que vous croyez insurmontables, et qui, à vous dire vrai, ne me paroissent pas aussi grandes que vous le pensez.

La santé de M. de Maupertuis, malgré ce qu'on peut en avoir écrit à Paris, est toujours plus mauvaise. Il veut aller en France; mais il n'ose partir, car il sent bien qu'il n'aura pas la force d'achever son voyage. Supposons que par un hasard inespéré il vînt à se rétablir, vous serez auprès du roi avec douze mille livres de pension; vous aurez un logement dans le château de Potsdam, et vous serez désigné à la présidence de l'académie. Il n'y a rien dans tout cela à quoi M. de Maupertuis puisse trouver à redire; et c'est en vérité porter votre délicatesse trop loin. D'ailleurs le roi m'a assuré que M. de Maupertuis seroit charmé de son choix.

Quant aux ennemis que vous craignez que votre poste ne vous fasse dans ce pays, soyez persuadé que vous n'y aurez que des admirateurs parmi les honnêtes gens ; les autres seront trop heureux de dissimuler, et de rechercher votre amitié. Les bontés dont le roi vous honorera, seront trop marquées pour que vous ayez rien à redouter des cabales, qui d'ailleurs ne font pas ici fortune.

Si vous passiez à Londres ou à Vienne, vous pourriez craindre qu'on vous accusât d'avoir manqué à votre patrie ; mais vous venez chez le premier et le plus intime allié de notre nation, chez un roi qui l'aime, et qui a déjà attiré auprès de lui plusieurs de vos amis et de vos compatriotes.

Vous aimez la tranquillité ; vous la trouverez ici : vous n'êtes obligé à aucune représentation ; vous verrez le roi comme un philosophe de qui vous serez chéri et estimé.

Le climat de ce pays n'est pas plus froid que celui de la Bretagne : j'ose vous assurer qu'il est plus beau,

que celui de Paris, parce qu'il est beaucoup plus serein.

Quant à l'Encyclopédie, vous pourriez travailler ici aux articles que vous faites, et laisser la direction de l'ouvrage à M. Diderot ; et si lorsqu'il sera fini, il vouloit venir à Berlin, je ne doute pas que le roi ne fût charmé de faire l'acquisition d'un homme de son mérite. Tous les gens qui pensent seroient portés à lui rendre service.

Si je suis assez malheureux, monsieur, pour que mes raisons ne vous persuadent pas, j'aurai du moins l'avantage de vous avoir montré que personne ne vous est plus attaché que moi, et que, plein d'admiration pour vos lumières et pour votre caractère, je n'ai rien oublié pour procurer à Berlin un homme qui en eût illustré l'académie.

Comme tout le monde commence à savoir que le roi a souhaité de vous avoir, je crois que le mystère devient aujourd'hui inutile.

Je suis, etc.

---

*Réponse à la lettre précédente.*

Paris, 20 novembre 1752.

Si j'ai tardé, monsieur, à répondre à votre seconde lettre, ce n'est point par une négligence que les bontés extrêmes de S. M. rendroient inexcusable ; c'est parce que ces bontés mêmes sembloient exiger de moi de nouveau que je ne prisse pas trop promptement mon dernier parti, dans une circonstance qui sera peut-être à tous égards une des plus critiques de ma vie. J'ai donc fait, monsieur, de nouvelles réflexions ; mais soit raison, soit fatalité, elles n'ont pu vaincre la résolution où je suis, de ne point renoncer à ma patrie, que ma patrie ne renonce à moi. Je pourrois insister sur quelques-unes des objections auxquelles vous avez bien voulu répondre ; mais il en est une, la plus puissante de toutes pour moi, et à laquelle vous ne répondez pas, c'est mon attachement pour mes amis, et j'ajoute, pour cette obscurité et cette retraite si précieuses aux sages. J'apprends,

d'ailleurs, que M. de Maupertuis est mieux, et je commence à croire que l'académie et la Prusse pourront enfin le conserver. La délicatesse dont je vous ai parlé à son égard, est aussi une chose sur laquelle je ne pourrois me vaincre, quand même des motifs encore plus forts ne s'y joindroient pas. Ainsi, monsieur, je supplie S. M. de ne plus penser à moi pour remplir une place que je crois au-dessus de mes forces corporelles, spirituelles et morales. Mais vous ne pourrez lui peindre que foiblement mon respect, mon attachement et ma vive reconnoissance: si le malheur m'exiloit de France, je serois trop heureux d'aller à Berlin pour lui seul, sans aucun motif d'intérêt, pour le voir, l'entendre, l'admirer, et dire ensuite à la Prusse : *Viderunt oculi mei salutare tuum*; mes yeux ont vu votre sauveur. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, monsieur, vous sentiriez combien cette manière de penser est sincère. Je sais vivre de peu et me passer de tout, excepté d'amis : mais je sais encore mieux que les princes

comme lui ne se trouvent nulle part, et seroient capables de rendre l'amitié un sentiment incommode, si elle pouvoit l'être. Au reste, monsieur, quoiqu'on sache à Berlin la proposition que le roi m'a fait faire, on l'ignore encore à Paris, et certainement on ne le saura jamais par moi. Mais permettez-moi de me féliciter au moins de ce qu'elle m'a procuré l'occasion d'être connu d'une personne que j'estime autant que vous, monsieur, et de lier avec vous un commerce que je désire ardemment de cultiver.

Je suis, etc.

---

*Troisième letttre du marquis d'Argens.*

Potsdam, 20 novembre 1753.

J'ai montré au roi, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de M. Toussain; elle a produit l'effet qu'il étoit naturel qu'elle produisît. Sa majesté m'a dit, après l'avoir lu, qu'elle feroit

venir, au commencement du prin tems, M. Toussain à Berlin : j'écri en conséquence à M. de Beausobre mais quoique je regarde cette af faire comme terminée entièrement je crois qu'il est à propos de ne la divulguer qu'au moment du départ de M. Toussain. Vous connoissez les intrigues des cours; il est toujours sage de les éviter, même dans les choses dont la réussite paroît le plus assurée.

Le roi me charge d'une autre commission, dans laquelle il me seroit bien glorieux de pouvoir réussir; c'est de vous engager à venir passer quelques mois à Berlin, puisque vous ne voulez pas y fixer votre demeure: vous pourriez faire ce voyage au commencement de la belle saison. Quoique sa majesté connoisse parfaitement votre désintéressement, elle sait qu'il convient à un grand roi de répandre ses bienfaits sur des savans illustres; ainsi elle aura soin de pourvoir aux frais de votre voyage dès que vous m'aurez instruit de votre intention, et je vous prie de me la faire savoir.

Qu'est devenu Voltaire ? on dit qu'il est retiré dans une maison de campagne en Alsace, où il va écrire l'histoire d'Allemagne : elle sera nécessairement dans le goût du siècle de Louis XIV ; car il aura encore moins de secours pour cet ouvrage qu'il n'en a eu pour l'autre ; il compilera et abrégera ce qu'ont dit les historiens ; il dira du mal de ces mêmes historiens qu'il aura pillés, et étranglera les matières ; il hasardera quelques anecdotes dont il ne sera instruit qu'à demi ; il mêlera à cela quelques traits d'épigramme, et il appellera cet ouvrage l'*Histoire d'Allemagne.* Pourquoi faut-il que l'auteur de la Henriade soit celui du Temple du Goût, que celui d'Alzire ou de Zaïre soit celui des Elémens de Newton, et celui de tant de charmantes petites pièces, celui de la sèche et décharnée Histoire du siècle de Louis XIV. Quel homme que Voltaire, s'il n'eût voulu être que poète ! Il a fait plusieurs tentatives pour retourner ici ; mais le roi n'a pas voulu entendre parler de lui : il avoit employé, pour faire sa paix, le

margrave de Bareith et la duchesse de Saxe-Gotha. Maupertuis a écrit ici que sa santé étoit entièrement rétablie ; je souhaite que sa tranquillité le soit aussi : mais du caractère dont il est, j'ai peine à le croire ; je crains bien qu'il ne soit éternellement la victime de son amour-propre. Avec un peu plus de douceur, il eût eu à Berlin, parmi les gens de lettres, le rang de dictateur ; il n'a eu que celui de tribun ; il a cabalé, et a été la dupe de ses cabales.

Si vous ne venez pas à Berlin ce printems, je crains bien de n'avoir jamais le plaisir de vous voir ; ma santé s'affoiblit tous les jours de plus en plus, et je me dispose à aller faire bientôt mes révérences au père éternel : mais tandis que je resterai dans ce monde, je serai le plus zélé de vos admirateurs.

---

*Réponse à la lettre précédente.*

Je suis, monsieur, pénétré au-delà de toute expression, des marques de bonté dont sa majesté me comble sans cesse : mon tendre et respectueux attachement, et ma reconnoissance, qui ne finira qu'avec ma vie, ne peuvent m'acquitter envers elle que bien foiblement ; aussi ne doit elle point douter du désir extrême que j'aurois d'aller lui témoigner des sentimens si vrais et si justes, supérieurs encore à mon admiration pour elle. Heureux si, par ces sentimens et par ma conduite, je pouvois contribuer à effacer, à affoiblir du moins les idées désavantageuses qu'elle a conçues, avec justice, de quelques hommes de lettres de ma nation. Mais quand je n'aurois pas, monsieur, d'aussi puissantes raisons pour souhaiter avec empressement de faire ma cour à sa majesté, et d'aller mettre à ses pieds mes profonds respects, le désir seul de voir un monarque tel que lui, seroit pour moi un motif

plus que suffisant. Je ne prétends pas faire valoir ce désir auprès de sa majesté; il m'est commun avec tout ce qu'il y a en Europe de gens qui pensent : le commerce et l'entretien d'un prince aussi célèbre et aussi rare, sont assurément le plus digne objet des voyages d'un philosophe. Je ne désire de vivre, monsieur, que dans l'espérance de jouir un jour de cet avantage : je ne désirerois d'être riche que pour en jouir souvent; et je n'ai d'autres regrets que de ne pouvoir accepter sur-le-champ les offres généreuses et pleines de bonté que sa majesté veut bien me faire ; mais je me trouve arrêté par des liens qui m'obligent de différer un voyage aussi agréable et aussi flatteur. Ces liens, monsieur, sont les engagemens que j'ai pris pour l'Encyclopédie, et qu'il ne m'est possible ni de rompre ni de suspendre : l'ouvrage paroît attirer de plus en plus l'attention du public et même de l'Europe, et mérite par-là tous nos soins. Les circonstances où nous nous sommes trouvés, et le désir de perfectionner ce diction-

naire le plus qu'il nous est possible, nous ont forcés de retarder la publication de chaque volume : mais nous devons au moins à nos engagemens, à l'empressement et à la confiance de la nation, et aux avances considérables des libraires, de ne rien faire qui puisse ajouter de nouveaux obstacles à l'Encyclopédie. Dans cette position, monsieur, je vois avec beaucoup de peine, que mon voyage et mon séjour à Berlin seroient nécessairement préjudiciables à cette grande entreprise. Les détails immenses de l'exécution, demandent indispensablement la présence des deux éditeurs, et me permettent à peine de m'éloigner de Paris à de très-petites distances et pour quelques jours : s'il étoit possible et si j'étois assez heureux pour que des événemens que je ne puis prévoir, me laissassent libre quelques mois, je profiterois avec ardeur de ce moment de loisir pour aller en faire hommage au roi. Mais tout ce que je puis faire dans ma situation présente, c'est d'accélérer, autant qu'il sera en moi, l'édition de l'En-

cyclopédie, et sur-tout de ne prendre aucun nouvel engagement qui m'empêche de pouvoir allier un jour, et peut-être bientôt, mon plaisir et mon devoir. Le roi seul est capable de me tirer de la retraite où je m'enfonce de plus en plus, et où je me trouve de jour en jour plus tranquille et plus heureux. Le bonheur que j'ai eu de me faire connoître de lui par mes ouvrages, est la seule chose qui m'empêche de regretter l'obscurité : je ne veux plus sortir de ma solitude que pour lui, et pour dire ensuite en y rentrant : *C'est maintenant, seigneur, que vous laissez aller votre serviteur en paix.* Voilà, monsieur, dans la plus grande sincérité, quelles sont mes dispositions : puis-je me flatter que sa majesté voudra bien en être touchée, et me conserver les bontés dont elle m'honore? Mon plus grand désir seroit de pouvoir en profiter, et sur-tout de m'en rendre digne. Je crains qu'elle n'ait conçu de mes talens une opinion trop favorable ; mais elle ne sauroit être trop persuadée de mon attachement invio-

lable pour sa personne : je m'exposerois volontiers au risque de la détromper sur mon esprit, pour l'assurer des sentimens de mon cœur, et pour mériter, du moins à cet égard, une estime aussi précieuse que la sienne, dont je suis infiniment plus jaloux que de ses bienfaits.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*P. S.* J'aurai l'honneur de vous répondre incessamment sur les autres articles de votre lettre ; celui dont il s'agit, m'a paru mériter une réponse particulière.

## DE M. MORELLET.

Je vous renvoie, mon cher ami, le discours sur la jurisprudence criminelle, que j'ai trouvé, comme vous, très-beau et très-bon. L'auteur paroît avoir beaucoup profité de l'ouvrage de Beccaria, mais il y a ajouté un grand nombre d'idées neuves. Le style en est généralement très-vigoureux ; et quoiqu'il soit en quelques endroits un peu trop curieusement recherché, il est en général noble et plein d'images fortes et justes. J'ai éprouvé, en le lisant, une très-grande émotion. Cet avocat général me paroît avoir une ame plus sensible que celle de M. Omer Joly de Fleury, et on peut croire qu'il ne sera jamais l'avocat général d'Abraham Chaumeix, mais celui de la raison et de l'humanité. Si le suffrage du traducteur de Beccaria pouvoit lui faire quelque plaisir, je vous prie de lui faire savoir combien j'ai été content de ce discours. Je l'enverrai à Beccaria par la première

occasion. Le baron ne l'a pas encore reçu ni lu, et je n'ai pas voulu vous priver plus long-tems de votre exemplaire. Il est impossible, par le tems qu'il fait, d'aller passer la soirée avec Mlle. de l'Espinasse : je vous prie de lui dire que j'en suis très-fâché, et que je lui reviendrai avec les hirondelles.

Si vous pouvez renvoyer au baron le discours de M. Servant, vous lui ferez plaisir ; ou bien enseignez-nous, si vous le savez, où on le vend. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

---

DE M. DE LA CHALOTAIS

*Laudari à laudatissimo viro*, c'es un beau champ à la vanité et à la reconnoissance. L'ouvrage a passé dans les mains de tous les miens, comme le tome de Clélie entre les mains de Port-Royal. Il passera sûrement à la postérité comme tout ce que fait l'auteur, et je puis dire avec la Fontaine :

Nos noms unis passeront l'ombre noire.

Je ne devois guères m'attendre à cet honneur ; mais ce qui me flatte encore davantage, c'est que j'ose croire que l'amitié a pour le moins autant de part à l'ouvrage que l'estime. Jugez, monsieur, de l'excès de ma reconnoissance, et calculez-la, si vous savez assez de mathématiques pour cela.

---

DE

## DE D'AMILAVILLE

*Sur la lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris* (*).

Vous voulez donc, mon ami, au risque de me faire dire des sottises, que je dirois bien sans en être prié, savoir mon avis sur la lettre de J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont. Je vais vous obéir jusqu'à vous ennuyer, et sur le fond de l'ouvrage, et sur le style et sur le ton de la lettre ; je ne vous ferai pas grâce d'un seul jugement de travers.

D'abord, quant au fond des choses, je trouve, comme M. de Voltaire, que J. J. parle trop de lui ; mais uniquement parce qu'il est *incivil*

(*) On a déjà imprimé dans les opuscules littéraires et philosophiques de M. d'Alembert, ce jugement qui n'est pas de lui, mais de feu M. d'Amilaville. Les éditeurs en avoient retranché ou adouci bien des traits, que nous avons cru devoir rétablir ici, ayant trouvé moyen d'avoir une copie exacte de cet écrit que M. d'Amilaville avoit communiqué à plusieurs gens de lettres.

de parler long-tems de soi ; car j
serois d'ailleurs fâché pour mo
compte qu'il en parlât moins :
peinture qu'il fait de sa situatio
est ce qu'il y a sans contredit c
plus touchant et de mieux écrit dan
sa lettre. Ce qui me paroît de plu
foible dans cette partie, encore n
suis-je pas en cela de l'avis du pu
blic, c'est la réponse qu'il fait c
qu'il essaie de faire au portrait qu
Christophe de Beaumont a tracé c
lui ; cette réponse n'est à mes yeux
passez-moi cette expression, qu'un
espèce de pantalonade, telle qu
est toujours aisé d'en faire avec c
l'esprit, peu assortie d'ailleurs a
ton du reste de la lettre, et dan
laquelle Rousseau fait, ce me sem
ble, assez mal le plongeon sur c
que l'archevêque lui avoit dit c
meilleur ; *son amour pour la r*
*traite, en opposition avec sa fure*
*de faire du bruit.*

Quant à ce qu'il dit contre
mandement, il y a quelques min
ties sur lesquelles il appuie trop
quelques endroits où il est un p
long, mais beaucoup d'autres,

en grand nombre, où il me paroît pousser son adversaire à bout. Vous me direz qu'il avoit beau jeu ; cependant, à beau jeu même, il sait jouer encore mieux qu'un autre ; et quand il a raison, ce qui ne lui arrive pas toujours, personne n'a mieux raison que lui.

Il faut avouer pourtant que de tout ce qu'il dit à Christophe de Beaumont pour et contre l'évangile, il seroit difficile d'en conclure ce qu'il en pense réellement. Je ne dirai pas qu'il est de *mauvaise foi*, comme beaucoup de gens le prétendent, dans les éloges qu'il donne à la religion ; je crois bien que dans le tems qu'il n'étoit pas brouillé avec les philosophes, l'évangile lui auroit paru *moins divin* qu'il ne le trouve aujourd'hui, et même tant soit peu absurde ; mais il est mécontent de ses amis, il a contre eux de l'humeur, il ne veut être que le moins qu'il est possible, en communauté d'opinions avec eux : son ame commande à son esprit, et son esprit croit de bonne foi tout ce que lui dicte sa disposition actuelle.

Ce qui est certain, c'est qu'apr tout ce qu'il a dit, dans son *Emi* et dans ses lettres, sur l'absurdi de la révélation, sur celle du péch originel, sur la sottise des miracl et de ceux qui y croient, il me sen ble que l'évangile lui paroît *un liv divin* à très-bon marché. Heure sement pour lui les raisons qu' apporte de la *divinité* de cet o vrage, et qui ne seroient bonn ni pour vous ni pour moi, sont e cellentes pour le dévot illuminé qui il a affaire; mais ce n'est p assez pour un homme comme Jea JacquesRousseau, que Christophe d Beaumont n'ait rien à lui répondre il ne faut pas, en donnant aux pr tres les étrivières, risquer que l philosophes les lui rendent.

Le style de cet ouvrage est, con me celui de tous ses autres livres énergique, animé, pressant, et su firoit, au moins selon moi, po mettre l'auteur au rang des meilleu écrivains, quand il n'auroit jama fait que cette lettre.

A l'égard du ton ferme, et so vent même assez dur, qui règn

dans cette réponse, et que le gros des lecteurs me paroît blâmer, c'est encore une chose sur laquelle je ne suis pas de l'avis du public; ou du moins, si je pense comme lui, ce n'est pas par la même raison. Je trouve à la vérité que Jean-Jacques avoit d'assez bonnes raisons à dire pour être plus modéré, qu'elles auroient même eu d'autant plus de force qu'il eût été plus de sang froid; mais je pense qu'il auroit dû avoir ce sang froid pour son propre avantage, et avec le premier polisson auquel il auroit jugé à propos de répondre; et que d'ailleurs le *rang* de son adversaire n'exigeoit rien de lui. Et de quel droit sera-t-il permis à un imbécille constitué en dignité, d'outrager un homme d'esprit qui n'est rien, sans qu'il soit permis à celui-ci de lui répondre sur le même ton, sur-tout quand il le pourra faire en sûreté? Les gens du monde sont plaisans; ils ne croient ni en Dieu ni à l'archevêque; mais parce que c'est un homme en place, ils trouvent étrange qu'on lui dise naïvement qu'il est un *sot*. Si le muphti

eût fait un mandement contre Rou seau, et que Rousseau l'eût pris pa la barbe et traîné dans la boue, o en auroit ri, et on n'auroit pas seu lement pensé à y trouver la moindı indécence ; cependant le muphti es pour le moins un aussi grand se gneur que l'archevêque : mais l'aı chevêque est un grand seigneur *d ce pays-ci ;* et tous les sots de so espèce qui le voient bâtonné, cra gnent que le bout du bâton n'arriv jusqu'à leurs épaules. Ils crient don à l'insolence, au scandale ; et le sc public a la bêtise d'y crier avec eux Non, mon ami, quoi qu'on en dise il n'y a pas grand mal qu'un pauvr diable retiré à Moutiers-Traveı dise un peu leurs vérités à ces hon mes qui croient que leurs places le mettent en droit de tout faire et d tout dire ; et je gagerois bien, pa exemple, que nosseigneurs les évo ques y regarderont dorénavant deux fois avant que d'écrire contr les philosophes. Plût à dieu qu nosseigneurs les ministres, nosse gneurs du parlement, nosseigneuı les tyrans de toute espèce dont nou

sommes environnés, pussent recevoir de tems en tems de semblables leçons ; la raison en seroit moins persécutée, et la dignité moins insolente.

Si j'ai un reproche à faire à Jean-Jacques, c'est de n'avoir pas fait partager à ceux qui l'ont décrété de prise de corps, les étrivières qu'il donne si bien à celui qui n'a fait que l'excommunier. Il avoit si beau jeu, pour démasquer ce *sénat de Midas* aux yeux de l'Europe qui en est la dupe, et qui les croit des hommes d'état, des républicains, des philosophes, des pères de la patrie, lorsqu'ils ne sont que de plats jansénistes et des sots importans ! J'avoue qu'il seroit un peu sorti de son sujet ; mais un homme d'esprit tel que lui auroit trouvé moyen de lier à ce sujet les vérités utiles et piquantes qu'il auroit pu dire sur la conduite des prêtres et du parlement depuis six à sept ans, sur leur animosité mutuelle, sur l'absurdité réciproque de leurs prétentions, sur leur inconséquence, sur leur envie de brouiller et de faire parler d'eux.

sur le peu d'intérêt réel qu'ils prennent à cette religion dont ils empruntent le nom les uns et les autres ; enfin sur mille objets semblables, beaucoup plus intéressans que le mandement de l'archevêque, déjà oublié avant que Jean-Jacques y répondit. Je ne sais pourquoi il s'est privé de tant d'avantages ; il ne dit qu'un mot du parlement, et ce mot est assez foible en tous sens. Est-ce qu'il ne se croit pas en sûreté dans les états du roi de Prusse, contre les réquisitoires d'Omer Joly de Fleury ? est-ce qu'il auroit quelque espérance confuse de revenir un jour dans sa solitude de Montmorency *(a)*, et qu'il craindroit que le parlement outragé ne lui en fermât pour jamais la porte ? Cela se peut, et en ce cas je n'ai garde de le blâmer. Mais si la vérité trop violemment et trop fréquemment outragée, a de si cruelles raisons de rester captive et dans le silence, il faut pleurer sur la vérité et sur le malheur de la condition humaine.

(*a*) Cette conjecture s'est trouvée vraie : J. J. Rousseau est revenu à Paris, et, quoique décrété, y est resté paisible.

## DE Mme. DU DEFFAND.

Ce jeudi 7 juillet 1763.

Non, non, monsieur, je ne m'en rapporterai à personne pour vous donner de mes nouvelles, et encore moins pour répondre à la plus charmante lettre que j'aie reçue de vous : j'ai cru, en la lisant, avoir vingt ans de moins ; que j'étois à la Sainte-Chapelle, que vous vous plaisiez autant avec moi que je me plaisois avec vous ; enfin, votre lettre m'a rappelé l'âge d'or de notre amitié, elle a réveillé ma tendresse, elle m'a rendue heureuse. Partons de là, croyez-moi, et *raimons*-nous autant que nous nous sommes aimés. Je crois que nous ne pouvons pas mieux faire ; croyez-le aussi si vous le pouvez.

Vous êtes dans une mer de délices ; nul plaisir, nulle satisfaction ne vous manque ; tous vos sentimens, tous vos goûts sont satisfaits : vous ne seriez point accusé de vanité quand vous auriez la tête tournée. Qui est ce qui ne l'auroit pas ?

vous avez essayé de tourner la mienne en m'apprenant que le roi auprès de qui vous êtes a proféré mon nom : comment lui est-il parvenu ? il sait donc mes malheurs, et apparemment le mot de St.-Denis ? Je n'oserois former le désir qu'il pût savoir toute mon admiration ; son estime pour vous et pour Athalie est bien conforme à ce que je pense. Je ne saurois être d'accord, que le plus beau moment de la vie soit celui où on la quitte, quoique je sois bien pénétrée que le plus malheureux est celui où l'on y entre. Mais comment le roi de Prusse peut-il ne pas trouver la vie délicieuse ? ne devroit-on pas désirer d'être éternel, quand on réunit tant de grands avantages et tant de différens bonheurs ? *O altitudo*, etc.

Vous ne parlez point de votre retour ; vous avez pourtant un académicien à faire.

On m'a parlé d'un catéchisme qu'on attribue à Voltaire ; ne seroit-il point de vous ? ne vous ai-je pas oui dire que vous faisiez un ouvrage dans ce genre ? vous pourriez me

confier ce secret-là, ainsi que beaucoup d'autres, mais, mais, mais.... Bon, cela reviendra; nous sommes faits pour nous aimer, nous nous aimerons toute notre vie.

Ma santé n'est pas bonne, et je n'espère pas qu'elle le devienne jamais. Mme. de Luynes est à Paris; elle se porte mieux : je suis bien aise que le séjour qu'elle y fera soit placé pendant votre absence, car le tems où je la verrai sera depuis sept heures jusqu'à neuf, justement celui de vos visites.

Adieu, mon cher d'Alembert; je suis et serai toujours la même pour vous, n'en doutez point, et aimez-moi à votre tour.

Depuis que j'ai écrit ma lettre, j'ai lu le catéchisme dont je vous parle; je ne vous soupçonne point d'en être l'auteur, et ce n'est pas dans ce genre-là que vous aviez le projet d'écrire.

---

DE M. . . . .

En attendant, mon cher et infiniment cher ami, que nous puissions causer ensemble, à tête bien reposée, sur la plus sérieuse, la plus importante et la plus délicate affaire de votre vie, voici les premières réflexions que me fournit mon extrême tendresse pour vous.

Je commence par mettre d'un côté tous les avantages qu'on vous propose, qui sont, je l'avoue, très-capables de déterminer à accepter; et de l'autre, les inconvéniens inséparablement attachés aux belles et très-belles choses qu'on vous offre: il n'est pas douteux que cent mille livres de rente bien solidement assurées, une très-grande maison, beaucoup d'honneurs, et sur-tout la certitude infiniment flatteuse de tenir dans l'estime d'une souveraine plus illustre par la grandeur de son ame que par son rang, une place qui doit satisfaire pleinement la plus insatiable avidité; il est, dis-je, très-certain qu'un si brillant point de vue

peut ébranler l'ame la plus forte, sur-tout quand on a lieu d'espérer que de pareils avantages seront un jour couronnés par la gloire d'avoir donné au plus vaste empire du monde un souverain digne de commander.

Nul doute, par conséquent, sur la grandeur des avantages ; mais peut-on dire la même chose sur leur solidité ?

La Russie est le pays du monde le plus en proie aux révolutions ; nous ne sommes point obligés, pour nous en convaincre, d'aller nous perdre dans la durée ténébreuse de cette vaste monarchie ; l'événement qui vient de placer sur le trône celle qui veut, à quelque prix que ce soit, vous combler de biens et de gloire, est le troisième de cette espèce, et peut-être ne sera pas le dernier. Je ne vous en dirai pas davantage, parce que je crois qu'avoir montré cet avenir très-possible, c'est avoir tout dit à un homme tel que vous.

Je finis par une réflexion que vos ennemis ne se pressent pas de vous faire faire : c'est que n'ayant pas cédé aux instances infiniment hono-

rables d'une impératrice mille fois plus élevée par la grandeur de son ame que par sa place, tant qu'elle n'a appelé à son secours que votre philosophie, vous vous rendiez à des offres qui n'ont jamais triomphé que des ames vaines et intéressées.

Vraiment, je crois bien que tout ce qui vous environne, criera à l'extravagance, si vous avez l'héroïsme ou plutôt la sagesse de résister; car, encore une fois, le risque est affreux. Voilà en somme, et très-imparfaitement, ce que mon extrême amitié me dicte assez mal en ordre; mais le sentiment n'est pas didactique, et heureusement je parle à quelqu'un qui est fait plus que personne pour entendre à demi mot. Développez avec vous-même ce dont je n'ai fait ici que jeter le germe, et qui se réduit à ces quatre mots: rien n'est plus beau, mais rien n'est moins sûr; je ne cède qu'à l'argent et à l'étalage, après avoir tenu bon contre les seules prières; Je ne pouvois soutenir le climat tant qu'on n'a point parlé de fortune, et tout-à-coup ce même climat n'a

plus rien qui m'épouvante. A qui dois-je un si grand changement? à cent mille livres de rente, à beaucoup de valets, etc.

Voilà, mon cher ami, ce que mon extrême amitié pour vous m'a dicté; il ne s'agit pas moins pour vous, dans les circonstances présentes, que d'être ou un homme paré des livrées infidèles du bonheur, ou l'homme très-réellement le plus malheureux. Adieu, mon cher, très-cher et plus que je ne puis vous le dire; nous comptons aller incessamment à Paris, où nous discuterons tout à notre aise la situation la plus heureuse où vous puissiez vous trouver. Madame pense comme moi, et vous le dira beaucoup mieux. *Vale et me ama.*

A Montreau, ce 31 janvier 1763.

## D E M. . . .

*Sur le commerce des grains.*

Je ne voudrois pas que M. d'Alembert fût plus long-tems séduit par le sophisme dont les ennemis de la liberté du commerce des grains font le plus de bruit, parce qu'il est le plus spécieux.

Ils disent qu'à la vérité la liberté du commerce finit par rétablir l'équilibre dans les denrées; mais qu'il faut du tems pour rétablir cet équilibre, et que durant cet intervalle on ne peut se passer de manger.

Personne n'a jamais prétendu que dans le système de la liberté les disettes fussent impossibles, mais seulement plus rares et moins fâcheuses; et de plus, que les moyens employés pour prévenir les disettes dans le système des permissions ministérielles, étoient plus lents, plus incertains, que ceux que fournit la liberté, et qu'ils avoient sur-

tout l'inconvénient d'être sujets à des abus funestes.

On prouve que dans le système de la liberté les disettes sont plus rares, 1.° parce que ce système étant, de l'aveu de tout le monde, favorable à la culture, il doit augmenter la quantité réelle du blé ; 2.° parce que des deux causes de disette, le défaut de denrées, et le monopole des marchands privilégiés et protégés par le gouvernement, il y en a une qui ne subsiste plus dans l'état de liberté, et il est prouvé que c'est la plus fréquente. Elles sont moins fâcheuses, 1.° parce que la liberté une fois établie, le peuple ne peut plus attribuer la disette qu'à la providence ; au lieu que dans le système des prohibitions il l'attribue au gouvernement : ainsi, l'on a à-la-fois les inconvéniens d'une disette et ceux d'une sédition. On dira qu'il y a eu des séditions dans le tems de la libre exportation ; mais on répondra que ces séditions n'ont été que dans les villes, où jamais le commerce n'a été libre, et qu'elles ont toujours été excitées par les sottises des officiers de police, in-

téressés à soutenir le système prohibitif, le seul où il y ait de l'argent à gagner. Un second inconvénient des disettes produites par l'avarice ou l'ignorance des ministres, ce sont des maladies épidémiques. Dans la plupart des disettes, il existe une grande quantité de blé vicié ; dans l'état de liberté, ce blé n'entre point dans le commerce : mais dans celui de gêne, le marchand privilégié, en payant un peu plus cher la maîtresse du contrôleur-général, a le droit de fournir du blé gâté, et d'empoisonner au lieu de nourrir. L'abbé Gagliani prétendoit que dans la disette de Naples, du blé gâté envoyé de Provence par notre gouvernement, avait fait périr quarante mille hommes. Je dis ensuite que les moyens de prévenir ces disettes et de rétablir l'équilibre, sont plus prompts dans l'état de liberté. En effet, si le blé renchérit à Toulon par exemple, les marchands de blé de Toulon écrivent à leurs correspondans pour en faire venir ; dans l'état de prohibition, M. le subdélégué de Toulon écrit à M. l'inten-

dant que le blé renchérit; ces lettres ne s'écrivent qu'à chaque quinzaine ; M. l'intendant écrit à M. le contrôleur-général, qui charge l'intendant des finances de faire marché avec un entrepreneur : on choisit entre ces gens-là celui qui donne une gratification plus forte aux secrétaires de ces messieurs ou à eux-mêmes ; ensuite ces entrepreneurs écrivent à leurs correspondans. Vous voyez que ce chemin-là n'est pas le plus court, et qu'il y a là un circuit qui n'a d'autre utilité que celle d'enrichir des commis. Je dis que les moyens sont plus sûrs dans l'état de liberté, parce qu'aucun commerçant n'a envie de se ruiner, et qu'il est très-possible que les commis aient envie de faire faire un mauvais marché au gouvernement, parce que chaque commerçant prenant ses mesures à part, il est impossible qu'ils s'accordent à en prendre de mauvaises. Je dis enfin que les moyens employés par la liberté, ne sont pas, comme ceux du système prohibitif, sujets à des abus funestes; les uns tendent à rétablir l'équilibre,

les autres à multiplier les disettes ; dans les uns, les commerçans, qui craignent la concurrence et qui veulent conserver leur crédit, n'osent risquer de mettre en vente des denrées corrompues ; mais le blé envoyé par le gouvernement peut être gâté, sans que l'entrepreneur protégé coure le moindre risque.

Le raisonnement des anti-exportateurs se réduit à ceci. Il faut manger tous les jours ; et dans le système de la liberté illimitée, on n'est pas sûr d'avoir à manger tous les jours : donc, dans le système prohibitif on est sûr de ne pas manquer de pain. Il me semble qu'il y a quatre termes dans ce syllogisme ; il faudroit en prouver à part la conclusion, qui ne se déduit en aucune manière des prémisses, et c'est ce que personne n'a encore fait.

Il ne faut pas croire que l'augmentation réelle que produit la liberté du commerce, se réduise à quelques épis ; elle est très-considérable. On sait par l'expérience qu'il croît assez de blé pour fournir à la nourriture des hommes ; dans les

bonnes années, la récolte surpasse la consommation; elle est au-dessous dans les mauvaises, et cela produit la disette. Mais les mauvaises années se succèdent rarement; et si l'on prenoit quatre à cinq ans pour exemple, et qu'on prît une année moyenne, la récolte seroit suffisante. Il n'y auroit donc pas de disette, si le blé se pouvoit garder quatre ou cinq ans, même deux ou trois. Cela n'arrive point, parce que les charançons et les vers le mangent, et y excitent une fermentation qui le gâte; ce qui produit une diminution très-grande dans la quantité réelle : or, cette diminution n'existeroit pas dans le système de la liberté, parce qu'on connoît d'excellens moyens de conserver le blé, qui seroient employés du moment où il y auroit un commerce de grains libre et bien établi; au lieu que les propriétaires ont trop peu d'intérêt à prendre ces précautions, et que les monopoleurs n'en ont point du tout.

J'ajouterai encore que l'on ne peut regarder le système de permissions comme propre à prévenir les disettes,

# DÉCLARATION

## ME M. DE CATT,

*En réponse à quelques calomnies répandues à la cour de France.*

Quand M. d'Alembert arriva à Potsdam, plusieurs personnes le craignirent à cause de sa grande réputation : mais quand le général Berk, gouverneur du prince de Prusse, qui avoit voyagé avec lui, dit que ce grand M. d'Alembert, si fameux par ses talens, étoit un homme sociable, dont le cœur et les sentimens étoient excellens, tous les esprits furent rassurés : on le vit avec empressement ; chacun trouva que le général Berk avoit parlé vrai. Tous ses discours auprès du roi furent sages, et tendant à servir les honnêtes gens, les gens de lettres : aussi sa majesté lui a-t-elle rendu le témoignage d'un homme de génie, modeste, doux, à qui il n'est échappé aucun mot de satire, de

plaisanterie. On a porté, à Berlin, le même témoignage; et moi qui l'ai vu souvent et de près, j'ai trouvé qu'il méritoit tous ces éloges. Je lui ai reconnu l'ame la plus belle, la plus humaine, la plus tendre, la plus portée à obliger, même des gens dont il avoit lieu de se plaindre; et j'ai souvent dit dans mon cœur: Si tous les gens de lettres pensoient comme lui, l'empire littéraire seroit le plus beau et le meilleur de tous les empires. Je l'ai mis souvent sur le chapitre de la France; je lui ai marqué ma surprise de ce qu'on n'y faisoit rien pour lui: la façon dont il m'a répondu, a mis le comble à l'idée que j'avois conçue de la bonté de son cœur, de sa probité et de sa modestie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

rlin,
qui
uvé
lui
, la
plus
ens
re;
ur:
ent
oit
ous
sur
ai
n'y
nt
à
né
de





